

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'UNITÉ, LA BINARITÉ, LA MULTIPLICITÉ  
UNE APPROCHE POSTMODERNE ET POSTCOLONIALE DU FÉMINISME

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAITRISE EN SCIENCE POLITIQUE  
PROFIL ÉTUDES FÉMINISTES

PAR  
JULIE THÉROUX-SÉGUIN

MAI 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Il serait impossible que je ne remercie pas tout d'abord ma directrice Micheline de Sève. C'est elle qui m'a guidée tout au long de cette rédaction, qui m'a accompagnée, qui m'a encadrée et souvent recadrée, qui a suivi d'une façon exceptionnelle mon processus d'écriture. Son ouverture d'esprit, son respect et sa rigueur n'ont pas simplement été des éléments favorisant l'expression de ma réflexion, mais sont, d'après moi, des qualités que peu de personnes possèdent avec autant de grandeur et d'humilité.

Je veux aussi remercier spécialement Line Chamberland de l'IREF et Chantal Maillé de l'Institut Simone-de-Beauvoir qui m'ont permis matériellement de mener à bien ce mémoire et qui, chacune à leur façon, ont constamment stimulé mes réflexions. Leurs conseils de lecture, leurs exemples évocateurs, leurs analyses sensibles sont de précieuses contributions dans mon cheminement intellectuel. Elles demeurent pour moi, de grandes intellectuelles qui poursuivent avec passion leurs recherches et qui permettent à plusieurs étudiantes et étudiants d'en profiter avec plaisir.

Je tiens aussi à signifier mon immense reconnaissance envers les gens les plus proches de moi. Michèle Théroux qui, la première, a stimulé mon intérêt pour le féminisme et m'a toujours démontré, par sa propre démarche, la pertinence de renouveler les idées. Son soutien constant et sa capacité à surmonter ce qui semble être impossible résonnent encore en moi comme une chanson que l'on ne se lasse pas d'écouter. RéJean Séguin qui m'a toujours encouragé à poursuivre même dans les moments où l'écriture se faisait lourde et lente et qui m'a toujours affirmé l'importance de terminer ce qui avait déjà reçu son lot d'efforts. Son support est un rayon de lumière qui m'a souvent permis de voir plus clair. Maude Théroux-Séguin qui m'a montré, par l'écriture de son mémoire dans un contexte beaucoup moins favorable que le mien, comment le désir d'écrire et la volonté d'accomplir nos rêves ont une valeur qui n'a pas de prix; cette force de persévérance est un feu qu'elle porte qui ne peut s'éteindre. Thomas Janny qui, parfois d'ici parfois d'ailleurs, mais toujours de très près, a su m'aider dans toutes les étapes de ce projet, autant par sa saine confrontation intellectuelle que par sa façon de me motiver, de m'écouter et d'accorder de l'importance aux soubresauts de

l'existence. La confiance qu'il a su me démontrer dans les moments où je n'en avais plus moi-même est imprimée sur chacune de ces pages.

Ma famille et mes amiEs, par leur présence, leur écoute, leurs encouragements, leurs conseils, leurs contributions et leur support m'ont permis d'arriver au bout de ce mémoire et cet écrit n'aurait probablement pas la même saveur sans eux.

L'amour est un terme absent de ce mémoire. Et pourtant, sans ce fort sentiment que je porte aux personnes chères que je viens de nommer, et aussi celles que je n'ai pas nommées, et la forte sensation de sa réciprocité, je ne sais pas si toutes ces réflexions auraient pu être rédigées et matérialisées.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	v
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION.....	1

### CHAPITRE I

FÉMINISME ET POSTMODERNISME : LIEN ET CONCEPT.....	6
1.1 Justification du lien entre postmodernisme et féminisme.....	6
1.2 La trilogie déconstructiviste .....	13
1.2.1 La vérité : la chercher, la trouver, l'inventer.....	13
1.2.1.1. La chercher.....	13
1.2.1.2 La trouver.....	15
1.2.1.3 L'inventer.....	17
1.2.2 Le lien savoir/pouvoir.....	19
1.2.2.1 Une structure contextuelle à transgresser par la forme.....	20
1.2.2.2 Le savoir/pouvoir féministe.....	23
1.2.3 La norme : productrice d'une harmonie hiérarchisée .....	27
1.2.3.1 La norme : prescription de causalité.....	27
1.2.3.2 Le genre comme norme.....	28
1.2.3.3 L'assujettissement : devenir sujet et/ou se soumettre.....	31

### CHAPITRE II

LE CORPS, LE DÉsir ET LA MORALE SEXUELLE .....	36
2.1 Binarité.....	36
2.1.1 Le discours médical : performatif et naturalisant.....	37
2.1.2 Pathologies du genre.....	41
2.1.3 Déconstruire la binarité .....	44
2.2 Performativité : de l'oppression à la multitude.....	47
2.2.1 Performativité et performance.....	48
2.2.2 Matérialisme naturalisant .....	49

2.3	Hétéronormativité/hétérosexisme.....	51
2.3.1	L'hétérosexisme : la construction d'une identité réactive.....	52
2.3.2	L'hétéronormativité : norme de la sexualité.....	56
2.3.2.1	Modèle productif.....	56
2.3.2.2	Production d'un modèle.....	58
2.4	Désir et morale sexuelle.....	61
2.4.1	La séduction : un langage codé.....	63
2.4.2	La femme objet.....	67
2.4.3	Selon les postmodernes.....	69
CHAPITRE III		
LE NOUS-FEMME : UN BIEN POUR UN MAL.....		72
3.1	La femme universelle : l'impossible unité ? .....	73
3.1.1	Mettre à mal le concept d'universalisme.....	73
3.1.2	La femme solidaire : construction d'une identité universelle.....	75
3.1.2.1	Le paradoxe de la femme universelle.....	76
3.1.2.2	Subvertir l'unité universalisante.....	79
3.1.2.3	Contexte global : approche locale.....	80
3.1.3	Les propositions : un autre concept est possible ?.....	84
3.1.3.1	Identités non fixes : la sérialité, le nomadisme et la sororité en interaction.....	85
3.1.3.2	Redistribution et reconnaissance.....	89
3.2	L'intersectionnalité .....	91
3.2.1	Le regard sur l'autre.....	94
3.2.2	La prise de parole .....	100
3.2.2.1	La parole voilée.....	104
CONCLUSION.....		110
BIBLIOGRAPHIE.....		116

## RÉSUMÉ

Ce mémoire, qui s'inscrit dans l'idée de poursuivre et de renouveler les questionnements féministes, privilégie l'approche de la théorie féministe postmoderne et postcoloniale. Le postmodernisme introduit la vision des relations de pouvoir comme étant multiples, horizontales et plurielles et le féminisme réaffirme politiquement la pertinence de revoir les questions relatives au lien entre sexe, genre et identité individuelle et sociale. Ce qui apparaît donc, à la jonction de ces deux courants intellectuels, est la nécessité de déconstruire les structures et les concepts modernes supportant des mécanismes de reproduction des hiérarchies.

Nous formulons l'hypothèse que l'identité de genre peut échapper aux impératifs d'une structure normative (binarité masculin – féminin ou homosexuel – hétérosexuel ou femmes libérées – femmes soumises) et qu'en ce sens, la lutte au nom d'une identité fixe a le plus souvent pour effet d'enraciner plus profondément les hiérarchies déjà présentes et d'en créer de nouvelles sur le même modèle. Nous aborderons donc ces questions en adoptant le point de vue postmoderne, surtout en ce qui concerne l'importance de relier les différents niveaux de subordination dans l'analyse de la domination masculine.

Le premier chapitre tentera dans un premier temps de justifier le lien entre féminisme et postmodernisme, en montrant comment s'est effectuée cette jonction dans la littérature majoritairement anglo-saxonne des années 1980 et ensuite de voir quel type de lien unit ces deux courants intellectuels. Dans un deuxième temps, en posant les bases conceptuelles qui ont guidé la réflexion générale de ce mémoire, trois concepts du postmodernisme seront analysés et mis en lien avec la théorie féministe.

Cette conception du féminisme sera, dans le deuxième chapitre, appliquée en regard du discours entourant le corps, son contrôle et la promesse de son émancipation. En analysant les différents discours de vérité sur le corps, et ce autant dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles, on arrive à dégager une constante : la binarité des genres.

Dans une optique d'intersectionnalité des subordinations, le discours sur l'unité de l'identité femme sera analysé dans le troisième chapitre. Les auteures postcoloniales seront au centre de cette argumentation accordant une attention particulière aux possibilités politiques qu'ouvrent ces nouvelles approches des sujets, de leur représentation politique et de leur intégration dans un ensemble social viable et diversifié. Plus spécifiquement, nous verrons premièrement comment les auteures déconstruisent le concept d'universalisme et par ricochet, celui de solidarité femme universelle et de victimes d'une même oppression. Deuxièmement, nous analyserons les écrits des féministes postcoloniales relativement au regard posé sur les femmes du Tiers-monde et à leur accès à la parole.

**Mots-Clés :** Féminisme postmoderne, féminisme postcolonial, déconstruction, binarité, multiplicité, intersectionnalité, Judith Butler, hétérosexisme, genre, norme, corps, antiracisme.

## INTRODUCTION

Le féminisme peut être considéré comme une démarche intellectuelle diversifiée qui permet de revisiter plusieurs domaines en ajoutant de nouvelles dimensions aux questionnements politiques, philosophiques, sociologiques, historiques, psychologiques, biologiques, littéraires... Maintenant qu'une littérature abondante perpétue la réflexion en s'immiscant dans les différentes sphères intellectuelles et militantes, il convient aussi d'avancer une réflexion féministe sur le féminisme. C'est donc dans l'idée de poursuivre et de renouveler les questionnements féministes que s'inscrit ce mémoire.

L'intérêt de la théorie féministe postmoderne repose principalement sur sa capacité à réintroduire, à la lumière de la théorie foucauldienne, le pouvoir dans une perspective non binaire, c'est-à-dire de déconstruire le binôme dominant-dominé. Le postmodernisme retrace ainsi les thèmes clés du féminisme, en mettant en lumière les relations de pouvoir horizontales qui sont présentes et par le fait même, déconstruit les structures d'un système hiérarchique reproduites de façon théorique par certaines féministes modernes. À partir de la jonction du féminisme et du postmodernisme, nous verrons de quelle façon le pouvoir productif traverse la conception du corps dans le féminisme moderne; et comment la conception moderne de stabilité identitaire du sujet et d'unité du sujet-femme s'avèrent être des concepts contraignants reproduisant certaines structures d'exclusion (par la prétention à l'objectivité) du système patriarcal dénoncé par le féminisme.

Nous formulons l'hypothèse que l'identité de genre peut échapper aux impératifs d'une structure normative (binarité masculin – féminin ou homosexuel – hétérosexuel ou femmes libérées – femmes soumises) et qu'en ce sens, la lutte au nom d'une identité fixe a le plus souvent pour effet d'enraciner plus profondément les hiérarchies déjà présentes et d'en créer de nouvelles sur le même modèle. Le féminisme postmoderne a amené un renouvellement théorique qui à certains égards semble avoir fait changer l'objet du féminisme. Il y a dans cette affirmation à la fois toutes les appréhensions des féministes matérialistes de voir la lutte des *femmes* disparaître au profit d'une jonction de luttes dans

laquelle les revendications spécifiques à la domination masculine seraient invisibilisées; tout comme on y retrouve l'ouverture que proposent les féministes postmodernes et postcoloniales à voir le féminisme dans un contexte d'intersectionnalité des subordinations.

La peur de voir la lutte pour les femmes disparaître illustre, à la lumière des théories foucaaldiennes sur les relations de pouvoir horizontales et en continuité avec la critique postcoloniale de l'universalisme du concept femme, un désir de préserver sa place dans l'élaboration du savoir/pouvoir et une mobilisation pour conserver les privilèges acquis par et pour une certaine classe (les femmes blanches, hétérosexuelles, de classe moyenne). Cette peur est légitime et ce mémoire ne tente pas d'accuser les féministes modernes d'avoir mené une lutte dans le but de renforcer les inégalités entre genres ou entre femmes. Il s'agit plutôt de voir comment l'articulation de cette lutte et de la pensée féministe, au nom d'un idéal universaliste inspiré de la modernité française, a produit certaines dérives qui ont conséquemment occulté la pluralité des voix. La diversité étant parfois accusée de briser la solidité des revendications et la confrontation idéologique étant parfois perçue comme stratégiquement affaiblissante. Ainsi, certaines des limites de la théorie féministe moderne seront explorées à la lumière des apports postmodernes et postcoloniaux dans l'espoir d'en prolonger la réflexion.

Le premier chapitre tentera dans un premier temps de justifier le lien entre féminisme et postmodernisme, en montrant comment s'est effectuée cette jonction dans la littérature majoritairement anglo-saxonne des années 1980 et ensuite de voir quel type de lien unit ces deux courants intellectuels. Dans un deuxième temps, en posant les bases conceptuelles qui ont guidé la réflexion générale de ce mémoire, trois concepts du postmodernisme seront analysés et mis en lien avec la théorie féministe. Nous tenterons principalement de mettre en relief comment ces concepts nous permettent d'approfondir la théorie féministe et de dénouer certaines difficultés théoriques. Ainsi, le discours de vérité, la relation savoir/pouvoir et la norme productive seront déconstruits dans l'optique postmoderne. Nous verrons de quelle façon ces concepts octroyaient au discours féministe moderne une certaine puissance, mais l'empêchaient aussi de se déployer dans différentes sphères. La déconstruction de ces trois concepts nous permettra d'approcher la théorie féministe avec un regard différent, sans pour

autant prétendre mettre en place une nouvelle théorie. Il s'agit de renouveler la théorie féministe, non pas de mettre ces deux courants en opposition.

Cette conception du féminisme sera, dans le deuxième chapitre, appliquée en regard du discours entourant le corps, son contrôle et la promesse de son émancipation. En analysant les différents discours de vérité sur le corps et ce, autant dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles, on arrive à dégager une constante : la binarité des genres. Elle fait partie d'un discours productif qui n'a pas été remis en question par les féministes modernes, ce qui a permis sa réitération et une emprise nouvelle sur le positionnement idéologique à l'intérieur des corps. Nous verrons donc de quelle façon le corps est un enjeu stratégique pour le discours féministe et de quelle façon il est possible de sortir du cadre de la binarité pour permettre l'appropriation du corps par les sujets.

Ces réflexions, empruntant certains fondements à la philosophie, nous ont amenée à réfléchir sur l'importance de la morale en regard de la construction identitaire. Le corps doit-il être protégé par la morale? Que régit cette morale et jusqu'où son abandon permet-il une construction identitaire autonome et créative? La création du corps, en admettant le postulat postmoderne qu'elle répond à une norme sociale productrice de genre et de corps sexués, peut-elle se dérouler sans les stigmates de la binarité? Cette absence de barrières est-elle réellement possible? Les barrières ne cessent pas d'exister, mais la possibilité de les outrepasser, de les *transgenrer* est une façon créatrice de se réapproprier son corps, de se délester des obligations contraignantes d'une représentation normale et fixe.

Dans le même ordre d'idée, la non fixité est abordée comme processus d'analyse autant que comme facteur permettant l'émergence des identités. Cette pluralité d'identités et de méthodes ne signifie pas pour autant une dispersion des forces féministes éludant ainsi la puissance critique, mais plutôt un renforcement des attaques contre le système dominant normatif et ce, de façon multiple et non coordonnée. La subordination n'étant pas le fait d'un seul élément, leur jonction doit être mise en relief afin de percevoir la concomitance des schémas de domination.

Dans cette optique d'intersectionnalité des subordinations, le discours sur l'unité de l'identité femme sera analysé dans le troisième chapitre. Les auteures postcoloniales seront au centre de cette argumentation accordant une attention particulière aux possibilités politiques qu'ouvrent ces nouvelles approches des sujets, de leur représentation politique et de leur intégration dans un ensemble social viable et diversifié. Plus spécifiquement, nous verrons premièrement comment les auteures déconstruisent le concept d'universalisme et par ricochet, celui de solidarité femme universelle et de victimes d'une même oppression. Cette approche permet, entre autres, de dépasser cette obligation d'unité identitaire pour mener une lutte contre un système de domination. Ainsi, la contrainte de se conformer au groupe auquel l'on s'associe s'amenuise. L'objectif n'est plus de se regrouper et tenter de lutter en ayant les mêmes fondements identitaires, mais plutôt de lutter contre les subordinations, sans que cette subordination n'ait une valeur identitaire, ni une valeur contestataire.

En ce sens, une théorie ne peut être appliquée systématiquement, sans considérer le contexte dans lequel elle s'insère. Omettre de considérer cet élément, est une façon d'imposer sa pensée sans égard à la société qui la reçoit. Les féministes postcoloniales ont vertement dénoncé cette approche de l'émancipation des femmes comme relevant du néocolonialisme, même si les intentions premières se situent dans un désir d'amélioration des conditions de vie. C'est une critique de la vérité unique, de la méthode parfaite pour atteindre la libération. Les mots de Judith Butler résument bien ce point névralgique de la critique des féministes postmodernes et postcoloniales autour du concept de libération : « Notre liberté n'est pas " libre " des conditions sociales.<sup>1</sup> »

Deuxièmement, à la lumière de cette critique, nous analyserons les écrits des féministes postcoloniales relativement au regard posé sur les femmes du Tiers-monde et leur prise de parole. Le but est de faire ressortir la complexité de la construction identitaire avec ses multiples composantes en mouvement (le déracinement culturel en est un des exemples les plus représentatifs) et ainsi, l'imbrication des systèmes de domination et de contrôle

---

<sup>1</sup> Judith Butler, *Une éthique de la sexualité (entretien avec Judith Butler)*, par Michel Feher et Eric Fassin, <http://vacarme.eu.org/>, Paris, 2003, p. 7.

identitaire. Les divers facteurs identitaires ne pouvant être pris séparément ou analysés comme des blocs monolithiques, il importe de saisir les interrelations qui les unissent.

Autant dans l'analyse du corps que dans celle de la solidarité femme, nous avons privilégié une approche anti-essentialiste, considérant que cette dernière offre plus de possibilités par rapport à nos objets d'études. En effet, afin de déstructurer les construits sociaux qui réduisent le pouvoir de créativité identitaire, il était important de ne pas répéter cette approche qui tend à lier le genre et l'orientation sexuelle par exemple ou encore, le statut social avec la nationalité. Bien que le féminisme matérialiste ait mis en lumière la nécessité de dénaturiser le sexe et le genre, il nous semble que, en continuité avec les écrits de Judith Butler, tant qu'il n'y aura que deux genres, et que l'on ne pourra pas ouvrir cet espace d'expression de son identité sexuée à la multiplicité, l'essentialisme persistera. Il ne s'agit pas simplement d'affirmer que les personnes deviennent femmes conséquemment à l'influence sociale, mais que d'autres types d'individualité existent dont la visibilité est réduite par la binarité analytique. C'est une façon de transgresser les normes, de *s'hybridifier*.

## CHAPITRE I

### FÉMINISME ET POSTMODERNISME : LIEN ET CONCEPTS

Il s'agit dans ce chapitre de présenter les bases théoriques sur lesquelles s'appuient les féministes postmodernes et d'opérer le lien entre les concepts développés et leur interaction avec le féminisme. Ce premier chapitre s'appliquera à analyser l'implication de l'utilisation du postmodernisme pour le féminisme, tout en se servant de trois portes d'entrée postmodernes. Ces trois approches conceptuelles guideront l'élaboration de l'analyse critique des chapitres suivants. Nous aborderons premièrement, la critique de la vérité et de la science objectiviste ensuite, le concept savoir/pouvoir de Foucault tel qu'il a été revisité par les féministes postmodernes et finalement, la norme, encore selon une approche foucauldienne, mais principalement en lien avec le concept de genre comme norme productrice d'identité stigmatisée tel que l'a défini Judith Butler.

La jonction du postmodernisme au féminisme permet de repenser les fondements de la théorie politique, de lui donner un nouvel essor et de questionner les prémisses institutionnalisées, acceptées, confortablement considérées comme des idées intouchables permettant l'évolution de la réflexion. Le postmodernisme n'est pas une nouvelle théorie, mais un questionnement des fondations de la modernité, de ses concepts et de ses méthodes. Remettre en question les bases du féminisme, c'est considérer avant tout cette théorie comme pertinente et vouloir en prolonger le champ d'action et de réflexion.

#### 1.1 Justification du lien entre postmodernisme et féminisme

Le lien entre postmodernisme et féminisme s'inspire principalement du champ théorique exploré par des auteures américaines du début des années quatre-vingt. Le livre de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, paru en 1990 et traduit en français en 2005, marquant en

quelque sorte le début d'un questionnement féministe postmoderne et non plus seulement une justification de la pertinence du lien entre ces deux courants.

Les premiers recueils concernant le lien entre les deux courants, et plusieurs textes de la même période, ne font pas qu'utiliser la théorie postmoderne, mais analysent simultanément sa méthodologie, son déploiement et ses effets sur le féminisme, la pensée critique et politique. On ne peut pas parler de textes fondateurs puisque, en continuité avec les écrits de Lyotard, ce serait reprendre une conception moderne de découverte d'une nouvelle vérité « plus vraie » ou d'édification d'une théorie révélatrice et ce n'est pas l'objectif, ni la prétention des auteures postmodernes. Elles revisitent plutôt les bases du savoir en requestionnant des concepts tels que la vérité, la raison, la connaissance, l'épistémologie, sans pour autant tenter de recréer un simulacre de science exacte.

La littérature de la fin des années 1980 et du début des années 1990 s'emploie principalement à justifier l'utilisation de la théorie postmoderne pour questionner le féminisme en passant par une réappropriation et une définition du postmodernisme. Des recueils de textes comme *Feminists Theorize the Political* dirigé par Judith Butler et Joan W. Scott ou *Feminist Theory in Practice and Process* s'avèrent être assez importants afin d'utiliser la critique postmoderne pour l'appliquer au féminisme. Cette critique amorce la fragmentation du féminisme et de sa structure conceptuelle et argumentative, tout en le détachant de son socle temporel exclusivement relié à des revendications militantes.

Les revendications en lien avec l'atteinte législative de buts fixes, tel que le droit de vote ou la parité, n'assurent pas la modification des rapports de pouvoir dénoncés par le féminisme et ce, même si ces revendications tentent de modifier les structures discriminantes. À ce sujet, Éléonore Lépinard et Laure Bereni dans leur texte « « *Les femmes ne sont pas une catégorie* » *Les stratégies de légitimation de la parité en France* » expliquent justement comment la parité, bien qu'adoptée depuis 2001 en France, n'a pas sensiblement renversé les inégalités sociales tel que les féministes pro-parité le prétendaient.

En effet, si la rhétorique de la différence a permis de présenter la parité comme l'instrument d'un perfectionnement plus large de la représentation démocratique, en la différenciant nettement d'une thématique en termes de discrimination positive alors jugée par trop conflictuelle, les discours de justification de la parité ont sans doute contribué à limiter certaines des ambitions égalitaires initiales, qui entendaient faire de la parité un instrument de lutte contre toutes les inégalités de sexe, y compris dans la sphère économique et sociale.<sup>1</sup>

Ainsi, en permettant au féminisme, par le biais de la théorie postmoderne de s'évader de son ancrage matériel et revendicatif, le postmodernisme pose un regard critique sur les fondements du féminisme. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il tente d'en discréditer les revendications. Il s'agit plutôt de ne pas se borner à essayer d'atteindre des objectifs contraignants qui entraînent souvent un éloignement des principes défendus au départ. En ce sens, et aussi à cause de son refus de se positionner unilatéralement sur certains sujets litigieux du féminisme, le féminisme postmoderne a souvent été accusé d'être apolitique.

Judith Butler et Joan W. Scott dans l'introduction de « *Feminists Theorize the Political* » décrivent le postmodernisme comme: « not a position, but rather a critical interrogation of the exclusionary operations by which "positions" are established.<sup>2</sup> » On peut voir dans cette définition toute l'influence de l'approche foucauldienne d'analyse historique de la construction du discours et une mise en lumière des relations de savoir/pouvoir. Cette base conceptuelle sert surtout à remettre en question non pas la validité de certains concepts tels que la réalité, la vérité ou l'objectivité scientifique, mais à démontrer qu'ils sont bel et bien des concepts construits qui ont été portés par des mécanismes reproducteurs et normalisateurs. Analyser ce qui les a constitués permet de comprendre pourquoi ils sont considérés comme « vrais » à l'époque actuelle.

De plus, Joan W. Scott dans son article « *Deconstructing Equality-versus-Difference* » renchérit sur la pertinence de joindre la théorie postmoderne au féminisme en

<sup>1</sup> Éléonore Lépinard et Laure Béréni, « « Les femmes ne sont pas une catégorie », Les stratégies de légitimation de la parité en France », in *Revue française de science politique*, vol 54, no 1, Paris : Presses universitaires de France, 2004, p. 97.

<sup>2</sup> Judith Butler et Joan. W. Scott, *Feminists Theorize the Political*, New York : Routledge, 1992, p. XIV.

laissant sous-entendre que ce dernier reste limité dans une dynamique où il s'agit de renverser ou confirmer la hiérarchie patriarcale, sans ouvrir d'autres avenues de réflexion. Ce qui s'inscrit en continuité avec l'idée de déconstruction de Derrida. Bien que ce terme soit parfois utilisé à tort ou à travers, il qualifie en fait une méthode d'analyse des textes qui présente l'interdépendance des oppositions binaires. La déconstruction implique l'analyse du sens donné à ces oppositions et peut se décliner en deux étapes : le renversement et le déplacement des oppositions. En inversant les termes d'une opposition, on peut voir émerger un nouveau sens (ou une disparition de sens), qui était oblitéré par la force rhétorique de l'immuabilité grammaticale de l'opposition. Ce double procédé permet aussi et surtout de voir que les oppositions ne sont pas naturelles et ainsi, que leur construction est en lien avec un contexte historique et des intérêts particuliers.

La déconstruction permet de dégager le sens de la création de ces oppositions en démontrant les schémas de pensée qui les sous-tendent et qui leur permettent de se renouveler. Ces constructions évoluent dans un cercle intellectuel fermé, n'ouvrant pas un réel débat puisqu'il est orienté d'avance sur deux termes choisis, interdépendants et apparemment en opposition. Le texte de Scott pose en termes clairs les prémisses de cette analyse et l'utilise afin de voir comment l'apparente opposition entre féminisme de la différence et féminisme égalitaire a été créée afin de stigmatiser les positions politiques autour de ce débat qu'elle qualifie de sans issue, puisque ces termes ne sont pas des antithèses : ils dépendent l'un de l'autre; l'un ne peut prendre de sens sans l'autre.

Dans le même ordre d'idées, Joan W. Scott toujours, explique que la théorie postmoderne permet de penser en terme de pluralité et de diversité, ce qui brise les liens avec les concepts contraignants issus de la philosophie des Lumières. Cela l'amène à considérer le féminisme et le poststructuralisme comme des mouvements ayant des préoccupations fondamentalement similaires et dont le lien est inéluctable. « Poststructuralism and contemporary feminism are late-twentieth-century movements that share a certain self-conscious critical relationship to established philosophical and political traditions.<sup>3</sup> » Les

---

<sup>3</sup> Joan W. Scott, « Deconstructing Equality-versus-Difference : Or, the Uses of Post-Structuralist Theory for Feminism », in *Conflicts in Feminism*, New York: Routledge, 1990, p. 134.

deux approches contiendraient des éléments critiques qui remettent en question leurs fondements respectifs, mais surtout, et là se base tout l'intérêt de leur jonction, ils questionneraient en profondeur les assises de la société moderne et les subordinations qu'entraîne le discours dominant.

En partant d'une position féministe, Jane Flax utilise le postmodernisme dans le but de prendre une distance critique par rapport aux concepts acceptés du féminisme afin de les réévaluer. Selon elle, il est important de ne pas simplement penser le genre, mais bien, de réfléchir à la façon dont on le pense, ce qu'elle tente de faire avec la théorie postmoderne. C'est surtout au niveau de la déconstruction que cette auteure trouve la théorie postmoderne pertinente. Ce processus de remise en question du langage et des relations de pouvoir ouvre la possibilité, selon elle, d'introduire des doutes radicaux dans les assises de la théorie féministe.

La raison comme vecteur de vérité et le sujet comme entité stable sont mis à mal par le postmodernisme, entre autres par l'approche de Lyotard. Le questionnement qu'il pose s'oriente autour de l'utilisation du savoir comme outil politique plutôt que comme recherche de la vérité tel qu'affirmé par les modernes. Cette déconstruction des grands récits modernes supportant les idéologies doit d'abord passer par une révision des termes et de l'articulation de ces récits. La vérité, la justice, le savoir, l'universalisme, l'humanisme... sont autant de concepts vides qui prennent sens sous la pression d'une structure idéologique.

La critique des grands récits s'oriente ainsi autour de l'impossible linéarité de l'histoire qui a pourtant été construite et enseignée comme telle. Les faits historiques ne prennent sens que sous une construction causale orientée politiquement. C'est précisément cette orientation dissimulée que Lyotard tente de mettre à jour en déconstruisant ce qui a été nommé « le progrès ». Flax réutilise ces deux critiques dans le cadre du féminisme en remettant en question la binarité des genres comme système de subjectivation stable, ainsi que le discours de vérité lui octroyant sa fonction régulatrice.

Même si la théorie féministe demeure inextricablement liée avec la modernité, surtout par la rhétorique qui supporte la logique de son discours, Flax croit qu'il serait plus approprié de juxtaposer la théorie féministe au postmodernisme. Un des aspects qui réunirait idéologiquement les deux courants serait leur objectif, qui s'avère être aussi le moteur de leur réflexion, d'ébranler le discours dominant et ses arguments: « Feminist theorists enter into and echo postmodernist discourses as we have begun to deconstruct notions of reason, knowledge, or the self and to reveal the effects of the gender arrangements that lay beneath their « neutral » and universalising facades. <sup>4</sup> » Elle présente donc les deux théories, un peu comme l'avait fait Joan W. Scott, comme étant compatibles à la fois dans les objectifs qu'elles défendent et dans la méthodologie qu'elles emploient pour y arriver.

Toujours en lien avec cette justification de l'union de ces deux courants, Linda Singer estime pertinent non seulement de démontrer l'importance de définir comment le postmodernisme peut-il se lier avec le féminisme, mais elle tente d'analyser le type de lien qui les rassemble et de quelle façon ils opèrent ce lien. Ce qui ressort principalement de son analyse est qu'un des éléments qui lie ces deux courants est leur capacité à résister et à défier, chacun à leur façon, les formes établies du pouvoir dominant. « The motives and rationales for these specific conjunctions have varied. But with each successive attempt, there has always emerged, almost in tandem, a discourse of resistance to prescriptions [...] <sup>5</sup>. »

Pour que cette résistance perdure et permette d'introduire et de légitimer la différence au sein de la société, il faut par contre que le féminisme et le postmodernisme se reconnaissent comme intellectuellement autonomes et n'entrent pas en compétition l'un contre l'autre. Singer analyse l'association de ces deux courants comme leur permettant de se diversifier et de diminuer l'emprise du discours dominant aliénant les individus.

Un autre aspect semble lier le féminisme et le postmodernisme : la critique de la représentation politique moderne. Les féministes postmodernes s'accordent généralement

---

<sup>4</sup> Jane Flax, « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Micheline R. Malson (dir), Chicago: University of Chicago press, 1989, p.56.

<sup>5</sup> Linda Singer, « Feminism and Postmodernism », in *Feminists Theorize the Political*, New York: Routledge, 1992, p. 466.

pour attribuer cette ressemblance aux deux courants. Le féminisme d'abord en revendiquant une plus grande visibilité dans la sphère politique et les postmodernes et les postcoloniales, par leur dénonciation de la fixité et des mécanismes d'exclusion structurelle du concept d'universalisme. C'est par le questionnement autour du sujet, de son autonomie et de sa participation civique que les deux théories se rejoignent. Outre que leur approche s'oriente différemment sur plusieurs points, il est indéniable que d'un point de vue épistémologique et philosophique, ces deux théories présentent des similarités qu'elles ne peuvent que mettre en commun.

La jonction du postmodernisme au féminisme permet de repenser les fondements de la théorie politique, de lui donner un nouvel essor et de questionner les prémisses qui forment dorénavant l'essentiel de la réflexion. Le postmodernisme n'est pas une nouvelle théorie, mais un questionnement des fondations de la modernité. Le lien entre les deux courants a surtout pris forme autour de trois questions. Premièrement celle concernant la critique de l'instauration du féminisme comme un discours de vérité avec ses mécanismes de reproduction et ses structures excluantes. La deuxième question liant les deux courants utilise l'analyse des relations savoir/pouvoir dans les écrits féministes, permettant ainsi l'émergence d'alternatives se situant à l'extérieur de dichotomies immuables. La dernière question liant le féminisme et le postmodernisme est celle concernant la critique de l'universalisme. Le féminisme moderne ayant d'abord attaqué la figure de l'universalisme en dénonçant sa masculinisation, le féminisme postmoderne s'inscrit en continuité en reformulant la critique à l'égard de la figure de la femme unique, l'autre unique figure de l'homme, et plus spécifiquement à l'égard des genres fixes et de la détermination reliée à la nature scientifique des choses. C'est donc une critique de la représentation tout autant que des concepts modernes d'accès à la vérité par la raison. Ces questions seront maintenant analysées spécifiquement.

## 1.2 La trilogie déconstructiviste

Nous tenterons de mettre en relief trois notions qui traversent conceptuellement les textes féministes postmodernes, soit la critique du discours de vérité, le lien entre savoir et pouvoir, dans la continuité de l'approche foucauldienne, et la norme comme processus de contrôle social.

### 1.2.1 La vérité : La chercher, la trouver, l'inventer

La critique du discours de vérité est à la fois le point de départ de l'argumentation des féministes postmodernes et ce qui leur permet d'articuler leurs différentes conceptions en regard des perspectives féministes modernes. Elles s'appuient principalement sur le lien inéluctable entre savoir et pouvoir, selon la conception de Foucault, en utilisant la déconstruction comme moyen de mettre en lumière ces discours de vérité qui instaurent l'autorité et hiérarchisent les entités qui les proclament.

Il sera question dans cette partie de la construction de la vérité. Tout d'abord, nous verrons comment certaines auteures déconstruisent son illusion de pureté et d'autonomie ; ensuite, sera analysée la façon dont elle est utilisée dans le savoir pour soutenir les relations de pouvoir ; et enfin, nous terminerons avec les mécanismes qui permettent d'oblitérer sa subjectivité.

#### 1.2.1.1 La chercher

Chercher la vérité, la mettre en lumière, c'est supposer qu'elle existe en dehors des entités pensantes et que par le biais de la raison, on peut la découvrir. C'est imaginer une finalité qui soit déterminée avant que le processus pour la découvrir ne soit enclenché. C'est évaluer un résultat qui soit atteignable par le principe de la recherche d'un élément caché. Mais il n'y a pas d'éléments cachés. Rien ne se cache, tout s'invente. La vérité devient discours au moment où on affirme la chercher et supputer son existence cachée dorénavant exposée au grand jour.

Affirmer qu'une certaine pureté de la pensée existe, qu'une distance intellectuelle nous protège de la subjectivité et que l'on peut par ce biais mettre en lumière la vérité, c'est nier tous les processus qui s'imposent à nous et nous font devenir des sujets pensants, des sujets sociaux, des sujets émotifs, des sujets subversifs. Les auteures postmodernes vont plutôt tenter de recontextualiser les chercheurEs et leurs recherches dans leur milieu d'appartenance et de rendre visibles les différents rapports de pouvoir présents.

Susan Bordo questionne cette conception de la vérité au niveau méthodologique d'abord. Elle affirme qu'il est impossible pour unE chercheurE d'intégrer tous les axes d'analyse possibles afin de ne pas faire de discrimination. D'autant plus que toute la puissance analytique serait éludée au profit d'un collage de différentes perspectives. Elle préconise plutôt une approche qui situe son point de vue à l'intérieur de ce réseau complexe d'influences en assumant sa position subjective :

We also need to guard against the « View from nowhere » supposition that if we employ the right method we can avoid ethnocentrism, totalising constructions, and false universalisations. No matter how local and circumscribed the object or how attentive the scholar is to the axes that constitute social identity, some of those axes will be ignored and others selected.<sup>6</sup>

Chercher la vérité, en suivant les critiques de Bordo, c'est inévitablement s'exposer à y introduire des éléments culturels. Simplement par l'action de privilégier certains axes d'analyse au détriment des autres. « Cette réduction est un acte social<sup>7</sup> » comme le faisait déjà remarquer Christine Delphy avant les postmodernes. Prétendre utiliser la totalité des approches ou des faits serait une façon de nier la complexité de l'analyse sociale ou scientifique. L'impossibilité de tout embrasser dans une théorie ou une analyse amène inévitablement à devoir se positionner et affirmer la subjectivité de ses choix.

<sup>6</sup> Susan Bordo, « Feminism, Postmodernism and Gender-Scepticism », in *Feminism/ Postmodernism*, Linda Nicholson(dir), New York : Routledge, 1990, p. 140.

<sup>7</sup> Christine Delphy, *L'ennemi principal 2/ penser le genre*, Paris : Éditions Syllepse, 2001, p. 252.

### 1.2.1.2 La trouver

Affirmer avoir trouvé la vérité, n'est par contre pas chose facile. Cette affirmation est régie par des institutions du savoir qui n'octroient pas facilement ce statut à une découverte ou une proposition. Ainsi, la vérité, bien qu'elle se découvre, doit se prouver pour être consacrée vérité. Ce qui implique l'utilisation d'une foule de mécanismes de preuves, allant de la logique en passant par la rhétorique, non seulement pour faire la démonstration de la dite vérité, mais aussi pour appuyer l'idée de la découverte de sa « pureté » par la raison désintéressée.

Les féministes postmodernes tentent donc d'illustrer que ces vérités absolues, en plus d'être des effets de discours, se développent grâce au lien entre savoir et pouvoir. Elles tentent d'explicitier la jonction entre la vérité exposée, son expression discursive, les processus de son ascension et sa position finale dans les rapports de pouvoir et de savoir. Il ne s'agit pas de douter des vérités qui ont formé la société actuelle et de retomber dans un questionnement antinomique autour de la véracité de ces affirmations; ce ne serait que répéter le processus dénoncé. Il s'agit plutôt, dans un premier temps, de rendre évidents les procédés qui ont permis l'édification de ces vérités et qui en ont marginalisé d'autres. Et dans un deuxième temps, de mettre en relief la structure rigide utilisée qui n'est pas sans contenir son lot de subjectivité.

Jane Flax dans son texte « *The End of Innocence* », affirme que le postmodernisme ne fait pas que questionner les assises du savoir, mais remet en question la croyance dans ce qu'elle appelle le « savoir innocent » (*innocent knowledge*<sup>8</sup>). Elle entend par là cet espoir des chercheurEs et des intellectuelLEs de découvrir une 'Vérité' qui nous donnerait la recette, la réponse du comment agir dans le monde pour le bien de tous et de toutes. Sa vision de la vérité est tout autre : « Truth for postmodernists is an effect of discourse. Each discourse has its own distinctive set of rules or procedures that govern the production of what is to count as

---

<sup>8</sup> Jane Flax, « The End of Innocence », in *Feminists Theorize the Political*, New York: Routledge, 1992, p. 447.

a meaningful or truthful statement.<sup>9</sup> ». Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'il y a des vérités, mais simplement de les rendre dépendantes du discours et ainsi, de ceux et celles qui les profèrent.

Cette illusion d'avoir trouvé la vérité dans le cadre de la théorie féministe s'articule différemment. L'intervention féministe moderne a permis une relecture de l'histoire mettant à nu l'universalisme comme étant un particularisme masculin. Mais l'intégration des femmes s'est aussi faite en suivant ce modèle de discours de vérité, soit en introduisant le mythe de l'unité féminine.

Donna Haraway étudie cette méthodologie sans y accoler le caractère solidaire qu'il semble pourtant receler, mais le perçoit plutôt comme un dogmatisme qui ne permet pas une approche de l'action diversifiée. « Nous n'avons pas besoin d'une totalité pour bien travailler. Le rêve féministe d'un langage commun (comme tous les rêves en faveur d'un langage d'une vérité parfaite), de donner un nom d'une fidélité parfaite à l'expérience, est un rêve totalisant et impérialiste.<sup>10</sup> » Le lien entre savoir et pouvoir est ici clair. Il s'exprime par l'hégémonie d'un langage englobant traduisant des priorités de classe et de race comme étant universelles. L'utilisation du discours de vérité dans le féminisme s'est faite par le biais de l'imposition d'un discours rigide sur le patriarcat et sur l'historicité des relations de domination hommes/femmes. Sans tenter de déterminer si ces affirmations sont vraies ou fausses, il s'agit plutôt ici, en continuité avec la pensée postmoderne, de voir que ce discours est celui qui supplanta tous les autres par un processus de délégitimation des voix diversifiées.

Cette construction du discours de vérité de façon hiérarchique, soutenu par un agenda des priorités et des objectifs à atteindre, est donc un des éléments qui favorise la discrimination des voix marginales ou plutôt qui marginalise les voix discriminées. Donc, par exemple, la vérité des femmes blanches scolarisées hétérosexuelles concernant l'égal accès au travail, n'est pas celle d'une nouvelle arrivante qui tente de s'intégrer et dont l'identité ne se résume pas à une oppression patriarcale.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>10</sup> Donna Haraway, *Le manifeste cyborg : la science, la technologie et le féminisme-socialiste vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, <http://multitudes.samizdat.net/>, Paris, 1992, p. 17.

### 1.2.1.3 L'inventer

Le savoir, par son lien historiquement logique avec la vérité, a acquis un statut d'autonomie intellectuelle. Ce dernier s'il est présumé faux est accusé de complicité et de défendre une forme de hiérarchie sociale, et s'il est présumé vrai, est absout de toutes connivences discriminatoires. Mais comment le savoir pourrait-il survivre sans soutenir une forme de structure sociale ? Le savoir est donc considéré comme bon ou vrai, s'il est neutre et comme faux, et on peut supposer mauvais, s'il est partial. Mais la difficulté demeure, comment distinguer ce qui est partial de ce qui ne l'est pas et donc, ce qui est bon de ce qui est mauvais ? Et qui peut donc trancher sur la neutralité du savoir sans être confronté à ses propres particularités culturelles et sociales ?

Jane Flax met à mal cette supposée neutralité du savoir et cette unité du réel telle que présentée par les modernes : « No ahistorical or transcendental standpoint exists from and by which the Real can be directly and without construction/distortion apprehended and reported in or by thought.<sup>11</sup> » Ce qui est introduit par Flax n'est pas seulement une conception recontextualisée du savoir, mais bien les mécanismes qui le rendent intelligible, c'est-à-dire l'action humaine d'appréhension et d'énonciation du savoir.

La vérité est une croyance qui nous permet de nous constituer en tant qu'individu, en tant que société, mais elle n'est pas externe à ce que nous sommes. Ce qui signifie que l'invention du savoir ne doit pas être entendue comme un maquillage de la vérité ou comme un calcul stratégique, mais comme une construction réfléchie et déterminante. Il s'agit d'une projection induite par une conception issue de nos a priori culturels et non d'une constatation et d'une découverte.

Mary E. Hawkesworth abonde dans le même sens en remettant en question la notion même de « fait », qui se veut pourtant la dimension « objective » de la science et du savoir de façon générale. Elle aborde le concept de savoir non pas comme une recherche de la vérité,

---

<sup>11</sup> Jane Flax, *op. cit.*, p.453.

mais comme un mécanisme permettant l'édification d'une vision culturelle du monde qui se perpétue à travers les traditions. Elle reformule la notion de « fait », influencée par l'approche foucauldienne et par la critique de la linéarité de Lyotard, afin de permettre aux théories cognitives de sortir d'un ancrage contextuel et spécifique. « A fact is a contestable component of a theoretically constituted order of things.<sup>12</sup> » Le « fait » ne présente plus l'illusion d'être le miroir exact de la réalité ; il devient dans la pensée postmoderne, un élément culturel analytique, choisi pour sa valeur représentative d'une conception précédant l'avènement de cet événement.

Flax et Hawkesworth opèrent donc une dislocation des éléments de la construction de la vérité afin de démontrer l'interrelation du pouvoir dans l'établissement du savoir. L'articulation de la pensée postmoderne passe donc par la critique de ce prisme essentiel de la structure moderne : la vérité par la preuve. La preuve n'est pas moins une manipulation subjective et une construction sociale que la vérité qu'elle cherche à prouver. Les deux sont conçues dans l'univers discursif où les jeux de pouvoir ne laissent place à aucune naïveté d'objectivité. Le questionnement des auteures postmodernes ne tente pas de discréditer la science, mais plutôt de démontrer que celle-ci est déterminée par une vision qui n'est pas extérieure à celle ou celle qui l'évoque. La vérité ne se trouve pas, elle s'invente.

Ainsi, comment cette critique de la vérité et du savoir par les postmodernes nous permet-elle d'avoir une meilleure appréhension de la réalité, de la théorie politique et des rapports de pouvoir ? En déconstruisant l'illusion objectiviste de la vérité ou de la science, les postmodernes recontextualisent les théories issues des Lumières et les arguments qui les sous-tendent. Ce qui permet d'en comprendre l'émergence et non pas seulement la finalité. D'autant plus que cette mise en lumière du savoir hiérarchique, tel que théorisé d'abord par Foucault et mis en lien avec le féminisme par les féministes postmodernes, jette un éclairage différent sur les écrits qui ne font pas partie du discours dominant et ceux qui, au contraire, l'incarnent. Cela questionne la légitimité de ces derniers, en prenant en considération leur

---

<sup>12</sup> Mary E. Hawkesworth, « Knowers, Knowing, Known : Feminist Theory and Claims of Truth », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Chicago: University of Chicago press, 1989, p. 344.

force rhétorique autant que leurs appuis institutionnels et les effets de certaines approches pour l'organisation sociopolitique.

Donc, au-delà d'une remise en question de l'impérialisme du savoir moderne, cette critique permet essentiellement de situer les points de vue et d'en émettre d'autres à la lumière de cette subjectivité. Ce qui signifie que le savoir n'est pas réifié, mais contextualisé. Ce qui ne lui enlève pas sa légitimité. Cette critique met en lumière les processus qui rendent une théorie crédible et ses a priori implicites. De ce fait, le postmodernisme permet de revisiter certains sujets clés du féminisme pris dans une dichotomie idéologique qui n'admet que les positionnements pour ou contre (la prostitution, l'avortement, la publicité sexiste, l'érotisme, l'excision...).

Ce qui donne véritablement de nouvelles prises aux théories féministes est cette distanciation d'avec le discours moraliste, la prétention objectiviste et la nécessité d'une reconnaissance de la part des institutions.

### 1.2.2 Le lien savoir/pouvoir

En continuité avec l'analyse foucauldienne, nous pouvons affirmer que le savoir n'est pas une entité indépendante. Il est un vecteur de pouvoir, qui se développe et se perpétue grâce à son emprise structurelle sur la pensée. Il est productif, mais dépendant de sa propre répétition pour assurer un contrôle permanent sur l'ordre social. Ce qui signifie, dans la pensée foucauldienne, que l'analyse du savoir, et du discours, doit se faire en n'accordant pas la primauté à ce qui est prescrit, mais aussi à ce qui est proscrit, puisque le discours est productif, peu importe le message qu'il contient.

Ainsi, le savoir est le fruit d'une réflexion, d'une méthode, d'une verbalisation, d'une histoire, de gens, de subjectivité : de pouvoir. Le savoir n'est pas séparé des gens qui le produisent et véhicule forcément les éléments de leur assujettissement. En ce sens, il est lié avec le pouvoir, qui lui permet de prendre forme. Le savoir quant à lui, permet au pouvoir de

se propager, réinvestissant de cette façon les lieux de sa dispersion/émergence. Ils sont dépendants l'un de l'autre, se cachant derrière des mécanismes de reproduction.

Ces idées seront approfondies dans cette partie en regard de la forme du discours empruntée par les auteures postmodernes qui tentent de s'inscrire en rupture par cette critique de la forme autant que du fond.

#### 1.2.2.1 Une structure contextuelle à transgresser par la forme

Le pouvoir traverse le savoir en ce qu'il lui impose une façon de faire, une rectitude, des règles de fonctionnement, des mécanismes de régulation et de discipline qui ne sont pas nécessairement vécus de façon oppressante, mais qui orientent le cheminement de pensée et l'écriture. La dévalorisation de certaines pratiques et de certains récits ne vise pas à les abolir, mais à les positionner hiérarchiquement dans le cadre de la norme établie par le discours dominant.

Cette problématique, celle de la forme du discours et de son lien avec le fond, bien qu'analysée à plusieurs reprises dans les écrits postmodernes en regard de la prétendue objectivité obtenue par le truchement d'un langage universitaire ou scientifique, n'est par contre pas souvent culbutée. Les principales auteures qui effectuent cette rupture sont Judith Butler, Donna Haraway et Marie-Hélène Bourcier qui tentent, par une écriture et un langage teinté de différentes influences (universitaire, populaire, musicale, théâtrale, scientifique, politique, télévisuelle, psychanalytique, sociologique...) de démontrer l'importance de la transversalité et d'une subjectivité affirmée<sup>13</sup>.

Utiliser un langage brisant la norme d'écriture scientifique, ne respectant pas volontairement les conditions d'admissibilité d'un discours, signifie, pour Judith Butler, s'inscrire en rupture. « La force et la signification d'une énonciation ne sont pas exclusivement déterminées par le contexte et les "positions" qui lui préexistent ; une

---

<sup>13</sup> Aussi appelée *Savoirs situés* dans plusieurs écrits notamment ceux de Donna Haraway et Sandra Harding.

énonciation peut tirer sa force précisément de la rupture qu'elle accomplit avec le contexte.<sup>14</sup> » Ce contexte est autant social que langagier, puisque ces deux éléments sont liés à l'intérieur de l'acte performatif de la parole. La rupture se produit donc par la transgression par le langage d'un contexte qui impose un certain type d'énonciation du discours.

La transgression, que ce soit de l'identité tel que nous le verrons plus tard ou de la forme dans le cas présent, doit être comprise comme un acte politique, une réappropriation de la structure tout en la dénonçant. Dans la continuité de la définition de son préfixe trans- qui marque le passage ou le changement<sup>15</sup>- c'est une volonté de prendre possession de son écriture non pas en ignorant les règles normatives, puisqu'il est impossible de les ignorer, elles font partie de notre façon de s'exprimer, mais bien en les formulant différemment de manière à les rendre visibles tout en les rendant désuètes. Plus qu'une révolte esthétique, c'est un acte politique qui cherche à se distancier de la structure imposée, sans pour autant y être relié par un effet de miroir inversé. La transgression n'est pas une réaction, elle s'inscrit en rupture en dépassant consciemment les limites symboliques. Il s'agit de déconcerter par un déplacement des règles tout en les rendant ostentatoires.

Butler, dans la seconde préface de *Trouble dans le genre*, justifie son utilisation d'un langage original et d'une syntaxe particulière par le non-conformisme de ses idées qu'elle ne pourrait exprimer avec une structure traditionnelle : « Ce serait une erreur de penser que la grammaire que l'on a apprise est le meilleur moyen d'exprimer des vues radicales, étant donné les contraintes qu'impose cette grammaire à notre pensée, et même à ce qui est simplement pensable.<sup>16</sup> » Son désir de créer une rupture avec le féminisme moderne passe aussi par cette affirmation grammaticale qu'elle fait consciencieusement. Elle se situe en marge en tant qu'auteure et se distingue syntaxiquement en tant qu'intellectuelle.

Le courant Queer pratique cette politisation de la transgression syntaxique. L'emploi du terme Queer constitue un renversement de sens, une réappropriation d'une insulte, un

---

<sup>14</sup> Judith Butler, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris : Éditions Amsterdam, 2004, p.226.

<sup>15</sup> Selon le dictionnaire le Petit Robert.

<sup>16</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris : Éditions La Découverte, 2005 (1990), p.41.

renversement d'injure. Ce terme anglophone signifie « étrange », « bizarre » et a été utilisé pour désigner les homosexuelLEs de façon péjorative. À la fin des années 1980, ce terme est repris comme auto-appellation, comme la revendication d'une identité qui se distingue par sa non fixité et ses contours non définis. « Le Queer s'oppose au « normal », et non simplement à l'hétérosexualité. Le terme vise à rompre, ou du moins à perturber, les dichotomies comme celle qui oppose hétérosexualité et homosexualité.<sup>17</sup> » Le terme « normal » fait référence à l'analyse foucauldienne de norme productive et de contrainte sociale. Ainsi, le Queer n'est pas une revendication d'inclusion dans une sphère prédéterminée, comme dans la sphère normative hétérosexuelle de la société occidentale, mais l'affirmation d'une identité en rupture avec celles jusqu'ici valorisées.

Bourcier utilise le même procédé en se situant aussi en marge du discours académique français qu'elle décrie vertement dans un style flamboyant. Elle utilise sciemment l'insulte, renversée ou dirigée. Par exemple, l'utilisation de *butch* ou de *gouine* sous sa plume, n'est plus une insulte, mais une façon de se réapproprier ces dénominations, dans la continuité de la pensée Queer. L'originalité de son écriture soutient le propos argumenté et articulé de sa critique.

Dans la littérature postmoderne, on voit aussi l'apparition d'un vocabulaire propre à ce champ et le développement de certains néologismes tentant de décrire plus spécifiquement l'approche de l'individu sans en garder les discriminations langagières. Par exemple, dans le texte de Cressida J. Heyes, « *Feminist Solidarity After Queer Theory: the Case of Transgender*<sup>18</sup> », elle utilise les termes de *ze* à la place de *he/she* comme pronom personnel, de *hir* à la place de *her/his* pour parler du corps d'une personne transgenre, et donc de *hirsself* pour décrire sans sexualiser de façon binaire les personnes se décrivant comme Queer. Il est à noter que ce type de vocabulaire ne fait pas l'unanimité dans la littérature *trans*, mais démontre une volonté de visibiliser la contraignante binarité hétérosexuelle du langage et ses limites pour des individus à l'identité en mouvement.

<sup>17</sup> Judith Butler, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, op. cit., p.282, extrait du lexique des traducteurs.

<sup>18</sup> Cressida J. Heyes, « *Feminist Solidarity After Queer Theory: the Case of Transgender* », in *Signs*, Vol.28, no.4, Chicago: Editions University of Chicago, 2003, 28 p.

C'est une façon de réadapter le langage, tout comme l'avaient fait les premières féministes en dénonçant l'utilisation du seul genre masculin excluant de facto les femmes sous le couvert d'une inscription des deux sexes dans l'être universalisé. Il ne s'agit pas de la réinvention d'un nouveau terme « neutre » pour désigner tout le monde, mais d'une ouverture à l'utilisation de différents termes qui ne soient ni fixes ni binaires. Suggérant par là, que les représentations individuelles et les identités ne sont plus, mimétiquement au langage qui les décrit, fixes ou binaires.

Donc, en plus d'une critique formelle de la science et de la vérité, c'est sa rigueur et son vocabulaire que les féministes postmodernes remettent en question sans pour autant revendiquer la nouveauté de cette démarche déjà appliquée, entre autres, en littérature. C'est une mise en lumière des rapports de pouvoir présents au sein même de la pratique intellectuelle de l'écriture. Par exemple, le présent mémoire s'inscrit lui aussi dans cette contrainte normalisatrice du pouvoir en soumettant son auteure aux règles d'écriture et d'organisation synthétique de sa pensée. Bien que la volonté d'approfondir les théories féministes postmodernes et d'en saisir l'application soit au cœur du présent projet, le désir de reconnaissance par l'institution nous oblige à suivre méticuleusement la méthodologie imposée. Par contre, cette réflexion aurait-elle été possible sans la contrainte méthodologique venue des rapports de pouvoirs sous-tendant la démarche?

#### 1.2.2.2 Le savoir/pouvoir féministe

Si l'on joint cette analyse du lien entre savoir et pouvoir à la pratique intellectuelle féministe, il est à noter que ces mécanismes de pouvoir sont tout aussi opérants. Le savoir féministe est construit et traversé par le pouvoir autant que le savoir scientifique. Il s'inscrit dans cette continuité moderne du discours de vérité par la preuve empirique. La preuve : l'oppression des femmes est démontrée par les outils des sciences sociales et des sciences naturelles. Les statistiques sur la violence conjugale, le calcul du pourcentage du salaire des femmes par rapport aux hommes, l'analyse différenciée de parcours d'hommes et de femmes face à l'emploi ou à la parentalité, le recensement des viols et agressions sexuelles subies par

les femmes et les théories systémiques qui en découlent, l'accès à la scolarisation dans les milieux et pays défavorisés... Statistiques, tableaux, entretiens, comparaisons, méthodologie, pourcentages, analyses, hypothèses, calculs, etc., sont les outils qui permettent au féminisme d'articuler ses arguments, de mettre des mots sur des systèmes impalpables et matériellement difficiles à synthétiser.

La pensée féministe est donc aussi structurée par ces outils qui lui octroient un caractère de vérité indéniable et ce, même s'ils décrivent subjectivement la réalité. Ce qui permet au féminisme, comme discours, de se perpétuer. Mais sa reproduction s'inscrit dans une démarche de justification qui va mettre en place une dynamique binaire, celle du pour et du contre, du bien et du mal. Le féminisme est-il en ce sens un discours moral ? Qu'est-ce que cela implique de le considérer comme tel ? Deux choses doivent être prises en compte lorsque l'on parle de discours moral. Premièrement, la distinction entre bien et mal qui est faite selon un certain code idéologique qui répond à une logique d'action et de reproduction. Deuxièmement, cette logique se présente en opposition à une autre, ce qui lui donne une plus grande force performative.

Dans le cas du féminisme moderne, une partie de son discours s'oppose à celui de la naturalité des genres et à la division sexuelle du travail. Si l'on veut démontrer de quelle façon la morale s'est immiscée dans le féminisme, on peut prendre comme exemple le discours entourant le domaine du travail. Dans ce domaine, le bien se réfère à l'égalité des chances en emploi, l'équité salariale, l'émancipation économique des femmes, l'égale participation civique... Le mal est plutôt en lien avec la division traditionnelle du travail, l'accomplissement des tâches ménagères par les femmes, la double journée de travail, l'utilisation de présupposés non expliqués pour justifier la discrimination sur la base du sexe... Il est évident que « bien » et « mal » sont des termes relativement tranchés et que sur le terrain, les jugements moraux ne sont pas aussi départagés.

Il n'en demeure pas moins que l'utilisation de la morale comme rhétorique de fond peut être dangereuse justement parce qu'elle délimite trop abruptement des éléments qui, mis dans un autre contexte, se conjuguent différemment. Ce qui peut faire naître un double

discours qui tente à la fois de conserver les prémisses idéologiques, tout en récupérant, de l'autre main, ce qui semble être en contradiction. C'est une façon de circonscrire ce qu'est le savoir féministe, sans se préserver de l'exclusion qui entoure toute délimitation des savoirs.

Si l'on reprend l'exemple du travail, un des points de litige actuel du féminisme, est celui qui entoure le travail du sexe. Les revendications de certaines associations et de certaines travailleuses pour la défense du travail du sexe dans des conditions décentes et une reconnaissance de la prostitution (pas uniquement de la prostitution, mais de tout ce qui est en lien avec ce domaine) comme un travail qu'il faut encadrer tranchent littéralement avec les positions des féministes radicales quant au rapport de force entre hommes et femmes dans la prostitution. En effet, les féministes que l'on a qualifiées d'abolitionnistes ne conçoivent pas la prostitution comme un travail à cause de leurs positions idéologiques relativement au corps, à la sexualité et à l'éducation comme tremplin vers l'émancipation sociale. Ainsi, leur analyse se concentre sur des éléments tels que l'exploitation du corps des femmes, la violence subie et les effets traumatisants de ce mode de vie. Mais comment concilier les revendications de certaines travailleuses du sexe et de certaines féministes qui désirent une émancipation économique des prostituées, une demande d'autonomie professionnelle et une reconnaissance sociale, qui sont des exigences féministes, avec le discours féministe moral sur le corps et la sexualité?

Dans ce cas particulier, il semblerait que le discours moral empêche de sortir de la confrontation entre abolitionnistes et régulationnistes et de faire progresser le débat ailleurs que dans la sphère idéologique. D'autant plus que ce débat, pour plusieurs féministes abolitionnistes, et c'est là où entre en ligne de compte le lien entre savoir et pouvoir, est celui qui tranche entre les féministes et les non féministes. Ce qui signifie que les gens qui se prononcent en faveur des revendications des travailleuses du sexe sont identifiés par les féministes abolitionnistes comme des anti-féministes. Donc, celles qui ont défini ce qui était mal (la prostitution dans ce cas-ci) par une argumentation idéologique et rhétorique, peuvent se permettre de déterminer qui entre dans la catégorie féministe ou qui en est exclu. Il s'opère donc un glissement entre les personnes qui émettent un jugement sur un sujet précis et une

généralisation de cette analyse à un ensemble intellectuel : en tant que féministes, leur propre positionnement sur la prostitution devient la position féministe sur ce sujet.

Par contre, si le fait d'imposer une norme de conduite sociale permet de mieux vivre à une large partie de la population, est-ce possible de considérer cette imposition comme nécessaire ? Il s'agit là d'observations sociologiques qui masquent selon moi la portée du discours normatif par un questionnement sur le moindre mal ou autrement dit, sur les dommages collatéraux inévitables. Il faut prendre en considération la centralité du discours moral puisque ce dernier peut à la fois être salvateur pour ceux et celles qui en démontrent l'utilité indéniable et peut nuire à d'autres individus, bien qu'il soit censé les protéger. Il ne faut pas perdre de vue les mécanismes qui permettent au discours de s'imposer puisqu'ils demeurent dans une dynamique de reproduction sociale de la hiérarchie. En imposant des règles de vie décontextualisées et unilatérales il y a une négation du choix de vie d'un certain nombre de personnes.

Le dossier de la prostitution est évidemment délicat puisque dans ce cas particulier, les notions de choix et d'exploitation sont d'un côté comme de l'autre adaptées au discours que l'on tente de défendre. Mais en hiérarchisant les modes de vie, en étiquetant la prostitution comme un travail dégradant, on prive celles qui ont choisi de le faire de leur autodétermination. Il serait par contre tout aussi problématique de réifier le discours du consentement à la prostitution puisqu'il dissimulerait celles qui voient leur vie détruite par l'esclavagisme dont elles sont l'objet. L'objectif n'étant pas de déterminer qui doit emporter cette joute législative et intellectuelle, mais bien dans un premier temps, de saisir que l'articulation binaire d'une problématique ne permet pas d'en discerner les différentes facettes ; et dans un deuxième temps, de démontrer qu'en imposant un jugement issu d'une classe particulière, cela peut conduire à l'apparition de nouveaux déséquilibres discriminatoires inexistantes avant l'imposition de cette règle. Ces déséquilibres sont-ils évitables ? Ces questionnements nous permettront d'approfondir le concept de norme tel que décrit dans les écrits postmodernes et d'en voir les répercussions pour le discours féministe.

### 1.2.3 La norme : productrice d'une harmonie hiérarchisée

Un des éléments qui n'a pas été explicité jusqu'ici et pourtant, il est au cœur des discours et des désirs d'intégration à la société est la norme. La norme est un des résultats du lien entre savoir et pouvoir, un des mécanismes qui le sous-tend et le perpétue. Cette norme, impulsée par la morale, amène un cadre fixe et rigide qui instaure une façon de faire et qui compartimente les individus en regard de sa codification interne. C'est un maniement méticuleux qui a pour but de classer, d'ordonner, de ranger, de hiérarchiser, de produire une société fonctionnant selon des principes régulateurs créés par les détenteurs de l'autorité morale.

Cette partie s'appliquera d'abord à décrire la norme en termes foucauldien, pour ensuite voir de quelle façon Judith Butler qualifie le genre de norme et terminer avec sa conception de l'assujettissement, toujours en lien avec l'imposition normative.

#### 1.2.3.1 La norme : prescription de causalité

Ce concept, tel qu'utilisé dans la théorie postmoderne, origine des travaux de Foucault sur le pouvoir coercitif et productif, contrôlant le corps en exerçant une force morale que le sujet intégrera et exercera lui-même sur sa sexualité, sur son corps, sur son comportement de façon générale. On peut utiliser l'allégorie du Panopticon de Bentham décrit dans *Surveiller et punir* de Foucault pour comprendre la puissance de la norme. Dans cette perspective, la norme est un agent de pouvoir, un surveillant qui n'a même plus besoin d'être présent pour assurer une continuité coercitive. L'exercice de son pouvoir régulateur est soutenu par un discours moral productif et une structure sociale active dans le renforcement de cette norme. L'individu en vient à exercer lui-même la contrainte, puisque sa sociabilité la lui rappelle continuellement.

Agir différemment de la prescription de la norme n'annule pas la régulation de l'ensemble social qu'elle effectue, puisque le lien perdure dans le positionnement réactif. La norme se veut rassurante par l'homogénéisation des individus qu'elle crée. Être différent,

devient être anormal et rejeté de la société. Sous différentes formes, la norme est un discours de vérité. Elle s'instaure et demeure prégnante par l'oblitération de son existence dans la répétition corporelle de ses prescriptions.

La norme devait pourtant garantir l'égalité de traitement pour tous les individus dans un groupe social donné. Elle présente l'illusion de favoriser un traitement égalitaire dans un certain cadre, mais l'on comprend à la lumière des écrits de Foucault, que le traitement est toujours différencié selon l'atteinte ou non de la norme. Le cheminement normatif doit être respecté afin d'être traité également. Ce qui signifie que ce traitement est différencié par rapport à la place occupée dans la hiérarchie; hiérarchie mise en place par un calcul de l'atteinte ou non des principes de la norme. Si on considère que le traitement est différencié entre hommes et femmes, qui sont des binômes hiérarchisés dans la norme de genre, la différenciation de traitement est encore plus accentuée dans le cas d'une inversion de genre ou d'une transgression du genre.

Or, la norme permet une égalité de traitement mais seulement en regard de la poursuite de ses objectifs. Elle opère une valorisation individuelle, par le biais d'une socialisation continue, qui permet d'en matérialiser les limites. En conséquence, elle est perçue et vécue différemment selon la proximité entretenue avec elle. L'égalité de traitement amenée par la norme peut ainsi être analysée comme un leurre, puisqu'il s'agit plutôt d'une hiérarchisation selon son degré d'intégration que d'une véritable acceptation de l'Autre.

La norme fixe les présupposés qui donnent accès à l'humanité ou à la constitution identitaire. Vouloir s'en défaire implique de refuser le discours essentialiste de la conception de l'être humain et s'exposer à l'entrée dans un univers jalonné par le rejet et la non-reconnaissance d'autrui. Voyons comment cette approche de la norme s'applique au genre.

#### 1.2.3.2 Le genre comme norme

Judith Butler définit le genre comme une norme, puisqu'il ne permet pas une construction identitaire différente de la binarité, liée à la différence des sexes, et s'institue

comme discours de vérité. Elle considère le genre comme une norme aussi parce qu'il assure une continuité coercitive sur la construction identitaire, régulation opérée par les individus eux-mêmes sans que la matérialité de la répression ne soit nécessaire. Les individus se savent jugés, se jugent eux-mêmes et orientent leurs comportements en ayant conscience de ces jugements moraux sur leur identité sexuelle.

Cette binarité nous est continuellement rappelée, par la population, mais aussi par l'architecture sociale : les formulaires où l'on doit choisir entre M ou F, les toilettes toujours séparées entre Messieurs et Dames, la réitération de ce statut de genre dans les salutations ou les appellations par titre, les sections homme ou femme dans les magasins de chaussures... Un exemple intéressant à ce sujet est celui d'une professeure féministe de sémiologie de l'art et d'histoire du graphisme à l'E.S.C.M de Paris<sup>19</sup>. Elle a tenté l'expérience suivante : au premier jour de classe, elle demande à ses étudiantEs de s'imaginer arriver dans une station service au bord de l'autoroute et se retrouver devant trois portes de toilettes. Ils/elles doivent dessiner ce qu'il y a sur les portes, sans obligation de respecter la typologie habituelle, les forçant à se questionner sur les signes et leur force d'attribution. En dix ans d'essai, les seuls dessins qu'elle a obtenus sont ceux pour la première porte représentant le masculin (chapeau, moustache, bottes d'armée, visage masculin...), pour la deuxième porte, ceux représentant le féminin (cheveux longs, soulier à talon, bouche rouge, visage féminin...) et pour la troisième porte, ceux représentant un handicapé (béquilles, chaise roulante, bras cassé, canne...). Conclusion : si vous n'êtes ni masculin, ni féminin, vous êtes handicapé !

La transgression des structures normatives ne se fait pas sans que ne s'opère un certain rappel à l'ordre par l'autorité présente. Cette autorité peut être extérieure à l'individu, mais peut aussi être intérieure, puisque l'on se conforme au quotidien, pour un fonctionnement social fluide, à ces contraintes qui finissent par devenir des habitudes. Notre individualité est même tributaire de ces normes, puisqu'elles encadrent le cheminement social. Butler demanderait sûrement, tributaire ou asservie?

---

<sup>19</sup> Marion Delage de Luget aussi doctorante en philosophie esthétique à l'Université Paris VIII.

Si le genre est une norme, ce n'est pas pour autant un modèle dont les individus essaieraient de se rapprocher. Au contraire, c'est une forme de pouvoir social qui produit le champ intelligible des sujets et un dispositif par lequel la binarité du genre est instituée. En tant que norme indépendante des pratiques qu'elle gouverne, son idéalité est l'effet réinstauré de ces pratiques même.<sup>20</sup>

Butler introduit une distinction importante entre modèle et norme : le modèle offre une représentation proposant plus que ne contraignant à l'action, et la norme, réduit les individus à devoir agir selon ce qui est enjoint. Ce devoir agir est une pression constante, une douce coercition, un remords de conscience, un sentiment d'insécurité devant la désapprobation qui nous propulse dans une identité normalisée. Mais cette norme n'est pas vécue comme une privation de son autodétermination, mais plutôt comme un support de l'identité, un cadre stabilisateur et réconfortant.

En plus de distinguer la norme du modèle, elle la distingue aussi de la loi et de la règle. Une norme n'apparaît pas comme une contrainte comme peut l'être la loi par exemple, parce que son système répressif n'est pas aussi évident. La loi punit les gens s'ils commettent une infraction, tandis que la norme agit de façon plus souterraine dans les pratiques sociales enjoignant à entrer dans la ronde, à être normalisé. La réprimande n'est pas d'ordre carcéral, mais plutôt de type social. Elle ne vient pas d'un agent de police, mais des remarques des autres qui n'acceptent pas que le genre puisse être vécu différemment que le sexe auquel on est destiné. La norme n'octroie pas le privilège de créer, mais seulement de choisir.

La norme est discernable plus clairement à travers les effets qu'elle produit, la binarité des genres, que dans ses principes disciplinaires. C'est le but de la norme, reproduire ses effets, et non pas les mécanismes et les pratiques qui produisent ces effets. En produisant des comportements, la norme amène un jugement moral sur nos actions en regard de notre attitude genrée. Sortir de cette norme est pour Butler, devenir inintelligible, inhumain. Et en sortir ne signifie pas pour autant s'en dissocier, puisque cette dernière continue de disqualifier la personne. Ainsi, n'être pas « vraiment féminine », implique que la définition de cette personne est déterminée en lien avec ce qu'est être vraiment féminine. Il ne s'agit

---

<sup>20</sup> Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris : Éditions Amsterdam, 2006 (2004), p. 65.

pas seulement de remettre en question le masculin et le féminin comme étant représentatif ou non de la réalité, mais de voir leur imposition naturalisée et de déconstruire les mécanismes permettant cette naturalisation. Ce qui rend la norme visible ne sont pas ses mécanismes, mais le résultat récurrent de son application.

Butler suggère, afin de déconstruire la norme et ses effets structurants, un renversement du genre, contrairement à l'élimination du genre tel que l'avait conceptualisé Christine Delphy (voir section suivante). En effet, dans la continuité de la pensée Queer qui réincarne<sup>21</sup> les insultes pour mieux les déstabiliser et leur faire perdre leur pouvoir humiliant, la reprise du genre prend un peu la même forme. « Le genre est le mécanisme par lequel les notions de masculin et de féminin sont produites et naturalisées, mais il pourrait très bien être le dispositif par lequel ses termes sont déconstruits et dénaturés.<sup>22</sup> » Ce qui ne signifie pas que le masculin et le féminin soient reconduits avec une saveur améliorée. Il s'agit plutôt de proposer la multiplicité comme élément permettant de déconstruire la hiérarchie oppositionnelle contenue dans la binarité.

C'est une façon de briser le lien régulateur et coercitif associé au genre. C'est se réapproprier le domaine de la représentation de soi sans les contraintes du genre masculin ou féminin. Et cette déconstruction ne signifie pas qu'un nombre X de nouveaux genres vont émerger et donc que la catégorisation des individus sera la même en plus nombreux. Mais simplement, que le genre, quelle que soit la façon dont il sera exprimé, perd cet aspect régulateur et normatif associé à la contrainte hiérarchique de la division binaire. Le genre ne disparaît pas, il devient multiple et dissocié de la biologie.

### 1.2.3.3 L'assujettissement : devenir sujet et/ou se soumettre

Butler lie la construction du sujet au pouvoir et au discours dans ce qu'elle qualifie d'assujettissement. C'est en devenant sujet que l'individu rend opérationnel les mécanismes

---

<sup>21</sup> Le terme anglais *reembodied* a l'avantage de présenter la reprise de contrôle de son identité au double sens de l'agir intellectuel et la reprise de son corps simultanément. Ce que le terme français ne fait pas complètement.

<sup>22</sup> Judith Butler, *Défaire le genre*, *op.cit.*, p. 59.

du pouvoir. Il est ainsi dépendant de cette relation au discours pour assurer sa durée et son existence discursive.

L'assujettissement consiste précisément en cette dépendance fondamentale envers un discours que nous n'avons pas choisi mais qui paradoxalement initie et soutient notre action.[...] Ainsi, l'assujettissement n'est ni simplement la domination ni la production d'un sujet ; il désigne un certain type de restriction dans la production, une restriction sans laquelle la production du sujet ne saurait avoir lieu.<sup>23</sup>

Cette dernière citation témoigne du pouvoir productif et restrictif du savoir qui passe avant tout par une introduction de la structure pour faire émerger le sujet et la connaissance.

Son analyse du concept d'assujettissement, tel que défini dans *La vie psychique du pouvoir*, se base sur la conception foucauldienne du pouvoir, comme étant un élément moteur de la constitution d'un individu. Selon cette approche, le pouvoir opprime et catégorise les individus, tout en leur permettant de devenir sujet. Elle affirme en ce sens que la possibilité même de l'émergence du sujet, passe par sa capacité à rejeter les contraintes qui lui ont permis de se constituer ; mais ce sont ces contraintes qui sont opérantes au moment même où le sujet les rejette. Sa possibilité de continuité et de durée en tant qu'individu traversé et constitué par le pouvoir productif, naît d'une contradiction ontologique entre ses structures cognitives et la nécessité de s'en détacher :

Aucun sujet ne peut émerger sans cet attachement, formé dans la dépendance, mais aucun sujet, au cours de sa formation, ne peut jamais, se résoudre à le « voir » complètement. Cet attachement, sous ses formes primaires, doit venir à l'être et être nié ; pour assurer l'émergence du sujet, sa venue à l'être doit consister en un déni partiel.<sup>24</sup>

Le sujet se libère donc de cette dépendance à son contexte d'émergence par le pouvoir transmis par cette même construction. Cette action de se libérer reformule ainsi les mécanismes du pouvoir. Il est donc à la fois le transmetteur et le lieu d'émergence de ce pouvoir. Sans forcément créer de dislocation de l'être, il s'agit par ce transfert de prendre

<sup>23</sup> Judith Butler, *La vie psychique du pouvoir*, Paris : Léo Scheer, 2002, p. 22 et p. 136-137.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 31.

conscience du mouvement identitaire qui s'opère dans l'assujettissement. Cette analogie peut aussi être appliquée au changement social qui s'effectue sans fracture brusque, mais en continuité et en rupture avec le contexte historique.

Ce concept d'assujettissement me semble pertinent notamment en ce qui concerne la difficulté, pour les théoriciennes féministes, de se séparer de la binarité comme catégorie d'analyse de la société. Puisque la binarité a permis de faire émerger des structures cognitives permettant la compréhension de la hiérarchie, des mécanismes de la société patriarcale et surtout, qu'elles ont permis d'orienter une lutte qui soit dirigée et organisée. Pourtant, ce sont ces catégories qui sont le lieu de la réitération du pouvoir et celles-là mêmes qu'il faudrait déconstruire. La binarité est ce qui fonde le pouvoir et est sa continuité par son imprégnation dans les corps. « Le pouvoir est à la fois externe au sujet et le lieu même du sujet.<sup>25</sup> » Cette analyse de la destruction des catégories de genre n'est pas nouvelle, mais sa réalisation n'est toujours pas achevée, autant matériellement que conceptuellement. Et elle ne peut l'être dans la mesure où la différence des sexes demeure l'élément principal d'analyse, tout comme le démontre Éléonore Lépinard dans son texte « *Malaise dans le concept* ».

Lépinard fait tout d'abord la démonstration de la similarité entre le courant féministe matérialiste et le courant féministe de la différence en France sur la centralité du concept de différence des sexes et ce, malgré les apparentes contradictions. « Pourtant, au-delà des différends affichés, on retrouve entre ces deux courants un point commun qui est le statut privilégié, voire le monopole, qui est accordé à la différence sexuelle dans l'analyse théorique.<sup>26</sup> » L'analyse se concentrant principalement sur ce cheval de bataille, dans les deux courants on se retrouve inévitablement devant les mêmes impasses. Celle que l'auteure analyse plus spécifiquement est celle de l'invisibilisation des différences au sein de la classe femme par le choix d'homogénéiser cette dernière afin de constituer un sujet clair de la lutte et de la théorie : les femmes, comme entité, comme unité, comme les opprimées du patriarcat. Ce dernier concept, souligne Lépinard, est aussi homogénéisant, et ce autant pour la classe homme que pour la classe femme et s'inscrit dans un rapport antagoniste déterminant et

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.40

<sup>26</sup> Éléonore Lépinard, « Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe », in *Cahiers du genre*, no 39, Paris : L'Harmattan, 2005, p.110.

aliénant. Mais ce choix conceptuel n'est pas anodin selon l'auteure, il a été privilégié par les féministes pour une plus grande cohérence de la lutte et une prédominance de l'oppression des femmes par les hommes sur les autres types d'oppressions (classe, race, sexualité...).

On peut d'ailleurs être tenté de mettre cette analyse en parallèle avec celle de Christine Delphy dans son texte « *Penser le genre* ». Delphy dans ce texte critique la binarité de sexe et de genre et cette congruence entre les deux catégories. L'apport de ce texte en France fut sans contredit la séparation qu'elle a opérée entre le sexe et le genre, et l'inversion chronologique qu'elle en a présentée : le genre précède le sexe et permet son émergence. Le but de son article est explicitement de rejeter la domination masculine en dénonçant le mécanisme principal de sa reproduction : la hiérarchie constitutive du sexe et du genre.

Son cheminement de pensée amène à considérer que même dans la théorie féministe, il y a un désir de voir disparaître la hiérarchie entre les genres, mais qu'elle devra être faite au détriment des catégories constitutives des individus et des catégories d'analyses sociales ; ce qui semble être inconcevable dans l'univers conceptuel autant que social.

Tout se passe comme si on voulait abolir la hiérarchie et éventuellement les rôles mais pas la distinction ; abolir les contenus, mais pas les contenants. Tout le monde veut garder quelque chose du genre, beaucoup ou peu, mais au moins la classification ; peu semblent prêtes à se contenter de la simple différence sexuelle, toute nue, non signalée par une reconnaissance et un marquage sociaux.<sup>27</sup>

Cette analyse est pertinente puisqu'elle pointe l'insécurité qu'amène la considération d'une possible perte de la bi-catégorisation sous-jacente à la construction du sujet et qui questionne l'antériorité de la hiérarchie par rapport au genre.

Ce positionnement de la hiérarchie comme facteur d'émergence du genre discrédite en effet la royauté de la binarité en démontrant que cette dualité est la source de la domination. Delphy n'entrevoit pas, par contre, la possibilité de la multiplicité des genres comme facteur permettant de s'extraire de la hiérarchie, même lorsqu'elle suggère que le

---

<sup>27</sup> Christine Delphy, *L'ennemi principal 2/ penser le genre*, Paris : Éditions Syllepse, 2001, p. 254-255.

genre ait une certaine indépendance par rapport au sexe. Cette indépendance ne semble pas pouvoir se matérialiser autrement qu'en faisant disparaître le genre. Elle demeure dans une conception s'articulant autour du lien sexe/genre sans l'éventualité de leur consciente transgression ou de leur utilisation performative, comme le suggèrent les auteures postmodernes. Mais le genre, l'identité sexuée peuvent-ils disparaître ? Il s'agit plutôt de la contrainte de la binarité homme/femme que les postmodernes veulent faire disparaître et non pas de l'expression d'une identité sexuée.

D'autant plus que dans cette conception, c'est la hiérarchie qui permet au sujet d'avoir un genre et d'être ainsi introduit dans l'univers social et normalisé. Quelle est, selon son approche, la façon pour le sujet de s'humaniser, pour reprendre des revendications butlériennes, sans se soumettre à cette hiérarchie ? De quelle façon considère-t-elle les gens qui ne répondent pas à la bi-catégorisation (transsexuels, transgenres, drag queen et drag king, Queer, butch, fem, dyke, homme féminisé...), sont-ils/elles aussi pris dans la hiérarchie et la domination masculine ? Selon l'analyse postmoderne, en transgressant consciemment et politiquement les rôles et les assignations, les mécanismes de la hiérarchie déterminant les genres ne sont plus opérants.

\* \* \*

En déconstruisant le discours de vérité par la mise en lumière du lien entre savoir et pouvoir et l'aspect coercitif de la norme, les postmodernes veulent permettre au discours féministe de se sortir de ses ancrages idéologiques modernes et de l'emprise de concepts n'admettant pas une relecture en profondeur. Questionner le discours de vérité signifie aussi se défaire des conceptions totalisantes telles que le cheminement unique pour atteindre l'émancipation, l'inéluctable différence sexuelle, la hiérarchie entre homme et femme et l'unité de ces catégories identitaires... C'est s'inscrire dans un univers où la multiplicité et le mouvement construisent la réécriture de l'instabilité du sujet.

Nous verrons maintenant comment à la lumière de ce décryptage conceptuel nous pouvons revoir l'approche du corps proposée par les modernes dans une optique de déconstruction du discours de morale et de vérité scientifique sur ce dernier.

## CHAPITRE II

### LE CORPS, LE DÉSIR ET LA MORALE SEXUELLE

L'approche du corps dans la théorie féministe moderne apparaît comme problématique et souvent contradictoire, mais certainement centrale. Cette partie du texte sera dédiée à l'étude du corps et du désir, dans une optique postmoderne, afin qu'ils soient dénaturés, mais réincarnés. Il s'agit de voir de quelle façon le corps est l'objet d'une lutte et que son appropriation par le discours féministe radical n'a pas perturbé son objectivation et sa réinscription dans le biologique, mais a plutôt favorisé l'affirmation d'une sexualité essentialiste répondant au modèle de la féminité traditionnelle. Avec l'appui de la théorie postmoderne quatre points seront analysés, soit la binarité des genres, le concept de performativité, l'hétérosexisme et le discours de morale sexuelle. Il faut aussi préciser, qu'en comparant les deux discours, celui des modernes et des postmodernes, l'objectif n'est pas de les dichotomiser, mais de mettre en relief certaines de leurs limites conceptuelles et surtout, de voir le dialogue qui s'est progressivement instauré entre ces deux courants du féminisme.

#### 2.1 Binarité

La norme traverse les corps et les pratiques entourant les processus de sexualité. Elle ne fait pas que dicter et discipliner le corps en féminin ou masculin, mais permet du même coup une conduite sexuelle définie moralement. Une des principales forces de la norme, et aussi le point d'ancrage qui permet sa reproduction et sa naturalisation, donc son oblitération, est de séparer les corps en deux entités distinctes, opposées et pourtant, d'affirmer leur complémentarité.

La binarité sera analysée ici sous trois angles différents, soit à travers l'étude des discours médicaux contradictoires sur le sujet ; par la critique de l'utilisation des pathologies afin de renforcer les normes de genre ; et par l'analyse de la déconstruction de la binarité dans le féminisme postmoderne.

### 2.1.1 Le discours médical : performatif et naturalisant

Le dispositif scientifique (médical, psychanalytique, biologique, écologique) et discursif renforçant cette idée de nature binaire a été largement documenté, notamment dans les œuvres de Michel Foucault, Judith Butler, Anne Fausto-Sterling, Elizabeth Grosz et Marie-Hélène Bourcier. Suite à ces critiques, on peut remettre en question la véracité de la différence des sexes, surtout parce qu'une prolifération de textes scientifiques font leur apparition pour contrer idéologiquement cette binarité « naturelle ». Si des hypothèses scientifiques s'opposent sur ce sujet, on peut donc considérer que les premières théories concernant la binarité répondent principalement au renforcement d'une norme, à la production d'un discours productif et coercitif et surtout, elles émergent d'auteurs ayant une idée distincte de la vérité. L'ouvrage de Marianne Van Den Wijngaard nous en donne un exemple, tout comme les textes de Christiane Sinding ou d'Anne Fausto-Sterling.

Dans le livre *Reinventing the Sexes : the Biomedical Construction of Femininity and Masculinity*, la biologiste Marianne Van Den Wijngaard met en lumière l'apparition de la binarité des sexes en biologie au début du XX<sup>e</sup> siècle et particulièrement en neuroendocrinologie (à travers l'étude des effets des hormones pré-natales sur le cerveau). Elle retrace les différentes études et les théories qui se sont affrontées pour expliquer la masculinité et la féminité de façon rationnelle.

Elle commence par définir la période du modèle à sexe unique (*one-sex model*) qui considérait qu'il n'existait qu'un seul sexe, le masculin, le féminin étant perçu comme une imperfection du modèle dominant. Le vagin étant décrit comme une version interne du pénis et les ovaires comme des testicules. Est ensuite apparu le modèle à deux sexes (*two-sex model*) qui considérait les corps comme ayant des organes distincts, opposés et complémentaires. Elle note que cette hypothèse s'est développée au même moment que l'idée de la division entre le corps et l'esprit, laissant ainsi libre cours à la construction du genre sur le sexe. Ou l'inverse...

Elle argumente en effet que scientifiquement, c'est plutôt le sexe qui fut construit sur ce que les scientifiques croyaient être la féminité ou la masculinité, plutôt que l'inverse. Elle appuie son analyse sur des textes de Thomas Laqueur qui affirme: « Two

incommensurable sexes were, and are, as much products of culture as was, and is, the one-sex model.<sup>28</sup> » Elle tend donc à prouver, par son analyse des textes sur les hermaphrodites, sur les pseudohermaphrodites qui sont chirurgicalement « normalisés » ou sur le lien entre les attitudes féminines et masculines et les hormones de chacun des deux corps, que les théories biologiques sont influencées par l'imaginaire dominant de ce que doit moralement être la féminité et la masculinité.

Elle remet la science neuroendocrinologique en contexte, la repositionnant dans un cadre où les implications politiques et idéologiques ne sont pas exclues. Elle renchérit: « (...) scientific facts do not emerge from the observation of results of experiments by individual scientists but are established in the interactions between different groups of people interested in a particular subject.<sup>29</sup> » Donc, contrairement aux analyses féministes matérialistes sur la différence des sexes, qui induit une certaine fixité entre les hommes et les femmes, même si le lien entre sexe et genre est remis en question, cette critique de la science, d'un point de vue féministe postmoderne, permet de s'extraire de cette binarité et corrobore l'idée que le dualisme provient bel et bien d'une construction idéologique naturalisant une structure de domination.

Les avancées des découvertes biologiques sont parfois même compromises par cette croyance en la binarité des sexes. C'est un des arguments du texte de Christiane Sinding qui passe aussi en revue l'histoire des découvertes sur l'endocrinologie et les barrières érigées par les chercheurs ne pouvant admettre d'autres types de catégories que le féminin et le masculin. C'est par le biais de l'histoire sur l'influence physiologique et psychologique des hormones sexuelles que les représentations culturelles du sexe sont les plus patentes. Alors que les recherches tendaient à démontrer une certaine ambivalence des hormones sexuelles, les biologistes vont s'efforcer de les ranger en deux catégories distinctes afin de ne pas compliquer la classification binaire. « La question du genre détermine la manière dont les savants vont étudier le sexe.<sup>30</sup> » Il y a donc une limitation de l'évolution d'autres modèles sexuels par suite de cette impossibilité à concevoir la vie humaine autrement que sur le mode binaire.

<sup>28</sup> Marianne Van Den Wijngaard, *Reinventing the Sexes : the Biomedical Construction of Femininity and Masculinity*, Bloomington: Indiana University Press, 1997, p.2.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>30</sup> Christiane Sinding, « Le sexe des hormones : l'ambivalence fondatrice des hormones sexuelles », in *Cahiers du genre*, no 34, Paris : L'Harmattan, 2003, p. 41.

Ainsi, les découvertes d'hormones femelles dans les liquides organiques de sujets mâles et les influences « féminisantes » des hormones masculines sont quelques-uns des exemples qui font ombrage à la rigidité de la catégorisation homme/femme. Les difficultés et les preuves contradictoires s'accroissent devant cette thèse imperturbable de la binarité et pourtant, les chercheurs n'arrivent pas à se défaire réellement de son emprise. Ils vont d'ailleurs privilégier le doute sur les sujets de leurs études plutôt que sur les thèses qu'ils tentent de défendre : « Les biologistes préfèrent remettre en question le sexe des hommes testés, plutôt que de bouleverser le modèle des deux sexes. [...] Pour établir des normes biologiques, les scientifiques et les médecins font implicitement référence à une norme sociale qu'ils ne problématisent que lorsqu'un problème inédit se pose.<sup>31</sup> » Tout comme Marianne Van Den Wijngaard, Sinding analyse les résultats scientifiques comme faisant partie d'un contexte plutôt que comme des faits objectifs. Les critiques de ces deux auteures permettent aussi de mettre en lumière tout le contrôle social qui s'opère par l'imposition d'une norme de régulation physiologique dépendant principalement du discours culturel dominant et de l'imaginaire collectif.

Il ne suffit pas de critiquer seulement les études scientifiques dévalorisant la femme ou la féminité en accordant à ces théories un caractère patriarcal, mais bien de rejeter cette assignation de genre autant que de sexe, puisqu'elle est le fruit du renforcement d'une norme contrôlant les corps. La présentation de ces deux études remettant en cause la binarité biologique n'est pas une façon de recentrer le débat sur la nature en tentant de prouver la véracité scientifique de la multiplicité sexuelle, mais bien de démontrer l'influence des discours scientifiques de vérité sur l'établissement d'une opposition binaire qui perdure dans la critique féministe moderne.

Il faut voir aussi dans cette critique, la mise en abîme de la rigidité des catégories entourant la construction de l'identité sexuelle, du genre ou de la sexualité. En effet, ces écrits et plus particulièrement ceux de la biologiste Anne Fausto-Sterling, nous permettent de voir combien la science a octroyé un caractère essentialiste, et donc fixe, à ces éléments identitaires. Les fluctuations des hormones ou des caractéristiques de genre

---

<sup>31</sup> *Ibid*, p.49.

ne semblent pas être possibles lorsque les scientifiques et les féministes modernes analysent la binarité sexuelle.

Cette difficulté est induite par la séparation entre le corps et son environnement culturel et l'idée d'un irréductible écart entre les sciences naturelles et les sciences sociales. L'influence de l'environnement sur la biologie humaine est rarement perçue comme permettant un changement substantiel dans la construction physiologique d'un individu. Fausto-Sterling avance que la plupart des biologistes essaient de démontrer que tout se trouve à l'origine dans notre code génétique. Pourtant, le contact ininterrompu avec notre environnement mouvant ne doit pas être mis de côté dans l'étude de la constitution humaine. « As we grow up and develop, we literally, not just "discursively", construct our bodies, incorporating experience into our very flesh. To understand this claim, we must erode the distinctions between the physical and the social body.<sup>32</sup> » Les constructions identitaires et corporelles sont, avec cette affirmation de Fausto-Sterling, liées par leur interaction avec l'émulsion sociale.

La fixité relativement à la masculinité et à la féminité est de cette façon remise en question. Le socle essentialiste est déconstruit par cette vision constructiviste du corps humain. Il ne s'agit plus de voir le genre comme émergeant de la pensée dominante, mais le corps aussi et en ce sens, la binarité sexuelle. Ainsi, on peut penser que le sort des femmes à barbe serait différent dans une société où la binarité sexuelle n'est plus le modèle dominant : elles n'auraient plus comme seul choix d'existence d'être une bête de cirque ou de se faire épiler, mais ce corps non normatif pourrait aussi être perçu comme faisant partie de la diversité corporelle.

Cet apport d'une biologiste féministe postmoderne nous permet d'abord de rendre apparentes les failles de l'argumentation des féministes modernes qui utilisaient la prétendue matérialité de la réalité pour constituer leur théorie. Cette matérialité est un des éléments qui doit être questionné puisqu'elle dépend de l'interprétation et de l'analyse que l'on en fait. D'autant plus que Fausto-Sterling utilise elle-même la « matérialité » pour soutenir son argumentation, sans la percevoir comme pérenne et immuable.

---

<sup>32</sup> Anne Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, New York: Basic Books, 2000, p.20

Cet apport théorique permet de même une réappropriation du corps par la puissance autodéterminative qu'il contient. Fausto-Sterling ne nie pas la biologie humaine, mais la présente comme malléable et constitutive d'un environnement qui ne cesse de se mouvoir. La mobilité internationale est un des facteurs, par exemple, qui peut amener une personne à modifier son apparence physique et ce, pas seulement par les vêtements ou les appareils externes, mais carrément biologiquement (posture physique, musculature, poids, endurance pulmonaire, couleur de peau...). Ce changement d'environnement a une influence involontaire sur le corps (nouvelle alimentation, différence d'altitude, exposition prolongée au soleil...), mais les transformations surviennent aussi dans le but de se positionner face à de nouveaux codes sociaux. Cette modification environnementale amène ainsi un rapport au corps qui est différent justement parce qu'il s'inscrit dans une hybridité.

### 2.1.2 Pathologies du genre

Le texte de Rossella Ghigi n'aborde pas la thématique de la binarité, mais fait aussi le lien entre études médicales, imaginaire collectif et discours performatif. En utilisant la méthode foucauldienne d'analyse historique, elle revisite l'apparition de la cellulite en tant que pathologie en lien avec la construction de la féminité. Elle retrace à partir des magazines français dits féminins *Marie-Claire* et *Votre Beauté* le changement de statut de la beauté qui, au début du siècle, devient un but à atteindre et non plus une grâce innée. L'intervention médicale découvrant de nouvelles pathologies et sa publicisation par le biais de journaux populaires amène un regard technique sur le corps, une fragmentation de ses parties pour mieux les analyser et une pointilleuse classification afin de permettre un contrôle accru. Ghigi affirme en ce sens : « (...) en définissant le corps humain malade, la médecine contribue à la définition du corps humain « normal ». <sup>33</sup> » L'introduction de la médecine dans le domaine de la beauté et du « corps sain » donne donc à penser que la laideur se pathologise peu à peu et que dans le cas de la cellulite, celle-ci ne concerne spécifiquement que le féminin.

Son analyse s'avance encore plus quand il s'agit de saisir le lien entre cette maladie féminine (la laideur de façon générale, l'obésité et la cellulite de façon

---

<sup>33</sup> Rossella Ghigi, « Le corps féminin entre science et culpabilisation », in *Travail, genre et sociétés*, no 12, Paris : L'Harmattan, 2004, p. 58.

spécifique), la morale du contrôle du corps (que l'on peut effectivement lier au contrôle de la sexualité) et les conditions socio-économiques. « En général, c'est seulement dans une société où les conditions matérielles de vie permettent de concevoir le régime comme une option volontaire de l'individu, qu'un corps mince peut être le signe d'une domination de la faim dépendante de la volonté du sujet.<sup>34</sup> » Donc, ne pas répondre aux caractéristiques de la beauté devient un signe de paresse et de lâcheté puisque selon la médecine et les revues qui la publient, la beauté et la minceur sont accessibles à tous et surtout à toutes.

On voit dans cette analyse, tout le poids de la norme qui traverse le corps et qui le discipline. Le contrôle du corps et de sa grosseur vient-il de cette « naturelle » aptitude des femmes à contrôler leurs pulsions et leurs envies ? Ou l'imposition de l'importance d'une silhouette maîtrisée et d'une beauté accomplie n'a-t-elle pas contraint à construire un caractère féminin censuré et détaché des désirs de son corps par la norme dont il est constamment investi ? En analysant les conditions d'émergence de la cellulite, Ghigi démontre de quelle façon le discours médical, sujet à modification selon les modes intellectuelles passagères, entraîne de nouvelles considérations sur le corps qui se transforment en pratiques quotidiennes.

En attribuant certaines spécificités pathologiques ou vestimentaires à chacun des deux sexes, le système de genre binaire demeure intact et sa structure perdure même si la couleur des chaussures se modifie. Tant qu'un discours scientifique, biologique ou médical, soutiendra les différences binaires en attribuant à chacun des deux sexes des particularités autonomes et « naturelles », la binarité et la structure de domination demeureront et ce, même si les deux sexes semblent être équitablement auscultés.

La faiblesse du corps est dans la tête, pas dans la nature.

Cette imposition de la binarité sexuelle est aussi renforcée par le bio-pouvoir qui permet de rendre évidents et incontournables les stigmates d'une séparation claire entre les deux genres. L'ambiguïté n'a pas sa place à la table de la constitution identitaire. Beatriz Preciado nous le démontre amplement avec son étude du cas d'une transsexuelle

---

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 63.

qui, à l'âge de douze ans, avait commencé à consommer secrètement les pilules d'œstrogène prescrites à sa mère. Cette appropriation de la médication de sa mère lui a permis de ne pas faire apparaître les signes extérieurs de la puberté masculine, mais plutôt de développer une « apparence féminine convaincante<sup>35</sup> ». Cet exemple, pertinent en soi nous permet surtout de faire le lien avec le bio-pouvoir reproduisant physiquement la norme de genre.

L'absorption d'une médication dédiée aux femmes, mais prise par un individu de sexe masculin afin de prendre le contrôle sur sa propre identité autant sexuelle que de genre, est perçue comme une grave transgression et non pas comme un désir d'autodétermination. Pourquoi dans le cas d'une jeune femme de vingt ans, la prise de pilules d'œstrogène est-elle perçue différemment ? L'inversion de genre est-elle une maladie qui se soigne ?

En avalant ces inoffensives pilules, toutes les deux [la transsexuelle et la jeune femme] sont habitées par des fictions biotechnologiques de l'identité. La différence se situe en ceci : alors qu'Agnès [la transsexuelle] semble se réapproprier des techniques de subjectivation et de genderisation de son corps, la bio-femme américaine engloutit inconsciemment ces techniques comme s'il s'agissait de compléments « naturels » de sa féminité.<sup>36</sup>

Ce qui nous permet de voir encore plus clairement la norme modifier les corps par le biais d'une vision pathologique de la multiplicité des genres. La féminité et la masculinité sont des concepts construits qui sont reconduits continuellement et qui n'émergent pas de la matérialité de la nature, tel que le percevaient les féministes matérialistes qui ne remettaient pas en question cette division binaire. En plus de questionner conceptuellement la binarité, les féministes postmodernes proposent aussi une politisation des sujets à l'extérieur d'une confrontation qui perpétue cette division hiérarchique et aliénante.

<sup>35</sup> Beatriz Preciado, « Biopolitique du genre », in *Le corps, entre sexe et genre*, Paris : L'Harmattan, 2005, p.61.

<sup>36</sup> *Ibid*, p.78.

### 2.1.3 Déconstruire la binarité

Le genre met en place des attentes qui se modifient selon l'aspect corporel exprimé. Au-delà des attentes genrées (attitudes ou comportements sexués), tel que l'avaient dénoncé les féministes matérialistes, il ne semble pas y avoir de possibilités de subversion de cette binarité. La question n'est plus seulement d'éviter de renforcer les rôles traditionnellement imposés et socialement construits, mais bien d'ouvrir le champ des possibles afin qu'il n'y ait pas d'imposition de rôle. Cette imposition est-elle inévitable dans la mesure où l'on vit forcément en société ? La déstabilisation du sujet binaire semble faire peur. Est-ce qu'on serait donc assujéti au discours de vérité patriarcal au point de ne vouloir s'instaurer qu'en un interlocuteur unique pour mieux perpétuer cette structure hiérarchique inégale dans son fondement ?

La critique féministe moderne n'a pourtant pas remis cet argument de nature bi-divisée en question. Il n'y aurait donc que deux genres puisqu'il n'y a que deux sexes ? Le sexe définit donc le genre puisqu'il ne semble pas y avoir la possibilité, même dans le discours féministe radical, d'avoir un autre genre que celui que notre sexe nous suggère. C'est une façon de fixer l'identité sur une base corporelle apparemment inamovible. Par cette critique de la stabilité physique, il ne s'agit pas de nier le corps, mais bien de le distancier des impositions sociales qui le forgent et lui assignent un statut genré. Les féministes matérialistes admettent aisément la construction du genre, mais non sa possible multiplication et sa délocalisation corporelle. Il ne s'agit pas de tomber dans l'indifférenciation identitaire, ou de nier l'importance du corps. Au contraire, c'est une façon de s'incarner sans le poids des déterminismes physiologiques. On pourrait dans cette optique, à l'instar de Monique Wittig, demander à Simone de Beauvoir, est-ce possible de naître femme et de ne pas le devenir ?

D'un point de vue matérialiste, la multiplicité des genres apparaît comme une fausse représentation de la société actuelle et une déstabilisation de l'ordre social. Françoise Collin avance d'ailleurs une critique du postmodernisme et de la déconstruction qu'elle va jusqu'à qualifier de philosophie antiféministe subtile contrairement à l'antiféminisme vulgaire de la philosophie traditionnelle. « Ainsi, dans ces textes philosophiques, le jeu des catégories du féminin et du phallique, ou de la virilité, crée une scénographie qui n'a qu'un rapport lointain avec la situation des hommes et des femmes.

En contestant ce dualisme des sexes, au profit de leur indécidabilité, on recouvre plutôt qu'on affronte ce dualisme effectif.<sup>37</sup> » Cette rhétorique oppose implicitement les critiques postmodernes à la matérialité de la réalité, s'octroyant par-là même la possibilité d'effectivité de tout discours. Pourtant, c'est précisément ce dualisme qui est questionné et les façons de le rendre caduc autant au niveau social, que catégoriel et rhétorique.

En s'attachant à une représentation sociale binaire, l'auteure reconduit les catégories qu'elle veut dénoncer et ne réussit pas à se défaire de l'emprise de la binarité sous-jacente à la domination des genres. Les féministes postmodernes ne veulent pas nier la hiérarchie effective de la société actuelle, mais bien déconstruire les mécanismes qui permettent sa reproduction. La possibilité de la multiplicité ne semble pas envisageable pour Collin puisqu'elle s'applique à systématiser une vision victimisante des femmes et octroie un pouvoir répressif absolu aux hommes. Son analyse est certes matérialiste, mais elle induit une fatalité replongeant le féminisme dans un essentialisme qu'elle suggère, contradictoirement, d'abolir. Le problème que pose son argumentation est que bien qu'elle émette une opposition au système patriarcal asymétrique et oppressif pour les femmes, elle en accepte tout de même la lourde matérialité. Le pouvoir idéologique de ce système continue puisqu'il est reconduit par sa reconnaissance et ce, même si c'est la reconnaissance d'une oppression. La possibilité de se construire autrement, sans se fondre dans ces catégories « *effectives* » ne semble pas envisageable.

Selon cette auteure, une déconnexion du « féminin » des femmes ne fait pas émerger des sujets démis de l'imposition identitaire, mais empêche d'analyser la « dualisation hiérarchique effective<sup>38</sup> ». La confusion de cet argumentaire disparaît si on l'analyse comme opposant conceptuellement le discours à l'action et l'intellectuel au réel. Cette dichotomie semble pourtant inopérante et ses éléments difficiles à séparer par l'imbrication conceptuelle et effective, pour jouer sur les mots, tel qu'explicité par Butler et Fausto-Sterling. Collin s'emploie pourtant à ramener tout débat sur l'effectivité du féminisme matérialiste l'opposant à l'analyse postmoderne déconstruisant cette binarité identitaire.

<sup>37</sup> Françoise Collin, *Le philosophe travesti ou le féminin sans les femmes*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1993, p. 2.

<sup>38</sup> *Ibid*, p. 6.

L'incertitude proposée par la déconstruction de la binarité est-elle forcément le gage d'une instabilité sociale ? Il apparaît clairement, après une lecture approfondie des différends qui séparent les féministes modernes des postmodernes, que la dimension savoir/pouvoir s'est instaurée dans le discours revendicatif des féministes modernes. En effet, la difficulté de déconstruire analytiquement la binarité sexuelle vient de son implication politique pour la lutte. En déconstruisant cette division de deux entités homogènes, on permet une diversification de la lutte et son extension à d'autres identités effacées par le discours unificateur. La lutte au nom d'un groupe devient ainsi plus difficile, puisque certaines identités, tout en dénonçant le discours patriarcal dominant, n'entrent pas dans la catégorie femme telle que définie par les féministes modernes.

Afin de ne pas reproduire dans la forme autant que dans le fond cette oppression d'un groupe dominant sur l'autre par le biais du discours, Sandra Harding propose l'adoption de l'instabilité des catégories analytiques. Selon elle, cette instabilité des catégories permet non seulement d'aller au-delà de l'illusion de l'acceptation universelle de postulats conceptuels ou méthodologiques, mais devrait servir d'élément moteur à la réflexion. « Les catégories analytiques féministes devraient être instables - dans un monde instable et incohérent, les théories consistantes et cohérentes sont des obstacles à notre connaissance et aussi à nos pratiques sociales.<sup>39</sup> » Ce serait une façon de se réapproprier l'univers intellectuel et de réflexion en n'utilisant pas les catégories totalisantes préétablies par le système patriarcal qui induisent forcément une structure et un cheminement de pensée.

C'est donc aussi une préoccupation qui va au-delà du contenu, mais de l'inextricable lien entre le discours et ce qui y est proféré. La limite intellectuelle à laquelle elle se bute est tout ce dilemme qui entoure le concept général de réformisme<sup>40</sup>, qu'elle applique à la science d'un point de vue épistémologique, mais que l'on peut aussi appliquer au féminisme: « L'élimination de tous les androcentrismes de la science

<sup>39</sup> Sandra Harding, *L'instabilité des catégories analytiques de la théorie féministe*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1990, p. 3

<sup>40</sup> Le terme réformisme est utilisé au sens politique de réinvestir une institution pour la modifier en tentant de transformer les éléments qui semblent être discriminatoires, tout en gardant la structure de base qui se voudrait neutre.

entraîne-t-elle l'élimination de la science tout simplement ?<sup>41</sup> ». L'élimination de la binarité entraîne-t-elle l'élimination du féminisme ?

Une ouverture aux identités multiples (Lesbiennes, gais, bisexuels, transsexuels/transgenres et Queer, LGBTQ) et à une conception du corps, du genre et de la sexualité qui soit mouvante semble non seulement effrayer les féministes modernes, mais mettre en péril leur « cause ». La non-fixité proposée par les postmodernes ne menace pourtant pas les revendications féministes. Elle permet à la fois de diversifier les questionnements et de prolonger leur réflexion par la mise en place d'alternatives identitaires qui n'émergent pas du système discriminatoire dénoncé. Ce qu'elle menace, c'est plutôt le monopole de la parole et de la reconnaissance. Le savoir féministe n'est plus détenu que par un groupe, mais prolifère et se multiplie, tout comme les corps et les identités de genre. Le rapport de pouvoir instauré entre deux catégories fixes, homme et femme, se modifie aussi et permet d'entrevoir autre chose qu'un renversement oppositionnel qui n'est jusqu'ici demeuré qu'illusoire.

Il semble incohérent d'assurer une organisation politique fonctionnelle par la stabilité identitaire du sujet ou la division des individus en deux sphères distinctes. Le mouvement perpétuel et les interactions étant niées au profit d'un modèle stable et restrictif. Les féministes postmodernes ne tentent pas de déconstruire les catégories actuelles pour en mettre d'autres en place qui soient tout aussi discriminatoires et prescriptives, mais bien d'ouvrir le champ des possibles pour les genres sans que les possibilités ne soient fixées d'avance.

## 2.2 Performativité : de l'oppression à la multitude

Ce questionnement autour de la constitution du sujet amène Judith Butler à considérer nécessaire de séparer conceptuellement le genre du sexe. Elle affirme que tant que le genre ne peut être attribué à un autre sexe, ce dernier demeure un concept essentialiste et pas simplement une construction sociale. Aussi longtemps que l'on ne pourra analyser que deux genres, c'est que ces derniers demeurent attachés à une conception du corps qui induit le caractère social sexué. Butler décrit plutôt le genre

---

<sup>41</sup> *Ibid*, p.6.

comme étant performatif au sens anglo-saxon de jeu théâtral. Ce qui signifie que le sujet effectue une série d'actes corporels représentant ce qu'il croit être interne à l'individu sexué, mais qui ne sont qu'une reproduction d'une copie sans original ou dans ses mots, le genre serait « un effet hallucinatoire de gestes naturalisés.<sup>42</sup> ».

Afin de démembrer la binarité des genres et de la rendre surannée, Judith Butler propose une conception du genre qui soit performative. Afin de bien saisir l'impact de cette conception du genre, il convient de séparer ce terme en deux : la performativité et la performance du genre. L'utilisation de ces concepts permet une relecture de la théorie féministe matérialiste et du même coup, de la « classe femme ».

### 2.2.1 Performativité et performance

Tout d'abord, Butler définit la performativité comme étant ce qui permet au genre de devenir une norme opératoire. Le genre étant un passage obligé pour les individus afin d'être intégrés dans la société et d'être reconnus en tant qu'humains viables. La performativité est une appréhension qui finit par produire le genre anticipé. La préconception de ce que devrait être un individu sexué, permet l'intégration de cette identité de genre. La création d'attributs externes se basant sur une présupposition d'intériorité, cette dernière étant constituée par l'ensemble social, renforce cette identité de genre.

Les attributs de genre ne sont donc pas expressifs mais performatifs. Ils n'expriment pas l'existence d'une identité essentielle, mais performant l'intériorisation d'une norme. « Si la vérité intérieure du genre est une fabrication et si l'idée qu'il y aurait un vrai genre est un fantasme construit et inscrit à la surface du corps, alors il semble que les genres ne peuvent être ni vrai ni faux, mais produits comme les effets de vérité d'un discours de l'identité première et stable.<sup>43</sup> » Cette performativité n'est pas seulement un acte unique. Elle s'inscrit dans la durée par la répétition d'attitudes et de comportements. Ces derniers sont soutenus par un contexte culturel, et se naturalisent par le biais de cette ritualisation d'éléments considérés comme intérieurs. Cette vision du genre modifie la

---

<sup>42</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op.cit., p. 36.

<sup>43</sup> *Ibid*, p.259.

conception traditionnelle en la sortant d'un modèle identitaire essentialiste et l'intègre dans une temporalité sociale.

La performance, devant être comprise au sens anglo-saxon de jouer théâtralement, permet aux individus de parodier les genres en démontrant leur construction sociale par la simple possibilité de jouer un genre qui ne soit pas celui défini par son sexe. C'est une parodie qui révèle que cette imitation n'est qu'une copie sans original. La figure du/de la *drag* est emblématique sans être dogmatique. Ce personnage jouant une conception de la féminité ou de la masculinité met en évidence l'appropriation subjective d'une identité de genre qui est pourtant « normalement » réservée aux détenteurs de l'autre sexe. Butler analyse cette performance de genre par le/la *drag* comme révélant « tous les différents aspects de l'expérience genrée qui sont artificiellement naturalisés en une unité à travers la fiction régulatrice de la cohérence hétérosexuelle. En imitant le genre, le drag révèle implicitement la structure imitative du genre lui-même – ainsi que sa contingence.<sup>44</sup> » Ce n'est pas l'apologie du/de la *drag* comme construction identitaire, mais la mise en lumière de la structure d'imposition du genre et d'un certain type d'expression du genre. Ce dernier étant systématiquement lié avec son sexe « d'origine », même dans la théorie féministe moderne dénonçant la catégorisation du genre amenant une hiérarchie discriminatoire.

Donc, l'analyse postmoderne ne se situe pas seulement au niveau d'une mise en évidence de l'oppression matérialiste de certaines catégories. Sans nier cette oppression, les féministes postmodernes problématissent plutôt la reconnaissance ontologique de ces catégories menant à une stigmatisation identitaire des individus.

### 2.2.2 Matérialisme naturalisant

Prendre conscience de cette performativité et de la possibilité de la performance enlève de la lourdeur identitaire à l'individu qui doit normalement assumer sa féminité ou sa masculinité. « *Tout genre, y compris la masculinité hétérosexuelle, est une performance de genre, c'est-à-dire une parodie sans original.* »<sup>45</sup> Cette théorie n'instaure pas de nouvelles catégories, mais les déconstruit plutôt afin d'en favoriser le

<sup>44</sup> *Ibid*, p. 261.

<sup>45</sup> Marie-Hélène Bourcier, *Sexpolitiques, Queer Zones 2*, Paris : La fabrique, 2005, p. 122.

redéploiement. Ce redéploiement évoque la possibilité d'une multitude se positionnant comme des formes de résistances complexes face à l'imposition normative de l'identité. Cette résistance, par sa visibilité symbolique, s'impose aussi comme une critique politique acerbe. La performativité de Butler se trouve à la jonction du concept de différance de Derrida, qui ouvre à un emploi du féminin comme catégorie non essentielle, et des effets productifs de la théorie du pouvoir de Foucault.

Par la mise en pratique du concept de performativité du genre, Butler s'inscrit en porte à faux face à la théorie féministe matérialiste qui utilisait politiquement les catégories opprimées, catégories empiriquement reconnaissables du genre, comme matière première de l'analyse. Elle dénonce ce procédé qui reconduit ces catégories en les faisant perdurer par l'identification des individus à leurs étiquettes. Et ce même si la dénonciation et l'émancipation sont les objectifs avoués de ce procédé. Marie-Hélène Bourcier, adoptant le concept de performativité des genres, dénonce aussi les pratiques naturalisantes et essentialistes des féministes matérialistes qui rattachent invariablement le sexe au genre ne permettant pas l'élaboration d'une multiplicité des genres.

L'objectif est de s'opposer à toute idée de supériorité morale féminine, d'innocence et de plus grande proximité avec la nature ; de ne pas enraciner les politiques dans une position privilégiée d'opprimée qui incorpore les autres oppressions ; de ne pas imposer un impératif révolutionnaire qui repose sur une hiérarchisation des oppressions (le genre en premier) et se solde par une invisibilisation des sujets les plus aptes à en parler. Pour cela et contre les effets de totalisation et d'unification universalisante du féminisme, l'une des solutions queer est la prolifération d'identités dont les identités de genres non naturalisées [...].<sup>46</sup>

Bourcier, avec le concept de performativité, sous-jacent à son argumentation, critique le féminisme matérialiste pour s'être octroyé la légitimité du discours sur les femmes, biologisant du même coup cette catégorie de sexe social. Les féministes matérialistes en proposant la libération ou l'émancipation du corps de LA femme, posent un stigmatisme sur ce corps en le qualifiant d'opprimée par le système hétérosexuel et en le renaturalisant par l'exclusivité de l'oppression qu'on lui donnait. Et ce, tout en le privant de son autodétermination et en lui imposant un discours émancipateur qui, par son impérialisme, ne laisse pas beaucoup de place à la diversité. Il est évident que ce qui est

<sup>46</sup> *Ibid*, p. 130.

critiqué, n'est pas la volonté d'émancipation souhaitée par les féministes modernes. Cette volonté est claire et louable. Mais les bonnes intentions n'ont pas toujours les résultats escomptés, surtout lorsque l'on perpétue un système hiérarchique par un discours accentuant les inégalités (émancipées versus soumises, hétérosexuelle versus lesbienne, éduquée versus illettrée, femme biologique versus transsexuelle ...).

Donc, le concept de performativité permet de comprendre le genre comme une construction culturelle ritualisée par l'incarnation de la norme duale. Mais il permet aussi de sortir individuellement de l'imposition corporelle de la répétition de rôle attribuant un sexe et une sexualité fixes à toute personne. Cette analyse instaure l'idée de la multiplicité des genres et par là, défait le corps de l'emprise de la morale binaire concernant le genre à adopter.

### 2.3 Hétéronormativité/hétérosexisme

L'hétérosexisme est un des aspects que questionnent les postmodernes. En effet, elles interrogent la pérennité des prémisses du discours patriarcal retrouvées dans le discours des féministes matérialistes. La fixité des identités homme et femme ne s'éloignant pas de la norme oppressive et performative est remise en cause et ce, spécifiquement parce que cet élément se retrouve dans les deux discours. Ensuite, c'est autour du binôme hétérosexualité versus homosexualité, que l'on pourrait transformer en normalité/anormalité, que tournent les interrogations des postmodernes. Les théoriciennes Queer incarnent plus particulièrement cette position en revendiquant une multiplication des identités de genres et des sexualités afin de se détourner de l'hétéronormativité identitaire.

Bien que ces définitions fassent encore l'objet d'une réécriture et qu'elles n'obtiennent pas l'unanimité dans les écrits féministes postmodernes, je définirai les concepts d'hétérosexisme et d'hétéronormativité distinctement. En effet, l'hétérosexisme se réfère plus à un système disqualifiant les autres orientations sexuelles que l'hétérosexualité, en renforçant les identités de genre hiérarchisées. Quant à l'hétéronormativité, il s'agit d'un modèle productif qui incite, par les mécanismes de la structure sociale (études scientifiques, utilisation du discours de nature, promotion du bonheur par cette image, stigmatisation des gens contrevenant à cette norme,

rattachement des identités marginales au schéma « original »), à concevoir qu'un seul type de relation de couple est possible, soit l'hétérosexualité et ainsi, forclure les identités de genre dans l'unique binôme homme/femme. Les autres genres, ou pratiques sexuelles, étant immédiatement rattachés au schéma « original » ou simplement déshumanisés.

En d'autres termes, l'hétérosexisme fait référence au système d'exclusion et l'hétéronormativité au modèle qui se concrétise par la matérialisation d'une norme productive. Cette norme reproduit des mécanismes diversifiés reliés à l'idée de la primauté de l'hétérosexualité et de la supériorité des hommes virils sur les femmes féminines et sur tous les autres genres.

### 2.3.1 L'hétérosexisme : la construction d'une identité réactive

Ce que les féministes postmodernes tentent d'abord de déconstruire est le lien fondamental qui transparait dans la littérature féministe matérialiste entre la construction du sujet femme et son oppression par la classe masculine. Dans l'analyse matérialiste, les femmes sont principalement définies en regard de leur rapport de servage (sexage) dans un continuum hétérosexuel et par l'appropriation de leur corps par la violence sexuelle (viol, agression, harcèlement, « devoir conjugal », insultes verbales...). L'utilisation du concept de classe servant le propos d'une conscience de soi comme groupe opprimé sur la base d'un facteur identitaire déterminant.

L'analyse matérialiste tente donc de démontrer l'oppression dont sont victimes les femmes, les déterminant par là même dans cet unique rapport réactif et passif. Afin de permettre la construction d'une identité autonome, Micheline de Sève note qu'en effet : « L'erreur serait de fonder la solidarité des femmes sur leur seule expérience d'une oppression commune.<sup>47</sup> » Ce regroupement autour d'une expérience sociale commune permet à certaines de verbaliser leur oppression, mais conceptuellement, cette approche ne permet pas d'établir un contact avec une identité qui se sorte de la catégorisation opprimée/non opprimée, contrairement à ce qui est décrété : femme opprimée/ féministe libérée.

<sup>47</sup> Micheline de Sève, « Femmes, action politique et identité », in *Cahiers de recherche sociologique*, no23, Montréal : Éditions Université du Québec à Montréal, 1994, p. 33.

C'est à la relecture du texte de Colette Guillaumin « *Pratique du pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes* » que cette distinction est apparue claire. En effet, dans ce texte, l'auteure s'identifie à la classe femme, par l'utilisation du « nous femmes » par exemple, en dénonçant une situation dans laquelle elle ne se trouve vraisemblablement pas : celle d'être la propriété d'un homme. Elle met donc en place une sujette contradictoire : celle de la femme, servante de son mari, et dont il peut disposer à sa guise sexuellement ou *domestiquement* ; et celle qui se « libère » de cette oppression, tout en continuant à appartenir à cette même catégorie de femmes opprimées et donc continuellement soumises à la domination masculine. Mais en bonne moderne, Guillaumin se pose au-dessus des catégories qu'elle analyse, considérant que par sa position d'intellectuelle qui a réussi par la raison à mettre en lumière la vérité sur la condition des femmes, elle se sort de l'oppression qu'elle dénonce, tout en continuant à s'associer au combat qu'elle est parvenue à dépasser.

Le but de Colette Guillaumin, par cette analyse, est évidemment de dénoncer l'exclusion de la femme-sujet par l'instrumentalisation de son corps par les hommes. Par contre, elle participe involontairement à la perpétuation de ces deux catégories comme uniques et les positionne dans une dynamique fermée et appliquée en système global. La construction identitaire des femmes se fait donc toujours en regard de ce rapport de domination, et elles semblent toujours en faire partie. « Mais fantasme de n'être pas, soi, matériellement, individuellement appropriée (eue). Contrainte, certes, exploitée, sans le moindre doute, pas libre, c'est évident, mais pas objet matériel, pas « choses », ça certainement pas ! Voilà le grand fantasme que nous déployons dans notre cinéma inconscient.<sup>48</sup> » Bien que sarcastique, cette citation évoque l'impossibilité de la construction d'un sujet, homme ou femme, en dehors de la contrainte hétérosexuelle et du système hiérarchique.

Finalement, la sujette libérée et autonome n'existe pas ; elle est toujours, de près ou de loin, reliée au système d'exploitation masculine. L'idée de son externalité est inconcevable, conceptuellement et matériellement. Tenter de faire émerger une conscience de classe permettant l'émancipation, conceptuellement, ne permet pas aux individus de se positionner dans un cadre qui soit autre que celui de la hiérarchie entre les

---

<sup>48</sup> Colette Guillaumin, « *Pratique du pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes* », in *Questions féministes*, no2, Paris : Édition Tierce, 1978, p. 28.

catégories homme et femme. Les analyses des féministes radicales mettent en lumière les asymétries sociales, mais toujours dans leur lien aux hommes, instaurant ces deux catégories comme uniques et hiérarchisées dans leur constitution même. Ainsi, l'identité femme est vouée à être subordonnée puisqu'elle ne préexiste pas au rapport de domination, elle est constituée par ce rapport de genre inégal.

Cette hiérarchie matérielle n'est pas niée par les postmodernes, mais elle est déconstruite afin de ne pas maintenir des catégories intellectuelles, impossibles à réformer, impossibles à égaliser. L'effort des féministes radicales est mis sur la dénonciation de l'oppression systémique féminine, mais en valorisant une identité qui n'existe qu'en rapport avec son oppresseur, qu'à l'intérieur du système dénoncé. Le sujet femme devient ainsi pris par sa propre biologie, que les matérialistes disent dé-essentialiser, mais qui est pourtant la seule chose avec l'oppression qui réunisse cette classe femme. C'est donc une vision valorisant le seul rapport hétérosexuel, niant l'existence de tous les autres, oppressifs ou non.

En proposant de réglementer le harcèlement sexuel par le recours à ce type d'analyse, c'est-à-dire à celle du caractère systématique de la subordination sexuelle, [Catharine] MacKinnon institue une régulation d'un autre type : avoir un genre, c'est être déjà impliqué/e dans une relation de subordination hétérosexuelle. De ce fait, aucun individu ne se situerait en dehors de telles relations, il n'existerait pas de relations hétérosexuelles qui ne soient pas assujettissantes, il n'existerait pas de relations non hétérosexuelles ni de harcèlement au sein du même sexe.<sup>49</sup>

Butler met ainsi le doigt sur une difficulté ontologique de la catégorie femme défendue par les radicales, c'est-à-dire l'inexistence du sujet-femme en dehors d'une relation de domination. La critique de l'hétérosexisme par les postmodernes semble s'appliquer autant à la société patriarcale impulsant la norme sexuelle qu'aux revendications féministes modernes militant pour les femmes comme classe dans un système d'oppression hétérosexuel.

Cela pose une difficulté politique aussi puisque l'articulation du féminisme moderne tend à visibiliser une classe ou un sujet opprimé qui, dans l'absolu, devrait

---

<sup>49</sup> Judith Butler, *Défaire le genre*, op.cit, p.71.

disparaître. L'élaboration d'une politique féministe tente de valoriser des droits pour des sujets qui ne veulent pourtant pas être reconnus comme déterminés biologiquement. Tout lien avec une spécificité naturelle étant à détruire, de quelle façon définit-on ces sujets et comment ne pas en revenir au fondamentalisme anatomique ? « Déterminée par ce contexte, leur apparition sur la scène publique fait problème puisque la catégorisation même dont elles entendent supprimer la contrainte leur sert de point de ralliement.<sup>50</sup> » L'analyse de l'oppression patriarcale était (et est toujours) primordiale, mais la construction identitaire qui en a découlé semble contenir une contradiction. Tout en s'inscrivant en continuité avec l'analyse féministe matérialiste, le féminisme postmoderne tente de dénouer ce point contradictoire qui est au cœur de l'opposition classique entre le féminisme de la différence et le féminisme égalitaire, c'est-à-dire l'utilisation politique d'une identité.

L'apport des postmodernes tend à la construction d'un sujet en dehors de ces stigmates hiérarchiques mais s'avère relativement mal reçu par les féministes matérialistes et par les féministes lesbiennes radicales. Pourtant, ce qui est proposé, et qui reste près des revendications féministes radicales, est justement l'éloignement conceptuel d'un sujet unique, contraignant et basé sur une hiérarchie systémique hétérosexuelle. Mais cette déstabilisation du sujet binaire hétérosexuel amènera forcément des bouleversements dans l'organisation politique, ce qui réfute la critique de certaines féministes modernes percevant les théories postmodernes comme apolitiques : « L'éclatement du sujet n'annonce pas forcément la fin du politique mais un autre mode de structuration de rapports consciemment établis entre des acteurs distincts autour d'un jeu mouvant de désirs et de besoins partagés ou d'obligations mutuelles consenties.<sup>51</sup> » L'organisation sociale, dans cette optique, ne se fait pas par une conception ahistorique et précédant les sujets, leur imposant par là même le lien qui devrait les unir ; mais par l'effet d'une simultanéité espace/temps réunissant les individus autour des problématiques ne prescrivant ou n'exigeant pas une identité fixe.

<sup>50</sup> Micheline de Sève, *op. cit.*, p. 27.

<sup>51</sup> *Ibid*, p. 33.

### 2.3.2 L'Hétéronormativité : norme de la sexualité

La déconstruction de l'hétéronormativité, soutenue par la méthodologie foucauldienne, remet en question le discours supportant le binôme homme/femme comme allant de soi, comme étant le couple normal, comme représentant la nature des choses. L'idéologie religieuse stigmatisant les rôles sociaux selon une conception fixe de la nature complémentaire des êtres humains et l'approche moderne rationnelle de la science darwinienne de la reproduction de l'espèce font partie des mécanismes ayant permis au pouvoir régulateur de renforcer la norme hétérosexuelle et de la naturaliser. Est-ce possible de transgresser ce système binaire hétérosexuel ou est-il le seul à octroyer de la légitimité aux individus ?

#### 2.3.2.1 Modèle productif

Une norme implique forcément le rejet des sujets ne s'y conformant pas. D'autant plus que ce qui assure sa continuité et sa puissance performative est la mise en place de structures permettant sa retranscription. Cette retranscription passe autant par les processus d'intériorisation physique, comme décrits dans les parties précédentes, que par la condamnation quotidienne, implicite ou explicite, de notre environnement social. C'est une norme qui produit des individus régulés afin qu'ils ne contreviennent pas à cette construction sociale et qui déshumanise ceux et celles qui y dérogent. Le « fait »<sup>52</sup> que l'hétérosexualité se présente comme orientation majoritaire appuie son idée de naturalité. Ce qui occulte simultanément l'éventualité d'une autre façon de vivre sa sexualité et son identité de genre tout en marginalisant les autres possibilités.

L'hétéronormativité est un modèle productif hiérarchisant qui permet au genre binaire, homme-masculin avec femme-féminine, de trouver tout son accomplissement et sa reproductibilité infinie. C'est une façon de déterminer les identités en fonction de la sexualité ou des pratiques sexuelles que chaque personne « choisit ». La pénétration se voulant l'acte déterminant : celui qui pénètre étant l'homme masculin et la pénétrée la femme féminisée. Ce modèle devient donc comme une peinture à numéro de l'identité

---

<sup>52</sup> Voir la critique de la vérité du fait par Mary E. Hawkesworth dans le chapitre I.

sexuelle et du genre : il s'agit de mettre les couleurs de son choix pour ressembler au tableau normalisé du couple stable et parfait.

Le modèle est tellement productif, que la déviation de ce schéma ne le perturbe pas. Les identités de genre subversives y sont immédiatement rattachées : l'homme pénétré devient féminisé et la femme lesbienne se masculinise. Ces identités étant immédiatement discréditées pour ces orientations déviantes. Pourtant, l'univers des sexualités et des identités de genre est beaucoup plus vaste que cette pâle imitation d'un médiocre film hollywoodien. La pensée Queer ouvre un champ de réflexion en ne délimitant pas les constructions individuelles et sociales :

Par opposition aux politiques « féministes » ou « homosexuelles », la politique de la multitude queer ne repose pas sur une identité naturelle (homme/femme), ni sur une définition des pratiques (hétérosexuelles/homosexuelles), mais sur une multiplicité des corps qui s'élèvent contre les régimes qui les construisent comme « normaux » ou « anormaux » [...]. Ce qui est en jeu, c'est comment résister ou comment détourner des formes de subjectivation sexopolitiques.<sup>53</sup>

L'idée d'une mouvance, dans la société hétérosexiste, des sexualités, d'un changement fluctuant, étant exclue, comme le veut le binôme homosexuel/hétérosexuel, anormal/normal. Ce dernier binôme en plus de poser un jugement moral condamne à l'une ou à l'autre des catégories devenant fixes et stabilisant l'identité des individus.

L'analyse d'Anne Fausto-Sterling, concernant la difficulté d'entrevoir la sexualité comme possiblement changeante, s'avère pertinente pour comprendre l'importance accordée à la stabilité sexuelle. Elle démontre, à l'aide d'émissions télévisées, quelle est la perception des femmes ayant vécu une partie de leur vie une existence hétérosexuelle et verbalisant maintenant leur nouvelle attirance envers des femmes. Cette attirance est toujours comprise comme une orientation sexuelle originelle niée et dorénavant révélée. L'orientation sexuelle, tout comme le genre, sont décrits comme intrinsèques, fixes et inaltérables. Ce qui entre en contradiction avec les changements physiologiques, hormonaux et biologiques qui traversent les être humains tout au long de leur vie :

<sup>53</sup> Beatriz Preciado, « Multitudes Queer », in *Multitudes*, no12, Paris: Éditions Exils, 2003, p. 23.

The show portrayed sexual identity as a fundamental reality: a woman is either inherently heterosexual or inherently lesbian. And the act of coming out as a lesbian can negate an entire lifetime of heterosexual activity! Put this way, the show's depiction of sexuality sounds absurdly oversimplified. And yet, it reflects some of our most deeply held beliefs – so deeply held, in fact, that a great deal of scientific research is designed around this dichotomous formulation.<sup>54</sup>

Donc, le modèle binaire est essentialisé et toute existence parallèle y est reliée et ce, entre autres par le biais du discours de vérité scientifique. La dichotomie demeure le schéma de pensée dominant, utilisant la fixité comme structure de réflexion. L'hétéronormativité en tant que modèle productif ne peut être détournée sans qu'une critique féministe approfondie de la binarité sexuelle soit effectuée.

#### 2.3.2.2 Production d'un modèle

On pourrait être tenté ici de suggérer l'approche de Nicole-Claude Mathieu comme étant l'inspiration de cette analyse de l'hétéronormativité sexuelle et comme instigatrice de la possibilité de transgresser le binôme sexe/genre. En effet, dans son texte « *Identité sexuelle/ sexuée/ de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre* », elle retrace ethnographiquement la conception du rapport entre sexe et genre et ses expressions dans différentes sociétés. Après avoir exposé trois différents modes de rapports et les exemples qui en démontraient la matérialité, elle conclut à une inévitable domination masculine qui s'inscrit même dans les processus de transgression du sexe et du genre. Les femmes sont, selon son analyse, toujours renvoyées à leur utilité reproductrice et les hommes demeurent dans des positions hiérarchiques supérieures. L'asymétrie discriminante pour les femmes serait constamment renouvelée, même dans des pratiques qui se veulent contraires à la réassignation du genre.

Mais il ne faut pas voir dans ces conclusions la déception d'une chercheuse qui aurait voulu voir l'émergence d'une multitude des genres. Non. Elle révèle dans la conclusion son intention première en décrivant ce panorama international :

[Mon intérêt] est de déceler sous les apparences « tierces » les avatars de l'oppression de sexe. En m'attachant ici aux modes de

<sup>54</sup> Anne Fausto-Sterling, *op. cit.*, p.9.

conceptualisation du rapport entre sexe et genre, j'espère avoir montré : 1) diverses modalités selon lesquelles les sociétés (et non moi) peuvent arraisonner les troisièmes sexe/genre afin qu'ils ne subvertissent pas, et même qu'ils confirment (comme les théories de l'androgynie), l'efficacité sociale de la bicatégorisation ; 2) que cette bicatégorisation fonctionne généralement au détriment du sexe social « femme ».<sup>55</sup>

Ce qui est donc recherché dans cette analyse n'est pas l'existence ou même la possibilité d'un autre genre que ceux, binaires, imposés dans nos sociétés, mais de découvrir à l'aide de la raison éclairée, la vérité cachée : la domination de l'homme sur la femme. Ces écrits s'inscrivent donc dans le désir de produire un discours de vérité. Mathieu utilise le langage scientifique et la preuve par les faits matériels pour mettre à jour la « vraie » face cachée de la transgression du genre : l'hégémonie masculine. Ses conclusions veulent démontrer que le transgenrisme n'est qu'une usurpation d'une illusion, selon elle, la bicatégorisation est le seul système mondial opératoire.

Par l'utilisation de données ethnographiques afin de démontrer sa théorie, elle fait preuve d'un européocentrisme certain, analysant les données de son œil de féministe moderne occidentale, ne laissant ni la parole au symbolisme de ces pratiques, ni aux personnes qui les pratiquent. En proférant un discours de vérité, le danger, que Mathieu n'arrive qu'à éviter partiellement, est d'instrumentaliser des pratiques étrangères à sa culture pour justifier son propos. Bien qu'elle veuille, par l'approche d'autres modes de vie, démontrer que la construction de l'oppression se fait de différentes façons mais finit par se reproduire presque invariablement, elle aplanit les énormes dissemblances existantes entre les populations en ramenant tout à une oppression des hommes sur les femmes, tel que théorisée par les féministes en France et aux États-unis à cette époque. Ce procédé pourrait être perçu comme une ouverture à d'autres cultures, mais il s'avère être une façon de légitimer son discours en s'appuyant sur une vision universaliste. Elle corrobore ainsi sa proposition, en utilisant des populations éloignées et isolées, suggérant qu'elles n'ont pas été influencées par le patriarcat de nos sociétés occidentales et donc, que son analyse est le reflet de la réalité. En cherchant à créer un concept de solidarité féminine contre l'asservissement patriarcal, elle effectue un raccourci intellectuel afin de faire coller cette théorie à la société occidentale.

<sup>55</sup> Nicole-Claude Mathieu, « Identité sexuelle/ sexuée/ de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », in *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Paris : CEFUP, 1989, p. 141.

Marie-Hélène Bourcier lui reproche vertement ce choix de chercher ailleurs ce qui se trouve dans son pays, c'est-à-dire des identités non binaires, arguant que ses conclusions auraient peut-être été autres si les « *peuplades* » avaient été choisies dans la société occidentale dont elle veut réellement faire l'analyse :

Cette manière d'exotiser pour parler des sexualités et des genres différents est une manière de se détourner des subcultures moins lointaines, voire carrément contemporaines et proches de soi. [...] Tout se passe comme si leur diversité [aux subcultures] ou leur simple existence ne pouvait apparaître, à partir du moment où tout tourne encore autour de là pierre angulaire de l'hétérosexualité [...].<sup>56</sup>

Cette critique s'inscrit en continuité avec la pensée de Fausto-Sterling qui affirme qu'il est illusoire de la part des anthropologues, ou des méthodologies ethnographiques telles qu'utilisées par Nicole-Claude Mathieu, de penser pouvoir reconnaître l'égalité sexuelle chez un autre peuple. Comment serait-ce possible de reconnaître l'égalité entre les sexes si elle se présente sous une forme qui ne soit pas culturellement équivalente ? Il s'agit d'une idée préconçue de ce que peut être l'égalité en utilisant comme premier point de repère l'inégalité matérialisée de la culture d'origine du/de la chercheurE. Ce préjugé, autant celui émergeant de la pensée des anthropologues que celui perpétué au sein du féminisme moderne, est issu de la croyance en la binarité des sexes : « The idea that there are only two sexes is an incorrigible proposition, and so too the idea that anthropologists would know sexual equality when they saw it.<sup>57</sup> » L'inégalité est théorisée comme élément constitutif de chaque société, puisque la binarité sexuelle est assumée comme étant la base de toute construction sociale.

Avec l'idée d'un sujet multiple et non fixe, les féministes postmodernes, et plus particulièrement les théoriciennes Queer, proposent de se sortir de cette binarité hétérosexuelle et hétérosexualisante. Le sujet n'étant alors plus limité à cette conception réductrice de l'identité comme soit opprimée soit non-opprimée, mais potentiellement toujours soumise à une oppression future. L'oppression sociale n'est pas évacuée de l'analyse féministe postmoderne, au contraire ; mais elle n'est plus un facteur révélateur-producteur de l'identité.

<sup>56</sup> Marie-Hélène Bourcier, *op. cit.*, p.146-147.

<sup>57</sup> Anne Fausto-Sterling, *op. cit.*, p.19.

Avec l'analyse discursive des textes des féministes matérialistes, selon la méthodologie foucauldienne, on peut voir se dessiner une critique de l'hétéronormativité, octroyant pourtant à ce système une prise complète sur les sujets. Ne laissant ainsi aucune possibilité de se sortir de cette bicatégorisation. Ce discours ayant pour objet l'hégémonie masculine est performatif et invisibilise les sujets n'entrant pas dans le système binaire hiérarchique où le sexe et le genre ne semblent faire qu'un. Toute femme biologique est opprimée et cette affirmation ne serait qu'un état de fait.

L'analyse moderne du système comme entité inébranlable a pour effet d'octroyer aux catégories une force identitaire qui oblige à toujours se positionner par réaction. En revanche, l'approche Queer ne favorise pas la continuité idéologique patriarcale et l'implantation identitaire de ces catégories, au contraire, elle crée une rupture avec l'imaginaire collectif de la condition naturelle de la femme. Éric Macé souligne cette distanciation importante à opérer entre sexe et genre, conservant ainsi les catégories d'analyse, sans les déterminer physiquement : « Mais il s'agit de délier cette différence de sexe des catégories sociales et symboliques patriarcales qui en font une donnée réductrice de la psyché et de l'existence des individus.<sup>58</sup> » Le système hétéronormatif existe toujours, mais il semble conceptuellement possible, et matériellement envisageable d'en sortir.

#### 2.4 Désir et morale sexuelle

Une importance primordiale semble être apportée au corps. Pas seulement dans l'analyse féministe, mais dans tous les instants de notre existence sociale. Ce dernier est représenté, photographié, *pornographié*, médicalisé, *boulimisé*, *anorexisé*, *technologisé*, sexualisé et pourtant, une désincarnation (*disembodiment*) s'opère simultanément. Cette réflexion ne tente pas de retourner à la nature des choses et de retrouver une fausse harmonie interne référant plus à une naturalisation de l'hétérosexualité qu'à un rapprochement avec le plaisir ; ni d'entreprendre une discussion philosophique sur l'opposition entre le corps et l'esprit, car elle serait futile dans ce cadre-ci ; mais bien de

<sup>58</sup> Éric Macé et Nacira Guénif-Souilamas, *Les féministes et le garçon arabe*, Paris : Éditions de l'Aube, 2004, p. 54.

prendre connaissance du lien effectif entre le corps et l'imposition d'une fixité du désir, étiquette rassurante et limitative des possibilités de découvertes.

Le corps est traversé par la norme binaire, tel qu'explicité dans les parties précédentes. En plus de la binarité des genres, telle que problématisée dans l'œuvre de Butler, d'autres positionnements restrictifs s'appliquent aussi au domaine corporel. La fixité homo/hétéro est notamment soulignée par les militantEs Queer, mais d'autres dichotomies s'insinuent maintenant dans les discours féministes, nous obligeant à nous ranger dans un coin ou l'autre du ring, comme par exemple : la sexualité multiple versus la sexualité monogame, la vie de couple rangée versus l'amour libre, l'exacerbation de la féminité comme libération de la femme ou comme soumission au désir patriarcal, être séduitE ou séduire, butch/fem comme reproduction des rôles hétérosexuels ou transgression de ceux-ci, pour ou contre la prostitution, performativité des genres comme illusion discursive dématérialisante ou considération de l'unicité de chaque individu... On pourrait mettre des points d'interrogation à la fin de chaque dichotomie et construire une théorie qui soutienne l'une ou l'autre des positions.

Ces problématiques ne sont pas emblématiques de la confrontation traditionnelle entre les hommes et les femmes, mais ont cours au sein du féminisme. Le positionnement dans les débats d'un côté ou de l'autre va même, selon certaines, déterminer l'appartenance ou non au féminisme. C'est donc que le corps est un enjeu central pour le patriarcat, bien sûr, mais pour le féminisme aussi qui veut s'approprier la définition de ce qu'est un corps de femme libéré de l'oppression, donc inversement ce qu'est un corps de femme opprimée et du même coup, ce qu'est être féministe. D'une pierre deux coups. Est-ce la naissance du corps de femme féministe, après le corps féminin hétérosexuel et le corps lesbien naturalisé<sup>59</sup> ? Nous pousserons cette réflexion en nous inspirant des propositions évoquant un corps sans prescription. Ce qui signifie un corps qui ne serait pas fixé dans le temps et l'espace, qui ne serait pas dirigé sexuellement et qui expérimenterait sans se soucier de finalité morale ou productive.

---

<sup>59</sup> Je fais référence ici aux différents discours utilisant la biologie ou le règne animal afin de justifier la normalité de l'homosexualité et sa fatalité par son immuabilité naturelle tout comme l'avait fait auparavant le discours scientifique et religieux concernant l'hétérosexualité.

Il ne semble pourtant pas évident de joindre féminisme et désir sexuel. Outre l'étiquette de monstruosité sexuelle qui menace toute femme se rebellant contre la norme patriarcale en devenant féministe (les images populaires de féministes sont suffisamment explicites pour ne pas avoir besoin d'être nommées), les analyses féministes matérialistes parlent plus souvent de l'acte sexuel hétérosexuel comme symbole premier de l'appropriation du corps des femmes par la classe homme. Dans ce schéma, la sujette, esclave, n'a donc pas accès à son corps et ici, le désir n'est même pas évoqué. Est-il évocable ? Se matérialise-t-il ? Est-il toujours empêtré dans des relations hiérarchiques qui, si elles n'incarnent pas l'hétérosexualité, la reproduisent ?

Cette partie analysera la position des féministes matérialistes et des féministes postmodernes sur la sexualité en démontrant comment le discours traverse les lieux de la séduction et du désir.

#### 2.4.1 La séduction : un langage codé

Dans un article, Elizabeth Grosz<sup>60</sup> utilise les travaux de Alphonso Lingis, qui d'après plusieurs observations, a théorisé que certains attributs des animaux excèdent leur utilité essentialiste. Il y aurait un *excès irrationnel* non explicable par une justification instinctive ou reproductive. Un des exemples mentionnés est celui de l'*Octopus vulgaris* qui ne perçoit pas la couleur, mais qui est muni de vingt systèmes nerveux contrôlant de deux à trois millions de chromatophores, iridophores et leucophores produisant de la lumière colorée. Il semblerait que seulement quinze de ces systèmes opèrent des fonctions reliées à la survie (alimentaire ou de camouflage ou de défense). Le poulpe en question émet donc de la lumière de différentes couleurs en continu, sans que les schémas ne répondent à des patterns successifs. Là où il semble véritablement y avoir un *excès irrationnel*, c'est que ce poulpe vit à plus de dix kilomètres après que le dernier rayon de lumière ne soit visible ; les crabes et les poissons vivant à cette profondeur sont presque tous aveugles.

Même s'il est périlleux de faire de l'anthropomorphisme, Grosz souligne tout de même que ce type de théorie sur l'*excès irrationnel* semble impossible à concevoir pour

<sup>60</sup> Elizabeth Grosz, « Animal Sex: Libido as Desire and Death », in *Sexy Body*, dir. Elspeth Probyn et Elizabeth Grosz, Londres : Routledge, 1995, p.278-299.

les êtres humains et ce, spécifiquement en regard du corps, du genre, du désir et de la sexualité. Il semble que ces derniers soient toujours analysés dans une dynamique fonctionnaliste fixe. Ils sont reliés à leur fonction « naturelle » ou encore, on explique leur déviance par des travers sociaux<sup>61</sup>. Pourraient-ils être perçus comme des expressions identitaires sans autre but que celui de l'existence ? L'existence peut-elle être ainsi détachée de sa variable reproductive ? Dé-essentialiser le désir signifie d'abord lui permettre de sortir de la norme hétérosexiste. Et ensuite, de diversifier ses objets de convoitise sans besoin de justification causale.

Comment est-ce possible de se réapproprier le désir sans la norme hétérosexuelle et phallogcentrée ? Le désir, tel qu'il est présenté et véhiculé socialement stigmatise les personnalités en leur donnant un manuel d'instruction pour obtenir satisfaction. Le désir est organisé et régi par un système de codes destinés à transmettre à l'autre son envie. Mais tout comme le savoir, la représentation des désirs est investie du pouvoir normatif qui permet un certain langage et ces codes transforment du même coup le désir censé y être inclus. Les codes prennent-ils le pas sur le désir ou sont-ils un vecteur de cet appétit ?

Il semble que les codes se muent en désirs, puisqu'ils sont orientés vers une représentation plastique des relations homme/femme qui octroie à la génitalité la première place. Les rôles demeurent ainsi largement définis et déterminants, octroyant l'activité, la puissance et l'agir au masculin et la passivité, le corps objectivé sexuellement et la sensuelle délicatesse à la féminité. Ces performances de féminité et de masculinité constamment exacerbées dans la publicité, dans le cinéma, dans la vie quotidienne des passants et passantes, influencent la vision subjective du contact sexuel avec l'autre.

Le langage codé particulier de la séduction n'a pas émergé en lien avec des pulsions internes, reflétant comme un miroir ce qui n'est pas visible et métaphysique. Il est plutôt un montage de construits sociaux contrôlé et traversé par la morale. Donna Haraway présente en ces termes le langage, qui, tout comme la séduction, ne sont pas de simples fonctions expressives, mais sont aussi productifs de sens. Il faut voir que dans la transcription d'idées, une architecture de sens et de balises est instaurée : « N'importe quel élément peut être connecté avec n'importe quel autre à condition que la norme et le

<sup>61</sup> Comme par exemple la croyance que les lesbiennes ont subi des mauvais traitements sexuels de la part d'un partenaire, ce qui les amènerait à se tourner vers les femmes.

code à proprement parler puissent être construits pour transformer des signaux en un langage commun.<sup>62</sup> » Ces codes répétés, ritualisés et situés en contexte imprègnent les liens entre les gens et deviennent un mode de communication stérile, ne laissant place à la différence qu'au prix de la marginalité.

Ce jeu incessant de représentation des codes, qui semble répondre à une pulsion sexuelle interne, ne permet pas un réel accès au désir et à la sexualité ; il les bloque plutôt dans un univers où les images se succèdent et où l'imagination n'a qu'un pouvoir d'assemblage de visions préétablies. Cette analyse fait le lien avec l'idée de performativité, de copie sans original, de reproduction d'une gestuelle qui appartient au monde du spectacle et qui ne représente rien d'autre que l'image à la surface du corps. La profondeur disparaît sous la pression de la simulation, plus esthétique et facilement consommable. La reproduction d'actes sexuels stéréotypés, dérivant du fantasme masculin hétérosexuel, s'ordonnant comme une suite « logique » doit-elle être perçue comme une relation sexuelle ? En exerçant une pression constante sur le corps pour rendre une représentation parfaite de ce dernier, les sujets perdent accès à leur corps justement parce qu'ils sont toujours en position d'extériorité. Ils se regardent être.

Les représentations qui nous sont données de la séduction, du désir, du plaisir, de la sensualité, ne permettent pas une appropriation de ces champs de la sexualité, au contraire ; ils la rendent dépendante de ces images qui seront reproduites par la féminité et la masculinité et par l'hypersexualisation de la nudité. Principalement la nudité du corps féminisé et sculpté. Sexualiser les corps publiquement dans un but commercial, tel qu'ils le sont actuellement dans les médias par exemple, rend les individus dépendants de ces images dont ils ne sont pas les instigateurs et qui les dégradent tout à la fois en leur enlevant le pouvoir symbolique sur cet aspect de la construction identitaire : leur propre désir sexuel et son expression en lien avec le contact à l'altérité. Il s'agit de la réduction de la complexité d'un être et de son pouvoir créatif à des représentations fixes et peu diversifiées. « Exposer le corps d'une femme en tant qu'objet du regard produit ce caractère voyeuriste et renforce consécutivement les observateurs dans une position de voyeurs. Le corps féminin ainsi mis en scène révèle les façons dont l'imaginaire est

---

<sup>62</sup> Donna Haraway, *Le manifeste cyborg : la science, la technologie et le féminisme-socialiste vers la fin du XX<sup>ème</sup> siècle*, <http://multitudes.samizdat.net/>, Paris, 1992, p. 12.

inscrit dans la représentation.<sup>63</sup>» Comme le mentionne Rutvica Andrijasevic, les représentations, reflets de la pensée dominante, induisent des rôles qui forgent les attitudes et le langage utilisés dans des relations constituées par le pouvoir. Le corps semble dépossédé de son pouvoir créatif et les personnes contrevenant à ces rôles en faisant un usage explicite de leur imagination sont marginalisées, violentées.

Cette pensée sur l'influence des représentations sur la construction du désir fait écho aux thèses défendues par Judith Butler, dans « *Le pouvoir des mots* ». Dans ce livre, elle approfondit l'idée de l'antériorité du langage. Son analyse se concentre particulièrement sur la constitution du sujet par le langage. Selon Butler, la possibilité même de l'existence d'un discours du sujet repose sur le langage qui le précède et l'excède. En étant antérieur au sujet, le langage lui est donc imposé et les actes de discours seraient hors de son contrôle. On peut voir le même type de construction en regard des images sexuelles induisant des comportements de séduction sans que ces derniers n'aient été inventés par ceux qui les exécutent. Cette antériorité du langage de la séduction ne doit pas pour autant être perçue comme étant le seul déterminant de notre désir, mais bien comme un facteur renforçant des attitudes hétérosexistes.

D'ailleurs, Butler ne déconnecte pas la relation du sujet au discours qu'il profère, mais le sujet n'est pas l'instigateur de son action (ou de son discours) ; elle s'immisce dans une chaîne et dépasse souvent le sens qui était initialement prévu. « Le sujet qui tient un discours de haine est clairement responsable de ce discours, mais il en est rarement l'initiateur.<sup>64</sup> » Il est responsable de sa répétition, de sa verbalisation, de son renforcement, de sa réinscription dans un nouveau contexte, mais pas de son commencement, selon Butler. Ce qui ne déresponsabilise pas les sujets individuellement, mais les inscrit dans une continuité plus complexe que leur seule voix ou leur seule présence. Les actions, la séduction, le désir, la sexualité ne doivent pas être perçus comme externes au discours, ils font aussi partie d'un tout en mouvement et en changement.

---

<sup>63</sup> Rutvica Andrijasevic, « La gestion des corps : genre, images et citoyenneté dans les campagnes contre le trafic des femmes », in *Le corps, entre sexe et genre*, Paris : L'Harmattan, 2005, p.94.

<sup>64</sup> Judith Butler, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, op. cit., p.69.

La créativité est-elle possible dans ce contexte d'antériorité de la séduction, ici comprise comme langage du désir ? Il faut se garder de tomber dans un déterminisme social, largement entretenu par les féministes matérialistes, et tout aussi aliénant que le discours de nature. En modifiant l'objet du désir et les intentions y étant contenues, ce langage peut se modifier. Cette réflexion sur l'antériorité nous permet plutôt de poser un regard sur les stigmates qui influencent la construction du désir et sur les mécanismes qui marginalisent cette distanciation de l'objet unique du désir hétérosexiste. L'autodétermination passe par la réappropriation du corps, mais aussi du langage lui permettant de se rendre intelligible.

#### 2.4.2 La femme objet

Le féminisme matérialiste a permis de mettre en lumière cette objectivation sexuelle du corps des femmes et leur appropriation par les hommes. Le corps des femmes devant être toujours prêt et bien « apprêté » pour mettre en appétit la classe dominante. Les conclusions sur la sexualité venant de ce courant, sont relativement unanimes<sup>65</sup>. « C'est une façon limpide de signifier que l'essentiel d'une relation entre un homme et une femme c'est l'usage physique. Usage physique exprimé ici sous sa forme la plus réduite, la plus succincte : l'usage sexuel. <sup>66</sup> »

Les féministes radicales matérialistes conceptualisent le système patriarcal comme ayant sa finalité et son commencement dans cet asservissement du corps des femmes par la sexualité forcée. Le mariage confinant les femmes à la maison dans un rôle de ménagère, de mère et d'esclave sexuelle, pour la jouissance totale de l'homme. C'est une appropriation du corps des femmes pour un travail non rémunéré et l'hétérosexualité est un renforcement par une pression physique constante et définie comme pulsion masculine naturelle.

Toujours selon les féministes modernes, ce rappel à l'obligation de disponibilité sexuelle des femmes est constamment exercé par des pratiques quotidiennes et invisibilisées socialement (donc très peu réprimées aux termes de la loi) comme le

<sup>65</sup> Voir Christine Delphy, Colette Guillaumin, Catharine MacKinnon, Nicole-Claude Mathieu, Adrienne Rich, Danielle Charest...

<sup>66</sup> Colette Guillaumin, *op. cit.*, p. 12.

harcèlement sexuel, la pornographie, le viol, l'inceste, la sexualité phallogcentrée... Les femmes subissent cette sexualité puisque le plaisir ne leur est pas autorisé, leur corps servant principalement de réceptacle à la reproduction et d'objet passif pour la jouissance masculine. Le corps des femmes est objectivé sexuellement, niant par là toute possibilité d'une conception féminine de la sexualité. La sexualité serait de l'ordre du masculin puisque c'est l'homme qui décide physiquement de la possibilité du rapport sexuel.

Ce que les féministes matérialistes ont essayé de faire, est de protéger cet espace symbolique en créant une image inversée de celle qui était représentée, sans pour autant permettre d'ouvrir à la créativité. Adrienne Rich dans « *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne* » affirme que la seule façon de se sortir de cette appropriation du masculin sur le féminin est de rejeter la contrainte du mariage et de l'hétérosexualité par l'entrée dans le *continuum lesbien*, expérience « potentiellement libératrice pour toutes les femmes<sup>67</sup> ». L'existence lesbienne serait une expérience essentiellement féminine qui soit plus en adéquation avec une sexualité plus affectueuse et sensuelle que celle des hommes et celle des gais. Il s'agit d'une contre-image tout aussi essentialiste que celle de la complémentarité des sexes défendue par le système patriarcal.

C'est une protection presque maternelle qui est faite du corps féminin. Bien qu'offrant conceptuellement une libération au niveau de l'appropriation masculine, elle ne dégage pas les femmes d'une forme moralisatrice de sexualité. Au contraire, elle reconduit un essentialisme émanant des arguments patriarcaux autant que des arguments féministes. Dans le système patriarcal, les femmes doivent se soumettre au désir incontrôlable de l'homme et leur constitution physique les porterait naturellement à être passives et à recevoir les désirs masculins. Tandis que dans le discours féministe radical, elles devraient retourner à une sexualité lesbienne, plus proche de leur individualité tendre et sensuelle.

De ce fait, la sexualité féminine est décrite de deux façons. Soit les femmes sont dans une relation hétérosexuelle où leur sexualité est niée, leur corps objectivé, où elles sont donc dépossédées ; soit, elles vivent une sexualité homosexuelle, les délivrant de la contrainte sexuelle par un rapprochement avec la vérité de ce qu'elles sont. Dans un cas

<sup>67</sup> Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *Nouvelles questions féministes*, no 1, Lausanne : Antipodes, 1981, p. 41.

comme dans l'autre, elles sont essentialisées dans une vision caricaturale de la féminité. Le féminin étant lié avec tendresse, douceur et sensualité, le désir de la chair et de la sexualité sont confiés au masculin. Le désir hétérosexuel, selon les matérialistes, serait l'intériorisation de la soumission. Il n'y aurait donc, pour les femmes, pas de désir sexuel hétérosexuel possible puisque ce serait comme avoir envie de se faire violer. Et le désir homosexuel embrasse l'idée d'une féminité universelle douce et affectueuse.

La sexualité est donc imposée d'un côté par l'opresseur et naturalisée de l'autre, ce qui signifie que ce penchant naturel (l'homosexualité) est une nécessité du corps qui est niée dans l'hétérosexualité. La sexualité dans cette analyse ne serait donc pas une question de désir et de découvertes charnelles, mais une obligation de soumission au masculin ou à sa nature féminine. N'est-il pas contradictoire de voir réapparaître le discours de nature dans un contexte idéologique où il a pourtant été le point de départ des critiques envers le patriarcat ?

#### 2.4.3 Selon les postmodernes

Cette binarité tranchée ne permet pas de se sortir du schéma répressif et donne une vision de la sexualité qui a toujours un petit relent de morale. Ces deux positions sur le corps stigmatisent les sujets et amalgament les catégories d'analyse sociale avec le sexe biologique. Les modèles binaires sont sécurisants puisqu'ils sont stables. Autant pour le système patriarcal qui peut plus facilement imposer des comportements suivant un modèle de domination simple ; mais aussi pour le féminisme, qui peut mener une lutte frontale contre un ennemi bien identifié. Mais les individus de ces catégories sont plus complexes que la détermination théorique qui les attend et leurs interactions ne répondent pas toujours au schéma classique.

Il ne s'agit pas de confondre le patriarcat et le féminisme. Loin de là. Il est bien clair que le patriarcat est un système d'oppression basé sur la domination des hommes sur les femmes et que le féminisme tente de renverser les mécanismes de cette discrimination. Ils ne se rejoignent pas dans les objectifs à atteindre ni dans leurs mécanismes de reproduction internes. Mais bien plutôt dans le maniement des catégories antagonistes et la construction d'un discours de vérité permettant à la morale de s'introduire dans les comportements sexuels ; permettant d'articuler le bio-pouvoir.

Bourcier fait une lecture des théories matérialistes comme rejetant la sexualité de façon générale : « Pêché individualiste qui détourne de l'oppression, le sexe est aussi pensé comme une activité ou une préoccupation « essentiellement » masculine.<sup>68</sup> » Est-ce possible de se constituer en tant que sujet en évitant de se positionner dans la binarité essentialiste du sexe et de sortir des prescriptions et des appréhensions des analyses matérialistes ? Il me semble douteux d'affirmer réfléchir en terme de catégories sociales pour ensuite proposer un univers de relations relevant du naturel.

Le désir continue d'être une question de construction et de choix à travers le contexte dans lequel on évolue. Contrairement à une naturalisation du désir, qui émergerait d'un ailleurs intemporel ou de pulsions incontrôlables, Judith Butler évoque la construction sociale de ce désir, sans en déposséder le sujet. Elle suggère plutôt une réappropriation de son désir par la transgression des codes de genre normalisateur :

Une fois qu'on admet cette construction culturelle du désir, mais aussi ces négociations, la question de la liberté se pose différemment. Il ne s'agit pas seulement d'un choix transparent. Il y a toujours une certaine opacité dans le désir, parce que des éléments culturels travaillent notre désir et contribuent à produire les objets de notre désir. Ce n'est pas une pure liberté. C'est donc une question d'éthique – il s'agit de décider des conditions de notre pratique sexuelle.<sup>69</sup>

Les écrits de Butler s'inscrivent clairement en rupture avec les féministes modernes. Dans cet extrait, le choix de la pratique sexuelle, à travers la connaissance des rapports de pouvoir sous-jacents à ces pratiques, est placé au centre de la construction identitaire. Le désir n'est pas subi, il est assumé. Dans cette lecture postmoderne des relations, le pouvoir est analysé comme constitutif de ces rapports et ne dépossède pas les sujets de leur créativité et de leur accès au plaisir. Contrairement à une approche matérialiste qui analyse le pouvoir comme processus d'assujettissement des femmes à un rôle prédéterminé par la hiérarchie sociale.

Les penseurEs Queer tentent de mettre en lumière l'incidence de la sexualité sur le genre et l'importance du discours productif hétérosexuel dans la constitution d'identités

<sup>68</sup> Marie-Hélène Bourcier, *op. cit.*, p.138.

<sup>69</sup> Judith Butler, *Une éthique de la sexualité (entretien avec Judith Butler)*, par Michel Feher et Eric Fassin, <http://vacarme.eu.org/>, Paris, 2003, p. 10.

marginales ou normales. La théorie Queer propose quant à elle de revoir les clivages en ne construisant pas des identités ligüées aux modèles identitaires préexistants :

La dissonance entre le genre et la sexualité est ainsi affirmée à partir de deux perspectives différentes ; la première cherche à montrer des possibilités sexuelles qui ne soient pas contraintes par le genre afin de rompre le réductionnisme causal des arguments qui les lient ; l'autre cherche à montrer des possibilités de genre qui ne soient pas déterminées par des formes d'hétérosexualité hégémonique.<sup>70</sup>

C'est une façon de créer une rupture entre genre et pratiques sexuelles, tout comme entre sexualité et positionnement social. Il s'agit d'une dislocation des liens qui dans la théorie féministe moderne semblaient inaltérables. C'est une approche du corps non-essentialiste, mais qui s'inscrit aussi en rupture avec le déterminisme social.

\*\*\*

Finalement, le corps est traversé par les discours voulant contrôler sa sexualité et par le fait même régulariser son genre. Une construction sexuelle autonome qui ne soit pas déterminée par la binarité et la morale peut véhiculer une perspective politique : s'incarner de façon non permanente sans s'assujettir au modèle contraignant homme ou femme, permet d'assouplir ces même catégories et de transgresser les stéréotypes sexuels éculés. Et ce sens, on peut penser à l'instar de Judith Butler que l'expression de notre genre deviendra l'incarnation de notre désir d'être : « Dans la mesure où l'on porte de manière crédible ces attributs de genre, on peut les rendre vraiment et absolument incroyables.<sup>71</sup> »

<sup>70</sup> Judith Butler, *Défaire le genre*, op.cit, p.72.

<sup>71</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p.266.

## CHAPITRE III

### LE NOUS-FEMME : UN BIEN POUR UN MAL

*How do we tell these stories - to ourselves and others - in a way that we can both validate and give witness to the structural oppression we are clearly suffering and at the same time not put ourselves into the disempowered position of 'the victim'?*<sup>72</sup>

- Del Lagrace Volcano

Une volonté stratégique sous-tendait la construction du sujet-femme universel : celle de constituer un concept permettant un questionnement sur les inégalités sociales entre hommes et femmes et des transformations politiques conséquentes. Cette construction s'est faite entre autres par l'affirmation d'une solidarité femmes universelle, toutes réunies contre l'oppression qu'elles vivaient dans un système patriarcal et par l'utilisation stratégique du statut de victime de la violence directe des hommes et structurelle du patriarcat. En positionnant les femmes comme victimes d'un système structurellement discriminatoire, il s'opérait un glissement entre la justification de naturalité jusqu'ici avancée lorsqu'il était question d'expliquer les déséquilibres sociaux dont souffraient plus particulièrement les femmes. Ce concept a en effet été porteur de changements et a permis à plusieurs femmes de conceptualiser la violence, effective ou symbolique, qu'elles subissaient et surtout, a permis d'importants changements législatifs et des mentalités. Mais tout comme l'approche du corps préconisée par les féministes modernes, questionnée dans le chapitre précédent, ce concept doit maintenant être revisité.

En utilisant des textes issus de la littérature féministe postcoloniale, nous approfondirons principalement deux points. Le premier sera une critique du concept de femme universelle, en déconstruisant d'abord la prétention moderne d'universalisme ; le deuxième point nous permettra d'aborder la théorie féministe dans une perspective d'intersectionnalité.

---

<sup>72</sup> Sur son site [www.dellagracevolcano.com](http://www.dellagracevolcano.com).

### 3.1 La femme universelle : l'impossible unité ?

Dans le discours féministe moderne, la vision universaliste et objective du sujet-femme semble conceptuellement questionnable. Cette approche de la lutte et de la théorie, s'étant principalement orientée vers l'émancipation de LA femme, dissimule le contexte culturel, raciste et classiste particulier auquel il se réfère par l'utilisation d'un discours de vérité unificateur. Les féministes postcoloniales et postmodernes, par leurs critiques de ce concept, veulent ainsi amener le féminisme à quitter un cadre structurel contraignant, ainsi qu'un ancrage temporel symbolique. C'est une façon de mettre en lumière les dérives causées par l'établissement d'un NOUS féministe et une tentative de repenser ce concept générateur d'actions politiques.

Les difficultés conceptuelles de la notion d'universalisme seront d'abord analysées, pour ensuite comprendre la construction problématique du sujet-femme ; enfin, quelques propositions postmodernes en regard de la théorie politique seront présentées.

#### 3.1.1 Mettre à mal le concept d'universalisme

La critique de l'universalisme masculin a d'abord été formulée par les féministes modernes qui voyaient la voix des femmes niée au profit d'une représentation par un être universel répondant pourtant toujours aux mêmes caractéristiques. Cette critique était appliquée non seulement au domaine de la représentation politique, mais aussi aux discours scientifiques, aux possibilités d'emploi, à l'écriture de l'histoire, aux structures organisationnelles sociales cachant les discriminations sexuelles. Les féministes modernes se sont donc employées à rendre visibles les femmes dans ces différentes sphères où l'Homme, avec un grand H, était l'individu représentatif.

Judith Butler explique que l'universalisme, présupposé théorique menant vers une action idéologique qualifiée d'humaniste, est totalitaire par l'édification même de ses fondements ancrés dans une vision subjective et occidentale de ce que devrait être l'univers. Selon Butler, pour que ce concept soit viable, il devrait demeurer ouvert et continuellement contesté, ce qui lui ferait perdre son sens premier, soit de définir ce

qu'est l'humanité<sup>73</sup>. Fixer, définir, déterminer les êtres humains ou comment doit se dérouler la vie est problématique puisque tout est en mouvement, en interaction. D'autant plus que décider des valeurs universelles, c'est considérer que sa parole vaut pour tous les individus, toutes cultures et situations économiques confondues, s'octroyant au passage une position hiérarchiquement supérieure. Le point de vue objectif absolu, externe au contexte historique ou culturel, est une illusion qu'entretiennent certainEs chercheurEs afin de justifier l'impartialité de leur champ d'étude. Les penseurEs et les théoricienNEs sont des êtres dont l'accumulation de connaissances et l'effort réflexif ne suppriment pas l'identité. Prétendre le contraire, c'est étouffer les voix contradictoires sous l'impératif idéologique de l'unité et de la lutte active, niant les fondements culturels de ces idéaux.

Jane Flax dans son texte « *Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory* » parle en ce sens de l'impossible unicité de la réalité. L'affirmation d'une réalité unique et factuelle masque en fait la complexité et la subjectivité de cette dernière sous le couvert d'un discours descriptif autoproclamé objectif. Elle démontre ainsi la prégnance du discours du groupe dominant dans ce que l'on qualifie de neutre vérité : « I believe, that there is no force or reality "outside" our social relations and activity that will rescue us from partiality and differences.<sup>74</sup> » Elle introduit de cette manière la subjectivité dans tout discours qu'il soit scientifique, humaniste ou féministe. L'affirmation de cette subjectivité permet de dégager non seulement la position défendue par l'auteure, mais ce qui la supporte et la fait émerger, sans prétendre porter un message opaque, universel et hégémonique.

Afin de faire opposition à cet individu universel, la stratégie féministe préconisée dans les années 1970, fut de bâtir une solidarité femmes en démontrant la systématisation de l'oppression. Toutes les femmes étaient opprimées, la domination masculine était dénoncée et théorisée, ses particularismes et ses discours discriminants mis en lumière. Donc, les femmes pouvaient toutes s'unir pour améliorer le sort de tout une chacune contre un adversaire conceptualisé : le patriarcat et dans certaines analyses, la classe

<sup>73</sup> Judith Butler, « Contingent Foundations: Feminism and the Question of "Postmodernism" », in *Feminists Theorize the Political*, op. cit., p.8.

<sup>74</sup> Jane Flax, « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Chicago: University of Chicago Press, Micheline R. Malson (dir), 1989, p.72.

homme. C'était une façon de créer une opposition franche permettant une action factuelle.

### 3.1.2 La femme solidaire : construction d'une identité universelle

Les féministes postmodernes et postcoloniales mettent en lumière que la prise de parole des « femmes » s'est effectuée en construisant un sujet-femme universel, contrecarrant l'*ennemi principal* : le sujet-homme universel. Cette affirmation identitaire politisée a par contre perpétué plusieurs mécanismes d'exclusion, les mêmes qui étaient décriés par les féministes modernes: rendre invisibles des individus par le positionnement hiérarchique d'un groupe s'affirmant comme représentatif d'un ensemble.

Ainsi, un des principaux points abordé par la théorie postcoloniale est justement la déconstruction du sujet-femme consubstantiel, ou du NOUS-Femme, et par le fait même, la mise en relief des particularismes culturels quant à la vision unique de l'émancipation. C'est devant la nécessité de renverser un rapport de force inégal que certaines théoriciennes féministes modernes ont cédé à l'impératif de la solidarité idéologique et identitaire, mettant parfois de côté certaines prémisses critiques. Ce qui a permis la constitution d'un discours féministe fort et unique réunissant à la fois les revendications politiques, les concepts analytiques et les éléments théoriques. Une des pierres angulaires de ce discours est la différence des sexes et des genres, basée sur une idée de l'immutabilité de cette binarité. Ce qui s'avère être un des éléments théoriques les plus problématiques et qui n'a pourtant pas été remis fondamentalement en question par les féministes modernes.

Chercher un principe universel, que ce soit une articulation synthétisée de l'oppression ou une réponse à la répression, tel qu'ont essayé de le faire certaines féministes modernes en parlant d'oppression universelle des femmes, sera toujours source de divergence. Il ne s'avère pas nécessairement conséquent de faire taire ces voix divergentes afin d'en élever une seule au-dessus des autres dans l'espoir d'atteindre certains objectifs précis. Il est toujours aisé de trouver des illustrations à l'idée que l'on défend et que l'on veut voir émerger, mais réunir la globalité des particularismes sous un concept unique est vain et réducteur. D'autant plus que ces voix divergentes ne

disparaissent pas, elles font toujours partie du paysage intellectuel, mais se trouvent reléguées dans une position d'infériorité dans la hiérarchie des priorités.

Comment s'est formé ce sujet-femme, quel cheminement intellectuel a emprunté cette construction et au-delà du discours émancipateur réunissant les femmes pour la lutte, qu'a provoqué la conception de ce sujet ? La formation d'une solidarité identitaire se base sur l'exclusion. Exclure ce qui n'est pas nous, pour construire ce nous. Dans le cas du féminisme, la séparation était déjà faite entre les hommes et les femmes. Les féministes modernes ont repris cette division en démontrant l'inégalité des deux classes sexuées. La théorisation de la hiérarchie et de l'oppression a permis aux femmes de découvrir les mécanismes de domination à l'œuvre et d'en dénoncer la réaffirmation quotidienne.

Afin d'obtenir le respect des droits d'une communauté ou d'un groupe discriminé, il faut nécessairement maintenir une solidarité du groupe opprimé, une justification constante des motifs de la lutte, une nécessité visible des changements, permettant ainsi de confronter la classe dominante. Cette constitution de la solidarité se produit autour d'une expérience vécue par plusieurs personnes simultanément et par la rationalisation de ce vécu en termes systémiques. C'est une prise de conscience de la part d'un groupe qui s'opère grâce à l'intellectualisation comparée des conditions de vie et du désir de les améliorer.

### 3.1.2.1 Le paradoxe de la femme universelle

Là où il semble y avoir des incongruités, c'est autour de l'aspect représentatif d'une telle construction solidaire. Cette idée d'unité est impulsée par des personnes théorisant l'oppression et parlant « au nom de ». Elles s'octroient ainsi le pouvoir de délimiter les bases identitaires du groupe défendu (ou du groupe opprimé, selon le point de vue) et les paramètres de la lutte. Ce qui crée forcément une obligation pour les membres de répondre aux impératifs d'une catégorisation identitaire, sans quoi, ils courent le risque de ne pas être reconnus par le groupe. Cette idée d'unité universelle des femmes est une utopie qui nie la diversité et qui ne favorise pas nécessairement la solidarité. C'est en la revendiquant, que cette conception de la lutte, paradoxalement, exclut en monopolisant le discours et le pouvoir symbolique autour du désir d'unification.

C'est ainsi que Rosi Braidotti aborde la question de la constitution du sujet en définissant de quelle façon le sujet dominant arrive à se positionner socialement : « Le sujet dominant se constitue autant dans ce qu'il exclut et disqualifie que dans ce qu'il autorise et valorise. Dans cette logique perverse, les autres sont constitutifs et productifs.<sup>75</sup> » Cette analyse peut être appliquée à la constitution d'un groupe défendant les intérêts d'une classe particulière. En définissant ce qu'était l'oppression et aussi à certains égards, ce qu'était LA femme et LA féminité, le NOUS féministe s'est construit en suivant le modèle d'imposition identitaire du discours dominant patriarcal. Sous le sceau de l'unité femme, niant les hiérarchies présentes à l'intérieur de cet ensemble « solidaire », le discours féministe moderne incluait autant qu'il excluait. Arriver à se distancier de cette structure identitaire militante, c'est remédier à ce concept d'unité essentialiste, qui met de l'avant des pratiques, des revendications et des modèles répondant aux aspirations des femmes blanches occidentales hétérosexuelles de classe moyenne.

Dans le même ordre d'idées, Donna Haraway affirme que « Quand on nomme quelque chose, la conscience de l'exclusion est très prononcée.<sup>76</sup> » Par le fait de se définir en tant que groupe solidaire, il y a forcément des effets contradictoires qui peuvent émerger. Et ce même dans la mesure où le souci d'inclusion est présent. Car bien que ce désir d'une grande inclusion soit verbalisé, cela ne signifie pas que les éléments nécessaires soient mis de l'avant pour que cette dernière soit réalisée. D'autant plus que, l'exclusion n'apparaît pas toujours clairement aux gens qui la perpétuent. Ce qui ne les déresponsabilise pas pour autant d'en prendre conscience, tel que le disait Judith Butler concernant la réitération d'un discours de haine<sup>77</sup>.

Par exemple, les femmes étant en position inférieure dans les rapports de pouvoir au sein de la société patriarcale ne semblent pas considérer qu'elles peuvent se trouver en position inverse dans d'autres situations. Ce qui a comme conséquence de dissimuler

<sup>75</sup> Rosi Braidotti, « La pensée féministe nomade », in *Multitudes*, no 12, Paris : Éditions Exils, 2003, p.28.

<sup>76</sup> Donna Haraway, *Le manifeste cyborg : la science, la technologie et le féminisme-socialiste vers la fin du XX<sup>ème</sup> siècle*, <http://multitudes.samizdat.net/>, Paris, 1992, p. 5.

<sup>77</sup> Voir l'analyse de Butler sur l'antériorité du langage à la section 2.4.1 La séduction : un langage codé.

l'exclusion qu'elles perpétuent et qui leur permet aussi de se constituer dans la sphère sociale. L'ouverture à la diversité ne se fait pas seulement par le discours; des mesures concrètes doivent être prises afin d'éviter les possibles dérives. Ce qui peut parfois impliquer une remise en question radicale de nos présupposés théoriques. Qui plus est, un regard introspectif doit être porté aux relations inégalitaires qui servent parfois les intérêts d'un groupe donné dans le paysage hiérarchique politique.

Le groupe dominant n'exclut pas toujours volontairement, il valorise ce qu'il est en considérant que ce serait favorable pour tout le monde d'adopter sa position. L'exemple des groupes militants LGBTQ<sup>78</sup> de Montréal est aussi pertinent à ce sujet. Le but de leur union étant justement de lutter contre la discrimination, jusqu'à très récemment le discours semblait suffire pour démontrer leur ouverture d'esprit aux diverses communautés culturelles. En utilisant un discours unique contre la discrimination homophobe, les groupes LGBTQ ne sentaient pas le besoin de s'adapter aux vécus différents des personnes gaies ou lesbiennes en situation d'immigration. Ce qui avait pour effet d'exclure les LGBTQ issus de l'immigration des groupes militants, sans que ces derniers ne s'identifient complètement à leur communauté d'origine à cause de leur orientation sexuelle. Dans la nécessité de se décrire en tant que groupe ou en tant que sujet, la fixité d'une définition implique inévitablement de baliser structurellement avec des construits culturels. Ce qui peut sembler être un impératif, le positionnement identitaire pour mener une lutte, s'avère être aussi une façon d'exclure.

D'autant plus que le féminisme moderne, en s'appropriant la définition de la catégorie femme et en en revendiquant l'unité, imposait une vision idéologique subjective comme étant universelle. Du même coup, cette imposition niait les relations de domination présentes au sein du groupe des femmes, tout en occultant les différences quant à l'accès et l'intégration du prétendu processus émancipateur. Cette distance est particulièrement palpable entre les femmes porteuses du message de solidarité dans les pays occidentaux et les femmes de couleur de ces mêmes pays. Selon certains écrits des féministes du *black feminism* aux États-Unis<sup>79</sup>, ces dernières ne se sentent pas concernées par cette supposée solidarité qu'elles voient plus comme une façon de permettre aux

<sup>78</sup> Lesbienne, gai, bisexuel, transsexuel, transgenre, Queer.

<sup>79</sup> Comme bell hooks ou Audre Lorde.

femmes blanches bourgeoises de s'élever socialement aux dépens des femmes noires n'ayant pas accès aux mêmes privilèges en raison de leur statut racial.

Haraway renchérit sur le concept du NOUS-Femme qu'elle qualifie de totalisant et d'impérialiste. En effet, selon cette auteure, ce concept émergeant de la classe blanche bourgeoise hétérosexuelle a nié l'existence des femmes ne répondant pas à cette catégorisation évoquée dans le discours de libération. Cette exclusion des femmes non blanches ou des lesbiennes a aussi été possible grâce à une appropriation de l'histoire du féminisme par ce même groupe de femmes détenant dorénavant les rênes du pouvoir et de l'attribution des rôles dans la construction symbolique d'un discours sur le passé. Le discours historique des féministes *mainstream* a ainsi servi à montrer un certain visage de la lutte qui valorise l'idéologie de celles la construisant et insère ses protagonistes dans une continuité de réussite et de libération. Au détriment de la polyvocalité. « La production d'une théorie universelle, totalisante est une erreur majeure qui passe en grande partie à côté de la réalité, probablement toujours certainement aujourd'hui.<sup>80</sup> » Haraway signifie ainsi que la tentative de décrire l'expérience féminine comme unique et universelle n'est pas seulement infructueuse, mais discriminante.

### 3.1.2.2 Subvertir l'unité universalisante

La critique du NOUS de Judith Butler remet fondamentalement en question la validité du concept femme dans un contexte d'action politique et aussi la pertinence de la construction d'un sujet stable et unificateur. Ses questionnements vont se cristalliser autour de l'existence même de cette entité féminine : La femme existe-t-elle avant la conceptualisation de son oppression ?

Butler perçoit plutôt ce désir d'unité et le concept femme-universaliste comme une somme d'intérêts particuliers et une stratégie politique orchestrée par l'élite féministe. Même si c'est à travers un discours d'émancipation, l'imposition d'une identité et d'un cheminement libérateur crée forcément un rejet. Certains groupes censés se sentir représentés, refuseront l'intégration de ces catégories, aussi libératrices puissent-elles paraître. « La construction de la catégorie « femme » comme un sujet cohérent et stable

<sup>80</sup> Donna Haraway, *op. cit.*, p. 22.

n'est-elle pas, à son insu, une régulation et une réification des rapports de genre? Or une telle réification n'est-elle pas précisément contraire aux desseins féministes?<sup>81</sup> » Cette critique du NOUS-Femme ne s'arrête pas à la défense des groupes exclus du concept femme, mais s'attaque à l'idée même d'un sujet unique favorisant l'action politique.

Cette déconstruction du sujet-femme et de ses fondations fixes est, selon Butler, non pas une façon de nier le concept ou de cesser de l'utiliser, mais plutôt une tentative pour se le réapproprier en subvertissant les bases oppressives contenues dans son édification. Elle tente ainsi de le réinscrire, en rupture avec le sens instrumentalisé et asservissant qu'il contenait, et de permettre son redéploiement identitaire et politique.

De même, le NOUS-Femme, dans l'œuvre de Marie-Hélène Bourcier, s'inscrit dans un processus d'assimilation des femmes ne répondant pas au prototype (autant racial que religieux ou d'orientation sexuelle). Elle ne perçoit pas ce concept comme unificateur et émancipateur. Selon son analyse, le NOUS-Femme sert les intérêts d'une classe politique qui veut redorer le blason de ses aspirations et affirmer la validité de son modèle. Elle met bien en lumière les relations de pouvoir qui sont présentes au sein de la société française, en affirmant qu'elles sont tout aussi présentes au cœur du féminisme. « L'universalisme français est un particularisme qui ne s'affirme pas comme tel.<sup>82</sup> » Ce qui corrobore la pensée de plusieurs féministes postcoloniales qui soutiennent que comme dans tout discours binaire s'articulant autour du binôme dominant/dominé, l'objectivité semble appartenir à ceux et celles qui produisent le discours et les particularismes, à ceux et celles qui le subissent.

### 3.1.2.3 Contexte global : approche locale

Les féministes postcoloniales se sont aussi penchées sur la reproduction des rapports de pouvoir présents entre les personnes issues de la culture nationale et les gens issus de l'immigration dans les pays occidentaux et sur les dynamiques de reproduction des inégalités entre pays occidentaux et pays du Tiers-monde<sup>83</sup>. Un des points de leur

<sup>81</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, *op.cit.*, p. 66.

<sup>82</sup> Marie-Hélène Bourcier, *op. cit.*, p. 37-38.

<sup>83</sup> En sachant les critiques faites à ce terme qui réfère à une période temporelle précise, nous avons décidé de l'employer ici puisqu'il est le terme le plus souvent utilisé dans la littérature postcoloniale anglophone. En continuité avec la définition de Chandra Talpade Mohanty, Tiers-

analyse se concentre sur les thèses féministes occidentales étudiant les problématiques des femmes hors Occident. Leur regard étant toujours imprégné de cette vision d'une culture occidentale dominante. Les questionnements portent aussi sur l'inadéquation entre les priorités d'action et les revendications identitaires des féministes occidentales et les revendications locales qui sont souvent soumises à des jugements racistes de la part des analystes féministes occidentales. Les critiques venant des femmes issues de l'immigration en contexte occidental sont aussi très virulentes. Elles mettent en lumière le racisme sur lequel s'appuyaient certaines féministes afin de qualifier le mouvement majoritaire de supérieur.

Il est à noter que la polémique autour du NOUS-Femme a d'abord été soulevée par les féministes postcoloniales. Elles ont permis, par la déconstruction du concept de sororité universelle, d'articuler théoriquement les différents niveaux d'oppression et la reproduction de rapports de pouvoir couverts par le discours humaniste/universaliste, tout en s'inscrivant dans une démarche féministe. Cette prétendue sororité perpétue des inégalités concrètes en refusant d'allier les différentes luttes contre toute forme de soumission à un ordre discriminatoire. En hiérarchisant les luttes, le féminisme avant la lutte antiracisme, les féministes modernes entrent en continuité avec le discours dominant privilégiant une classe au détriment d'une autre, même si le discours suggère l'inverse. L'injonction qui était faite aux femmes des minorités dans les pays occidentaux à joindre la lutte féministe n'était qu'une ouverture discursive, argumente bell hooks :

One reason white women active in the feminist movement were unwilling to confront racism was their arrogant assumption that their call for sisterhood was a nonracist gesture. Many white women have said to me « We wanted black women and other nonwhite women to join the movement, » totally unaware of their perception that they somehow “own” the movement, that they are “hosts” inviting us as “guests”.<sup>84</sup>

---

monde définit l' ensemble des pays socio-économiquement en difficulté et les populations des pays occidentaux en situation de pauvreté. Il est à noter que je suis consciente des dangers de ce terme, notamment celui d'amalgamer différentes réalités sous un vocable unique, mais son utilisation parcimonieuse s'insère dans un désir de mettre en lumière ces difficultés conceptuelles et d'en transformer les usages.

<sup>84</sup> bell hooks, « Sisterhood: Political Solidarity between Women », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.403.

hooks montre bien à travers cette citation comment l'approche des féministes modernes prétendant lutter pour une sororité universelle était biaisée par des relations de pouvoir déjà présentes entre les femmes. En affirmant une ouverture à une lutte concertée entre toutes les femmes, certaines militantes féministes se désresponsabilisaient ainsi de perpétuer des comportements racistes et accentuaient la culpabilisation des femmes non investies dans le mouvement majoritaire. Un peu comme une libération conditionnelle : il fallait s'engager dans le mouvement mené par une certaine élite, les autres stratégies émancipatrices étant perçues comme des affronts au féminisme de combat.

Audre Lorde, une des premières féministes noires<sup>85</sup> à mettre en lumière le racisme sous-tendant le concept de sororité, a aussi rendu visible le manque de considération des féministes blanches à l'égard des différents schémas d'oppression. En mettant l'accent sur des revendications spécifiques au statut de femmes blanches hétérosexuelles, ces féministes projetaient leurs valeurs et leur désir d'émancipation sur une classe qui n'avait pas le droit de parole. Elles parlaient ainsi en leur nom, en résumant leur oppression à une copie de la leur, sans pour autant se préoccuper d'en connaître les fondements et les différentes subtilités de son articulation. Les féministes occidentales affirmaient vouloir favoriser l'émancipation de femmes dont la réalité leur était, à proprement parler, inconnue. En plus d'utiliser une approche victimisante et débilite, le maternalisme intellectuel dont elles faisaient preuve perpétuait les rapports de subordination raciale traversant les réalités des femmes de couleur :

Aujourd'hui dans le mouvement des femmes, et d'une manière largement répandue, les femmes blanches focalisent sur leur oppression de femmes et ne tiennent pas compte des différences de race, de préférence sexuelle, de classe sociale et d'âge. Le mot sororité recouvre d'un faux semblant d'homogénéité l'expérience de toutes les femmes, mais dans les faits, la sororité n'existe pas.<sup>86</sup>

Le choix des féministes modernes de mettre de l'avant certaines revendications en y attribuant un caractère global relève d'un désir de se positionner stratégiquement sur l'échiquier politique en utilisant des rapports de pouvoirs déjà existants. C'était aussi une façon d'obtenir des gains, certes significatifs pour l'ensemble de la population, sans

---

<sup>85</sup> Cette précision est faite par l'auteure elle-même.

<sup>86</sup> Audre Lorde, *Sister Outsider*, Laval (Qué) : Éditions Trois, 2003, p.127. Première parution aux États-Unis en 1984.

réaliser que ces derniers pouvaient créer une dichotomie entre les différents pôles de lutte. Cette dichotomie est présente entre les membres d'une communauté culturelle dans les pays d'immigration qui voient comme une trahison identitaire la lutte des femmes de cette communauté auprès des féministes occidentales ; mais aussi, de la part des femmes de différents pays en émergence, qui perçoivent le féminisme, présidé par l'élite blanche, comme une ingérence de l'Occident au sein de la sphère intime de leurs vies et un danger d'acculturation et de perte de la spécificité de leur culture propre.

Jurema Werneck, situant la lutte féministe au Brésil par rapport au féminisme occidental, explique clairement les failles de cette obligation d'unité sororale : « Posées par le féminisme émergent, les affirmations répétées d'homogénéité des nécessités et des aspirations des femmes portaient en elles un ensemble de mécanismes de réduction, d'invisibilisation et même de renforcement de l'anéantissement de millions de femmes dans le monde.<sup>87</sup> » Ce que Werneck critique est la stigmatisation du discours autour de problématiques précises. Ce qui engendre fréquemment une rhétorique binaire et oppositionnelle, ne permettant de se ranger que dans un camp ou dans un autre et se concluant inévitablement par des arguments moraux.

Cette auteure en posant une forte critique sur le concept du NOUS-Femme international se positionne aussi dans un contexte de globalisation et de fluidité des frontières. En plus de questionner la pertinence d'un concept unique comme étant hégémonique, elle justifie cette approche par le mouvement mondial qui s'opère présentement et l'impossibilité pour les individus et pour les catégories opprimées de baser leurs luttes sur des caractéristiques identitaires fixes. Werneck offre une vision contextualisée et plurielle qui prend en compte la complexité de la situation actuelle et les différentes influences qui submergent l'individu, tout en se situant à l'intérieur d'une subjectivité affirmée : « Affirmer une identité unique n'est plus suffisant dans ce scénario complexe ; au contraire, ce sont les identités multiples et instables qui peuvent permettre à nouveau la singularisation, face à la fluidité des articulations, des contacts et des frontières actuelles.<sup>88</sup> »

---

<sup>87</sup> Jurema Werneck, « Ialodês et féministes. Réflexions sur l'action politique des femmes noires en Amérique latine et aux Caraïbes » in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol 24, no2, Lausanne : Éditions Antipodes, 2005, p. 42.

<sup>88</sup> *Ibid*, p.46.

Ce qui transparaît dans ce texte de Werneck est la richesse et l'importance de mener des luttes en considérant la transversalité et la simultanéité des concepts de classe, race, genre et orientation sexuelle. La subordination n'étant pas le fait d'un seul élément, leur jonction doit être mise en relief afin de percevoir la concomitance des schémas de domination. Et ce n'est pas simplement dans une conscience de réduire les discriminations analytiques, mais bien de s'adapter au contexte global et changeant dans lequel nous évoluons présentement. Le positionnement féministe unique et la construction d'un sujet-femme universel semblent à la lumière de cette analyse, déconnectés d'un contexte en mouvement et des multiples influences interreliées qui permettent au sujet d'émerger.

Toutes ces approches nous montrent la variété des critiques féministes qui ont été faites au concept du NOUS-Femme. Ces critiques sont souvent le point de départ pour l'articulation d'une théorie du sujet affranchie de cette obligation déterminante d'unité. La dissension au sein du féminisme et le questionnement de ses concepts fondamentaux prouvent la diversité et l'intérêt de ce champ d'étude. Un tout solidaire, qui avance comme un bloc ne peut qu'écraser les voix plurielles qui veulent se faire entendre et qui permettent la déconstruction du discours dominant. Que le discours féministe se multiplie, il ne fait qu'affaiblir la normalisation et l'imposition identitaire de la structure patriarcale.

### 3.1.3 Les propositions : un autre concept est possible ?

À la lumière de ce questionnement en regard de l'unité universelle du concept femme, plusieurs féministes postmodernes et postcoloniales ont tenté d'élaborer de nouvelles façons d'analyser et de se positionner dans la sphère politique en tenant compte de ces critiques. La principale difficulté rencontrée par ces intellectuelles a été de construire un concept qui permette l'action et la mise en place de politiques favorisant l'amenuisement des disparités sociales, sans pour autant que ce concept ne soit contraignant identitairement et discriminatoire par son désir de globalité.

### 3.1.3.1 Identités non fixes : la sérialité, le nomadisme et la sororité en interaction

Le caractère déterminant et normalisateur pour l'identité individuelle et collective du concept NOUS-Femme a aussi été analysé par Iris Marion Young. En plus de démontrer les dérives possibles de ce concept, elle formulait une critique plus nuancée de l'approche du concept femme en tant que groupe unifié, identifiable et déterminant. Elle débute son texte<sup>89</sup> en justifiant l'importance de conserver la définition des femmes comme groupe. En effet, elle affirme que sans la conceptualisation des femmes comme groupe, il est difficile de problématiser l'oppression systémique et structurelle qu'elles subissent. D'autant plus que, selon elle, l'existence des groupes représente un affront au système libéral individualiste de la société capitaliste actuelle et permet de garder un point de vue en dehors de cette structure.

Cette précision sur le lien entre féminisme et lutte contre le système capitaliste individualiste semble importante. Plusieurs féministes matérialistes accusent les féministes postmodernes de jouer le jeu du système impérialiste qui divise pour mieux régner. Pourtant, la proposition de Young, comme celles de plusieurs autres féministes postmodernes, bien que verbalisant les limites d'un concept féministe universaliste, offre des pistes pour ne pas tomber dans le relativisme culturel, l'indifférentialisme conceptuel et l'individualisme aveugle.

Young, consciente de la contingence du concept féministe du NOUS-Femme propose plutôt le concept de la sérialité, emprunté à Jean-Paul Sartre, qui lui servira à articuler sa vision du sujet-femme pour tenter de sortir du dilemme s'y rattachant. Elle explique ce dilemme comme la nécessité de décrire les femmes comme un groupe, pour permettre une action politique féministe efficiente, et l'impossibilité de le faire sans passer par une normalisation et une essentialisation des sujets. Elle veut, par l'utilisation de cette théorie, permettre une action collective pour les femmes, sans pour autant leur imposer des attributs communs ou chercher une identité générale. Le terme de sérialité porte en lui à la fois les éléments sociaux et individuels de la construction du sujet-femme, sans en faire une obligation :

---

<sup>89</sup> Iris Marion Young, « Gender as Seriality: Thinking about Women as a Social Collective » in *Signs*, Vol. 19, no3, Chicago: Editions University of Chicago, 1994, p.713-738.

To be part of the same series it is not necessary to identify a set of common attributes that every member has, because their membership is defined not by something they are but rather by the fact that in their diverse existences and actions they are oriented around the same objects or pratico-inert structures. Membership in the series does not define one's identity.<sup>90</sup>

L'identité collective, affirme-t-elle, met de côté les aspects individuels de l'identité ; et la mise en abîme de certaines expériences individuelles, représentatives pour une union, nie forcément la présence d'une diversité identitaire.

La sérialité présente une façon de concevoir les différentes influences de la construction identitaire, sans que ces dernières ne soient fixes. Ces influences peuvent être réinterprétées et utilisées par le sujet dépendamment du contexte social ou de la période de vie durant laquelle est évoqué cet élément. Young décrit la sérialité comme être membre (*membership*) de plusieurs séries (famille, sexualité, profession, religion...) sans que ces dernières ne soient contraignantes ou déterminantes pour l'action ou l'identité. L'essentialisme d'une description unique du sujet-femme est donc évincé par cette pluralité d'appartenance à des séries. Ces dernières ne définissent pas le sujet, ne le rangent pas dans une catégorie déterminée et fixe, mais lui permettent d'être un vecteur d'action et de sens.

Selon Rosi Braidotti, le problème repose sur la constitution première de ce concept qui tentait au départ de rassembler les femmes afin de systématiser leur oppression. Elle remet en question cette catégorie d'action politique hiérarchique reproduisant des exclusions structurelles en affirmant qu'il faut arriver, à la lumière des différentes critiques faites à ce concept réducteur, à le rendre plus polyvalent : « What emerges from these new developments in feminist theory is the need to recode or rename the female feminist subject not as yet another sovereign, hierarchical and exclusionary subject but rather as a multiple, open-ended, interconnected entity.<sup>91</sup> » C'est donc une vision du sujet qui n'est pas exclusive, mais inclusive de l'altérité et une construction identitaire qui n'est pas unique, mais multiple.

<sup>90</sup> *Ibid*, p.728.

<sup>91</sup> Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects*, New York: Columbia University press, 1994, p. 158.

Dans cette analyse, on ne peut plus opposer le naturel au culturel pour comprendre la subjectivité de l'individu, mais il convient de la percevoir comme une construction toujours en chantier, complexe et nomade, tel que l'affirmait aussi Anne Fausto-Sterling. C'est une façon de « *repenser la matérialité sans essentialisme* »<sup>92</sup>, d'intégrer l'univers technologique à notre construction individuelle, autant que le mouvement humain dans notre constitution collective.

Il ne s'agit pas de nier la corporalité, mais bien d'intégrer les éléments qui font maintenant partie de la structure permettant au sujet de devenir, et de se positionner en dehors des prismes habituels, retranchant les différentes influences constitutives du sujet. Dans cette perspective, la relation à l'altérité est transformée et la logique politique déstructurée. Ce qui devient constitutif pour orienter l'organisation dynamique identitaire et politique est la dimension de la relation. Cet espace en éternelle construction, ce lien établi et instable, ces relations complexes aux racines multiples sont les éléments du processus de nomadisation.

Tout en critiquant vertement le concept de sororité tel que vu précédemment, bell hooks propose de se réapproprier ce concept afin de permettre une lutte, sans pour autant que cette dernière ne se cache derrière des revendications universalisantes. Un des éléments pertinents de l'analyse de cette auteure, est la mise en lumière de la prétention d'identification de toutes les femmes à une lutte unique cachée par un idéalisme déconnecté des différences qui les constituent pourtant. Cet idéalisme dévalorise les dissensions et provoque inévitablement le rejet en évitant la confrontation d'idées. hooks relate comment l'idée d'une lutte pour les femmes doit se faire non pas en refusant de remettre en question ses a priori idéologiques, mais plutôt en les confrontant et surtout, en verbalisant les attitudes discriminatoires qui peuvent être au cœur d'un noyau militant. Ainsi, elle affirme la nécessité d'une sororité, mais tout en ayant à l'esprit que cette dernière ne doit pas être empreinte d'une fixité idéologique :

Women need to come together in situations where there will be ideological disagreement and work to change that interaction so communication occurs. This means that when women come together, rather than pretend union, we would acknowledge that we are divided and must develop strategies to overcome fears, prejudices,

<sup>92</sup> Rosi Braidotti, *La pensée féministe nomade*, op. cit., p.31.

resentments, competitiveness, and so on. [...] Women need to have experience of working through hostility to arrive at understanding and solidarity if only to free ourselves from the sexist socialization that tell us to avoid confrontation because we will be victimized or destroyed.<sup>93</sup>

Ainsi, sans se défaire complètement du concept de sororité, contrairement à d'autres féministes postmodernes et postcoloniales, hooks propose plutôt de ne pas inclure l'homogénéité identitaire dans ce concept. Cette proposition ne remet pas en question l'existence même du concept de sororité, mais au contraire, elle l'enrichit en laissant place à des modifications constantes. D'autant plus qu'elle suggère de ne pas tenter de toujours éviter la confrontation. Cette façon de faire non conflictuelle est, selon hooks, une vision sexiste traditionnelle des femmes qui ne sauraient argumenter ou se confronter sous peine d'être meurtries. Cette recommandation de hooks semble remplir deux fonctions : à la fois de ne pas répéter des attitudes stéréotypées et imposées par le système patriarcal, et d'un autre côté, entrer dans un processus d'*empowerment* qui vise à défendre ses idées dans un esprit d'ouverture à la discussion.

L'aspect de la non-fixité qui relie cette auteure aux deux autres citées ci-haut fait aussi le lien avec l'analyse du corps proposée par les postmodernes au chapitre précédent. L'analyse en mouvement, l'intégration de nouveaux éléments conceptuels, la confrontation idéologique au sein d'une lutte sont autant de sources permettant le renouvellement du mouvement féministe et la préoccupation conceptuelle et méthodologique de ne pas reproduire les systèmes d'aliénation et d'oppression qui demeurent structurellement ancrés dans les écrits modernes. En plus de renouveler théoriquement le féminisme, ces auteures mettent en place de nouvelles stratégies d'action politique et sociale qui prennent en considération la situation actuelle de la mondialisation, l'augmentation des parcours migratoires, définitifs ou passagers, tout autant que l'accélération de la vie et l'impossibilité de mettre en place une théorie ou des moyens d'action sans s'ouvrir à des transformations.

---

<sup>93</sup> bell hooks, *Sisterhood: Political Solidarity between Women*, op. cit., p.410.

### 3.1.3.2 Redistribution et reconnaissance

Dans un esprit plus pragmatique, Nancy Fraser propose une réactualisation des politiques féministes, à la lumière des critiques faites au concept du NOUS-Femme, mais en liant le contexte politique à l'élaboration des politiques féministes. Cette approche, à la fois historique et critique, permet de mettre en lumière le cheminement de la théorie féministe, sans pour autant affirmer que seul le contexte est porteur de renouveau au sein d'un mouvement intellectuel. Ses questionnements s'orientent principalement autour de la nécessité de reconnaître le déséquilibre entre hommes et femmes dans la société actuelle, tout en prenant en considération les autres facteurs pouvant créer des déséquilibres. Se gardant ainsi de tomber dans un relativisme culturel ne permettant pas l'action devant des situations discriminatoires.

Fraser développe sa pensée en opposant deux types de politiques féministes, soit la politique de la redistribution et la politique de la reconnaissance. Elle situe tout d'abord ces deux types de politiques dans le cadre de deux phases historiquement distinctes dans le féminisme américain d'après Deuxième Guerre, aussi appelé féminisme de la deuxième vague. Elle tente de mettre ces deux courants en lien avec le contexte idéologique de l'époque dans lequel ils s'insèrent.

La première phase, celle de la redistribution, soutenait des revendications en faveur d'une redistribution des ressources économiques moins inégalitaires, considérant les déséquilibres inhérents du système patriarcal qui étaient mis en lumière par les théoriciennes féministes. Ce désir de rééquilibre était principalement porté par un effort de globalisation de l'oppression féminine et donc par l'édification du NOUS-Femme cherchant à obtenir une répartition plus équitable face à la domination masculine. Fraser tend à démontrer que cette analyse et les politiques en découlant étaient influencées par l'idéologie socialiste qui était relativement présente chez les féministes à cette époque. Ce lien entre les idées contemporaines et l'émergence de nouvelles politiques féministes corrobore aussi l'actuelle tendance du féminisme à se diriger vers une internationalisation et une théorisation fluctuante plutôt que de favoriser une universalisation de la lutte. Ce dernier concept étant plutôt influent dans la période moderne.

Cette phase fut amenée progressivement vers des considérations plus identitaires de la lutte, examinant les constructions culturelles de la domination masculine surpassant la constitution biologique. Cette deuxième période, celle de la reconnaissance, se base sur une critique de la redistribution ne prenant pas suffisamment en considération les différences culturelles influençant les positions sociales. Il s'agit donc d'une analyse plutôt centrée sur les inégalités liées au genre et la construction sociale de ce dernier.

Les revendications ne sont plus axées principalement sur les inégalités économiques, mais sur les mécanismes du système patriarcal induisant des valeurs androcentriques dans l'ensemble social et une analyse approfondie des fondements des différences de genre. Ce changement est dû, selon Fraser, à la transformation historique, plus large que celle reliée au féminisme, du système économique-politique vers le néolibéralisme et la « *corporate globalization* ».

This change can be seen in the eclipse of socialist and Marxian feminisms, which sought the remedy to male domination in the restructuring of political economy, by cultural and deconstructive feminism which look rather to change the symbolic order. But it is not limited to feminism per se. On the contrary, analogous shifts can be found in virtually every progressive social movement.<sup>94</sup>

Cette approche culturelle du genre aurait entraîné, selon Fraser, une dissociation de l'économie politique comme vecteur de l'oppression. En reportant sur un terrain plus symbolique les causes de l'oppression des femmes, le système économique ne se retrouvait plus au centre de l'analyse féministe. Cette transformation analytique a incité à une dislocation de la théorie et de la pratique et depuis cette période, il est plus difficile de les connecter. Cette séparation s'est effectuée au détriment de l'un et de l'autre qui doivent s'inter-influencer pour favoriser le changement social.

Elle déplore donc ce passage de la redistribution à la reconnaissance. Trouvant une certaine pertinence dans les deux phases, Fraser juge qu'il faudrait plutôt joindre les deux conceptions pour une action et une pensée féministe efficiente. « I've sought to promote a nonidentitarian politics of recognition, one that avoids reifying collective

<sup>94</sup> Nancy Fraser et Nancy A. Naples, « To Interpret the World and to Change it: An Interview with Nancy Fraser », in *Signs*, vol.29 no4, Chicago: Editions University of Chicago, 2004, p.1113.

identity and synergizes with an egalitarian politics of redistribution.<sup>95</sup> » Elle se situe donc aux confluents des deux approches, reconnaissant que le féminisme ne doit pas se poser comme la seule approche critique. Le féminisme permet un regard sur la société et les discriminations toujours opérantes et s'intègre dans la recherche d'une justice sociale qui ne se limite pas aux analyses de genre.

Par contre, demeurer dans un débat entre reconnaissance et redistribution est vain et sans issue, puisque cela ne permet pas d'ouvrir les catégories d'analyse politique qui se chevauchent plus qu'elles ne s'affrontent diamétralement. C'est donc plutôt dans une idée de pluridisciplinarité qu'elle insère les luttes féministes, que dans un idéal de théorie unique et totalisante. Donc, un des défis majeurs, selon l'auteure, est d'arriver à apprécier le sens et la signification des identités culturelles et religieuses, tout en analysant les processus qui interviennent et créent des relations de pouvoir inégales et défavorables pour les femmes.

Ces différentes propositions nous amènent à examiner le contexte actuel dans lequel la société évolue afin de comprendre les problématiques de genre dans un ensemble complexe. Il est difficile de penser pouvoir considérer la lutte des femmes, ou la lutte contre les discriminations liées au genre, sans tenir compte des différences culturelles inhérentes à la possibilité d'émancipation, ni du contexte socio-économique différent de personnes vivant dans le même pays. Les dynamiques liées au multiculturalisme et les défis qu'elles posent pour le féminisme devraient être observés à la lumière de ces analyses, tout comme le propose Fraser : « Je dirais même qu'il faut ouvrir un nouveau débat, débat orienté sur l'intersection de multiples différences. En d'autres termes, il nous faut établir un nouveau lien entre la problématique de la différence culturelle et celle de l'égalité sociale.<sup>96</sup> »

### 3.2 L'intersectionnalité

Le NOUS-Femme, tel qu'il a été démontré dans les sections précédentes, par son édification universalisante divise conceptuellement les émancipées et les soumises, tout

<sup>95</sup> *Ibid*, p. 1113.

<sup>96</sup> Nancy Fraser, « Multiculturalisme, anti-essentialisme et démocratie radicale », in *Cahiers du genre*, no39, Paris : L'Harmattan, 2005, p.48.

en imposant une vision stigmatisée de ce qu'est l'oppression et des façons d'y remédier. Cette approche ne permet pas aux femmes de différentes origines ou classes sociales d'avoir une plus grande prise sur leur émancipation, ni sur une participation active au sein de l'ensemble social. La catégorie identitaire du NOUS-Femme, inclut symboliquement toutes les femmes biologiques et pourtant, elle semble en exclure tout autant par sa description de l'oppression des femmes.<sup>97</sup> Le problème, selon Butler, se situe autour de la lutte identitaire. « Identity categories are never merely descriptive, but always normative, and as such, exclusionary.<sup>98</sup> »

Les femmes issues de l'immigration dans un pays occidental peuvent difficilement s'associer ou se sentir concernées face à une lutte féministe qui ne les représente pas et qui souvent, par des sous-entendus racistes, va diaboliser les gens de leur propre communauté. Les stratégies de libération et le type de discours employé véhiculent des valeurs occidentales et souvent calquées sur le modèle masculin blanc bourgeois hétérosexuel, sujet « originellement » émancipé qui ne peut correspondre à la réalité d'individus n'appartenant pas à cette communauté. D'autant plus que derrière le discours d'émancipation se cachent souvent des présupposés racistes qui supportent la construction antagoniste de femmes libérées occidentalisées d'un côté et de femmes racialisées subordonnées de l'autre.

La hiérarchie et le racisme sous-jacent au concept du NOUS-Femme ne donnent pas à toutes les femmes la possibilité de questionner leur propre position, puisqu'elles vivent d'abord un rapport de subordination raciste en étant perçues comme étrangères dans un pays d'accueil qui rejette leur culture ou comme sous-développées dans l'organisation mondiale telle qu'elle est définie par les grandes institutions internationales telles que l'ONU ou la Banque Mondiale. La proximité et le support qu'offre la communauté d'appartenance entrent en compétition symbolique avec le discours émancipateur féministe. Ce dernier semble éloigner les femmes de leur communauté en les plongeant dans un univers individualisé sans ouvrir de possibilités favorisant leur

<sup>97</sup> Voir Elsa Dorlin, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », dans *Cahiers du genre*, no39, Paris : L'Harmattan, 2005 pour une révision de la pensée du black feminism et l'explication de l'idée « Toutes les femmes sont blanches et tous les Noirs sont des hommes ».

<sup>98</sup> Judith Butler, *Contingent Foundations: Feminism and the Question of "Postmodernism"*, op. cit., p. 15-16.

insertion dans une communauté qui soit autre que celle de la culture d'origine. Cette opposition entre les multiples facettes identitaires créées par le discours féministe a été mise en lumière par les féministes postcoloniales et postmodernes, tel que le résume Nancy Fraser :

Ce qui a créé une situation insoluble pour les femmes soumises à ces périls multiples, pressées qu'elles étaient de choisir entre leur loyauté à leur genre et leur loyauté à leur « race », classe ou sexualité. Cet impératif de choix niait leur réalité de femmes soumises à plusieurs assujettissements et possédant une affiliation et une identité plurielles.<sup>99</sup>

Le discours d'émancipation des féministes modernes occidentales ne prend pas en considération les différentes conditions dans lesquelles il peut être vécu ni les difficultés que son application systématique peut présenter pour l'intégration des femmes d'un milieu différent de celui de la société d'accueil. Une des limites du discours émancipateur universaliste apparaît ici clairement : ce discours ne s'applique parfois tout simplement pas aux différentes situations de subordination que les femmes peuvent vivre.

La formation du genre et l'identité sexuelle adoptent des formes culturelles spécifiques et s'insèrent dans un ensemble de pratiques. Une communauté est un espace-temps en équilibre. Tout se tient, tout s'emboîte, dans une mobilité harmonieuse. Vouloir enlever un des éléments, sans comprendre ce qu'il supporte et ce qui l'a fait émerger, c'est à la fois déconsidérer la complexité des cultures et des individus, et s'exposer à un débalancement provoquant l'effet contraire de celui désiré. Dans l'analyse féministe moderne, on considère aisément que le genre et le sexe sont des constructions culturelles qui ne sont pas issues de la nature, il s'agit là des premières revendications féministes. Ainsi, comment peut-on affirmer que cette construction culturelle soit identique ailleurs et qu'elle soit véhiculée également dans toutes les cultures ? Comment peut-on formuler une politique féministe devant être appliquée universellement de la même façon puisqu'elle est à la base la critique d'une construction culturelle du genre ? Il s'agit dans ce cas non seulement de dé-essentialiser le sujet-femme, mais aussi de dé-essentialiser l'oppression patriarcale et la domination masculine.

<sup>99</sup> Nancy Fraser, *Multiculturalisme, anti-essentialisme et démocratie radicale*, op. cit., p.37.

Cette partie tente, entre autres, de mettre en lumière l'apport des féministes postcoloniales qui tout en s'inscrivant en continuité des féministes modernes, les force à revisiter leurs a priori et à se rendre compte de leur statut de privilégiées dans l'organisation actuelle. Car en ne le reconnaissant pas ou peu, ces dernières perpétuent des inégalités sous le sceau d'une lutte pour toutes les femmes. Ainsi, traversée par ces questionnements, ces préoccupations et par le désir de mettre en place une analyse intersectionnelle, nous verrons comment les écrits des féministes postcoloniales ont permis dans un premier temps de démontrer comment le regard occidental posé sur les femmes du Tiers-monde leur permettait de se positionner symboliquement sans bouleverser la hiérarchie mondialisée et de quelle façon ce regard influençait la construction des femmes du Tiers-monde. Les auteures postcoloniales en plus de critiquer cette approche féministe de leur culture et de leur mode de vie tentent de déconstruire ce regard les privant de leur autodétermination. Ce qui nous amènera à la prise de parole effectuée par les féministes postcoloniales en réponse à cette parole qui leur était symboliquement confisquée par leur statut de colonisée ou de « subalterne » pour faire écho aux écrits de Gayatri Chakravorty Spivak.

### 3.2.1 Le regard sur l'autre

Les féministes postcoloniales requestionnent l'a priori, longtemps considéré comme un sujet philosophique de prédilection, de la construction du sujet par le regard de l'autre. Elles déconstruisent ces présuppositions en traversant cette idée des rapports de pouvoir. Le regard s'incarne comme une puissance influente pour la construction identitaire du sujet dans la mesure où ce dernier est légitimé par les forces sociales et par la norme productive. La déconstruction et l'inversion des termes de cette dialectique d'émergence du sujet par le regard de l'autre nous permet de nous rendre compte que la construction ne dépend pas seulement du regard de l'autre, mais des relations symboliques de pouvoir sous-jacentes à ce regard. Est-ce possible, non pas seulement de renverser diamétralement ces relations symboliques de pouvoir influençant la construction identitaire, mais de diversifier ces influences pour qu'elles ne proviennent pas uniquement d'une dynamique d'imposition hiérarchique ?

La perception que nous avons de ce qui se déroule hors Occident est marquée non seulement par le choix fait par les médias de présenter certaines problématiques ou

certains coins du monde plus que d'autres, mais par ce qu'on s'attend d'y voir. Le rapport de pouvoir leur étant favorable, les Occidentaux sont ceux qui cherchent, ceux qui trouvent et ceux qui montrent. Ce regard est légitimé et les opinions diverses sur les autres cultures sont débattues à huis clos dans des instances souvent déconnectées de leur sujet d'analyse. Trinh T. Minh-ha soutient la même conclusion relativement au regard posé par le cinéma. Une espèce d'entente implicite régirait ce domaine artistique pour que les particularismes appartiennent seulement aux réalisateurs et réalisatrices du Tiers-monde :

« Correct » cultural filmmaking, for example, usually implies that Africans show Africa; Asians Asia; and Euro-Americans the world. Otherness has laws and interdiction. [...] That a white person makes a film on the Goba of the Zambezi, for example, or on Tasaday of the Philippine rain forest, seems hardly surprising to anyone, but that a Third World person makes a film on other Third World people never fails to appear questionable to many.<sup>100</sup>

On pourrait attribuer cette séparation des univers cinématographiques aux lacunes économiques des pays du Tiers-monde à avoir une filmographie variée et les moyens d'aller dans différents pays pour faire des films. Mais les plus grands producteurs de films du monde ont-ils ce droit symbolique de filmer autre chose que l'Inde? N'apparaîtrait-il pas étrange, comme le souligne Trinh T. Minh-ha, que des femmes Innus du Québec traitent d'un autre sujet que de la condition des femmes autochtones?

L'anthropologie serait la preuve scientifique de l'intérêt objectif de l'Occident pour la découverte d'autres peuples. Pourtant, en analysant ce que ces différentes sociétés sont de façon méthodique et trop souvent comparative, il y a une attribution de qualificatifs tels que primitifs ou traditionnels qui sont une manière rhétorique de les opposer à l'Occident moderne en les infériorisant.

Le regard occidental, dont plusieurs féministes matérialistes se font les porte-étendards concernant les questions de genre, se pose de la même façon sur les femmes du Tiers-monde. Victimes de leurs maris, d'une culture patriarcale rétrograde, de pratiques religieuses dégradantes et d'un traditionalisme étouffant, elles sont souvent décrites

<sup>100</sup> Trinh T. Minh-ha, « Not you/Like You: Postcolonial Women and the Interlocking Questions of Identity and Difference », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.417.

comme soumises, impuissantes et arriérées. Ce qui donne l'impression qu'elles sont prisonnières d'un discours ne leur appartenant pas pour matérialiser leur propre affranchissement. Pourtant, l'existence de féministes luttant pour les droits des femmes dans les pays du Tiers-monde ne fait aucun doute, sauf dans la mesure où les institutions de savoir les oblitérent par l'intérêt plus grand porté aux courants féministes français et américains. Maneesha Lal, à travers les recherches d'Antoinette Burton sur les femmes dans l'Inde coloniale, montre comment les féministes britanniques se sont servi de certaines images de femmes indiennes afin de justifier la valeur morale de leur propre lutte :

En dépit du fait qu'il existait quelques Indiennes travaillant en Grande-Bretagne et en Inde avec les mêmes objectifs d'égalité, les féministes britanniques utilisaient des images orientalistes pour évoquer les femmes indiennes, les représentant comme primitives et soumises, ayant besoin d'être libérées par leurs « sœurs » britanniques émancipées. Cette acceptation du statut impérial de la Grande-Bretagne et de la supériorité anglo-saxonne a créé des idéologies féministes impériales que les féministes contemporaines doivent reconnaître et comprendre, dit Burton.<sup>101</sup>

Dans le contexte actuel, le discours victimisant les femmes agit aussi comme une stratégie de redistribution des fonds attribués par l'aide internationale. Parce que leur impuissance est démontrée, les fonds seront dirigés spécifiquement vers les femmes puisqu'elles sont statistiquement les plus discriminées dans les pays socio-économiquement pauvres. La dérive possible de ce désir humaniste d'améliorer une situation défavorable pour les femmes du Tiers-monde est une probable stigmatisation de leurs identités dans une posture leur attribuant le statut difficilement révoquant de victimes. Ainsi, les femmes de couleur et les femmes du Tiers-monde se retrouvent dans une position d'infériorité d'abord à cause des élites patriarcales locales qui très souvent ne leur laissent pas l'espace d'expression qu'elles réclament. Mais aussi dans le discours de certaines féministes modernes qui renforcent les rapports de domination déjà existants en présentant les femmes occidentales comme libérées, tout en dépeignant les sociétés du Sud et les minorités ethnoculturelles en pays d'immigration de façon péjorative.

---

<sup>101</sup> Maneesha Lal, « Sexe, genre et historiographie féministe contemporaine : l'exemple de l'Inde coloniale », in *Cahiers du genre*, no34, Paris : L'Harmattan, 2003, p.156.

Ce qui a un double effet négatif : Premièrement, celui d'éloigner les femmes du Tiers-monde et des communautés ethnoculturelles en Occident des réflexions de genre, surtout par le discours de leurs élites locales les accusant d'être liées aux valeurs occidentales impérialistes. Ce qui ne favorise pas une réflexion intersectionnelle sur les différentes formes de soumission présentes dans différents contextes. Les femmes du Tiers-monde sentant l'obligation de choisir entre féminisme, antiracisme et valeurs culturelles vont souvent faire le choix de garder un contact fort avec leur communauté d'appartenance, même si elles questionnent la discrimination qu'elles subissent dans cette communauté. Le deuxième effet est celui d'oblitérer la discrimination de genre toujours présente dans les sociétés occidentales par une comparaison faussée entre société barbare et violente et société occidentale libérée et non-violente, les nuances nécessaires n'étant pas toujours au rendez-vous.

Afin d'illustrer cette dernière affirmation j'aimerais me servir d'un exemple vécu lors d'un séjour au Mexique fait dans le cadre d'une année d'études. Cette anecdote se produit au moment de l'attaque américaine contre les Talibans en Afghanistan en 2002. Une collègue mexicaine me parlait avec une certaine pitié des femmes afghanes qui étaient obligées de porter la burqa, se sentant ainsi privilégiée dans sa situation au Mexique. Son argumentation sous-tendait que les femmes mexicaines étaient libérées et qu'il faudrait agir pour aider ces pauvres femmes afghanes. Et d'un autre côté, mes collègues féministes québécoises, me sachant au Mexique, déploraient le statut des femmes dans ce pays, qui étaient selon elles, soumises à un système patriarcal encore très puissant et à un machisme national dominant, les comparant régulièrement aux Québécoises des années 1940 ayant une ribambelle d'enfants et demeurant à la maison. Il semblerait donc que la comparaison avec un pays que l'on considère comme moins avancé au niveau des droits des femmes permet de se conforter dans sa propre situation nationale, hiérarchisant ainsi les femmes de différentes origines dans une logique impérialiste. Il ne s'agit pas par cet exemple de nier les graves situations d'oppression que les femmes mexicaines ou afghanes peuvent vivre, au contraire, mais de ne pas les utiliser afin de camoufler les problématiques vécues dans son propre pays et de ne pas oublier que le changement ne se produit pas de la même façon partout.

Ce que sous-tend cette approche, faite par des médias traditionnels, des dirigeants occidentaux ou par certaines féministes matérialistes, des femmes du Tiers-monde est une

vision d'un développement à deux vitesses. L'Occident serait développé et n'aurait plus rien à apprendre du Tiers-monde, mais tout à leur apprendre. Ce qui consiste à considérer le Tiers-monde comme un bloc et non pas dans la diverse complexité de chacun des pays composant ce concept. Les traditions sont perçues comme forcément arriérées et les femmes qui continuent de les pratiquer, aliénées et ayant intériorisé les stigmates de leur oppression. Comment, selon cette conception, les femmes pourraient-elles se libérer (parce qu'elles sont perçues a priori comme soumises puisque non occidentales) ou simplement affirmer une identité subjective qui ne soit pas investie par des systèmes de subordination? Le féminisme se conjugue t-il avec une identité non occidentale ou avec des valeurs religieuses ?

Il n'est pas question, par ces critiques, de laisser la porte ouverte à ce que l'on a qualifié de relativisme culturel laissant faire des actes de violence, de torture et d'humiliation, surtout perpétrés à l'endroit des femmes, sous le prétexte que ces pratiques appartiennent à ceux et celles qui les accomplissent et qu'elles ne doivent pas être jugées comme barbares ou arriérées. Il s'agit plutôt d'essayer de comprendre dans quel cadre s'insèrent ces pratiques, de quelle façon elles sont opérantes et à quelles motivations elles répondent dans le but d'un partage culturel et non pas d'une nouvelle imposition structurelle. Ce qui implique d'une part, de remettre en perspective le concept d'universalisme appliqué au féminisme, sans pour autant que ce dernier ne soit opposé à la seule possibilité (souvent démonisée) du communautarisme<sup>102</sup>. Et d'autre part, cela implique aussi de laisser la place à des analyses n'émergeant pas forcément des institutions de savoir reconnues.

En continuité avec cette analyse, bell hooks approfondit l'utilisation du concept de victimisation et d'unité des femmes devant une même oppression, en dénonçant cette prescription victimisante au nom de la sororité. Elle affirme en effet que les femmes qui étaient le plus enclines à se considérer comme victime et à user de ce statut, étaient le plus souvent des femmes privilégiées et en situation de pouvoir, comparativement aux autres femmes à qui elles s'adressaient. hooks renforce un peu plus cette critique en

---

<sup>102</sup> Voir l'article de Georges-Louis Tin, *Quelques réflexions sur la rhétorique « anti-communautaire »*, disponible sur le site de la revue française Multitude, <http://multitudes.samizdat.net>, pour une brève genèse de l'apparition de ce terme en France et sur son utilisation médiatique servant à discréditer des groupes, pas seulement racialisés, rassemblés autour de revendications identitaires communes.

émittant un doute quant à la force autodéterminante de ce concept pour des femmes qui doivent s'accrocher quotidiennement à ce qui leur reste de puissance pour lutter concrètement contre les systèmes discriminatoires (racistes ou sexistes) les asservissant :

Women who are exploited and oppressed daily cannot afford to relinquish the belief that they exercise some measure of control, however relative, over their lives. They cannot afford to see themselves solely as "victims" because their survival depends on continued exercise of whatever personal powers they possess. It would be psychologically demoralizing for these women to bond with other women on the basis of shared victimization.<sup>103</sup>

Ainsi, bien que ce concept de victime de violence systémique ait permis la mise en place de nouvelles lois, il ne permet pas substantiellement au processus d'*empowerment* d'émerger individuellement, malgré que ce concept soit paradoxalement issu des mêmes théories qui utilisent la victimisation comme arme de défense. Au contraire, il s'opère un transfert : de l'infantilisation des femmes par le système patriarcal à la prise en charge de certaines de celles-ci par l'élite féministe. Cette prise en charge relève du même procédé considérant les femmes (de couleur dans ce cas-ci) comme impuissantes et incapables de s'autodéterminer.

Il s'agit donc avec cette perspective, de déconstruire les théories s'appuyant sur des identités biologiques, des sujets essentialisés, afin de réorienter les politiques de reconnaissance des groupes dominés sur des identités politiques : « Selon lui [Paul Gilroy], pour que les groupes eux-mêmes puissent renoncer aux catégories avec lesquelles ceux qui occupent les positions dominantes les contraignent à penser et agir, il faut élaborer une pensée capable de produire des catégories inédites et non pas seulement des catégories redéfinies.<sup>104</sup> » En conséquence, analyser le vécu des femmes afro-américaines, par exemple, ne revient pas à additionner les oppressions ou à percevoir leur oppression comme celle des femmes blanches avec un élément culturel en plus, mais bien de comprendre la façon dont les différents systèmes de subordination se renforcent mutuellement.

<sup>103</sup> bell hooks, *Sisterhood: Political Solidarity between Women*, op. cit., p.397

<sup>104</sup> Elsa Dorlin, op. cit., p.98.

La construction du genre ne se fait pas de façon isolée, mais s'appuie sur les autres systèmes de subjectivation identitaire. Ces derniers doivent être pris en considération afin de modifier les rapports de subordination. Ce bouleversement théorique implique par contre un lâcher prise sur les dogmes qui ont permis l'édification du féminisme moderne et une ouverture au partage de la voix. Le regard sur l'autre peut s'avérer biaisé par les rapports de pouvoir préexistants à l'instauration d'une relation. Pour voir autrement ce que l'on saisit avec nos yeux habitués à analyser les relations entre les gens d'une certaine façon, il faut laisser de la place à la parole des autres sur ce que l'on a longtemps considéré comme le discours féministe émancipateur.

### 3.2.2 La prise de parole

Les féministes postcoloniales dénoncent les stigmates racistes qui leur ont été accolés par les féministes occidentales, tout en réaffirmant l'importance d'une lutte antisexiste contextualisée. En partant de l'impossibilité de l'universalisme du concept femme, elles développent des approches théoriques critiquant l'analyse objectiviste de leur vécu, qui a été faite sans elles, tout en réaffirmant l'importance d'une pluralité de voix pour contrer les systèmes de subordination présents au Nord comme au Sud.

Cette prise de parole a émergé en réponse à plusieurs éléments structurels. Un de ceux-ci a été mis en lumière par la critique du milieu intellectuel qui mène en univers clos l'analyse de la discrimination et interprète à sa façon les inégalités dont cet univers est souvent le pourfendeur. Dissserter à propos de la diversité dans une université élitiste américaine ou dans un colloque où seulement des chercheurEs françaisEs se prononcent démontre une ouverture d'esprit partielle qui ne contrecarre pas les effets qui devraient pourtant être au cœur de l'analyse. Les sphères de production du discours autorisent bien peu de femmes du Tiers-monde, cataloguées comme non-spécialistes, à verbaliser leur vision de leur vécu. Ainsi, les féministes postcoloniales se sont insurgées contre cette pratique qui visait à parler d'elles, mais à ne pas les laisser parler :

It is sadly ironic that the contemporary discourse which talks the most about heterogeneity, the decentered subject, declaring breakthroughs that allow recognition of otherness, still directs its critical voice primarily to a specialized audience, one that share a common language rooted in the very master narratives it claims to challenge. If radical

postmodernist thinking is to have a transformative impact then a critical break with the notion of "authority" and "master over" must not simply be a rhetorical device, it must be reflected in habits of being, including styles of writings as well as chosen subject matter.<sup>105</sup>

Il n'en va donc pas seulement d'un changement radical de discours tel que l'exprime bell hooks, mais surtout d'une modification de l'attitude qui tend à déconsidérer a priori la parole des femmes du Tiers-monde. Cette parole est déconsidérée entre autres parce qu'on lui attribue trop de peu de distance analytique par rapport à son objet d'étude et ainsi une incapacité à sortir de la subjectivité culturelle attribuée seulement aux femmes du Tiers-monde. Ce que les féministes occidentales se targuent de pouvoir faire, tout comme le disait Trinh T. Minh-ha au sujet du cinéma.

Un élément venant corroborer cette affirmation est le peu d'écrits provenant des pays du Tiers-monde considérés comme scientifiques par les intellectuelles occidentales et donc, la difficulté d'y accéder par les canaux de savoirs institutionnels (journaux scientifiques, collectifs d'auteurs, publications universitaires, livres traduits, revues...). Les auteures postcoloniales ayant une certaine visibilité sont des féministes issues de l'immigration travaillant dans des universités occidentales. Cette constatation nous permet de voir que pour être entendues, ces intellectuelles ont dû emprunter les chemins priorités par les intellectuels occidentaux, afin de donner une certaine crédibilité à leurs analyses. Donc, modifier les attitudes implique aussi d'élargir les espaces de discussion et permettre l'introduction d'une diversité dans les formes de discours autant que dans les sujets abordés. Ce qui suppose aussi du même coup de partager le monopole de la parole analytique féministe et de modifier les relations de pouvoir établies sur des bases racistes ou classistes.

Comme mentionné dans le deuxième chapitre sur la régulation du corps imposée par la norme productrice de genre binaire, le discours sur les femmes du Tiers-monde est aussi soumis à des systèmes de régulation qui n'autorisent pas quiconque à s'exprimer sur un sujet donné. En plus d'une imposition formelle sur le style intellectuel et la rigueur langagière à utiliser pour exprimer son analyse, la légitimité s'acquiert aussi par le truchement de la diffusion étroitement gardée et régie par des institutions de savoir qui, de cette façon, reproduisent les rapports de pouvoir. Souhaitant voir leur parole introduite

<sup>105</sup> bell hooks, *Postmodern Blackness*, Oberlin: Oberlin college press, 1990, p.2.

dans les sphères intellectuelles et diffusée plus largement, et ce dans le but de modifier certaines des perceptions sur les femmes du Tiers-monde, les féministes postcoloniales critiquent cette imposition de la norme intellectuelle et la nécessité de se conformer à une manière de verbaliser son point de vue.

Cette imposition ne s'applique pas seulement à la forme que prendra le discours, mais s'étend aussi aux choix de sujets d'études. L'institution considère en effet que certains d'entre eux sont plus admissibles et raisonnables que d'autres. Les ramifications de la norme intellectuelle se répercutent aussi dans les lieux de diffusion jugés crédibles (colloques, revues spécialisées, certaines universités...) et relativement difficiles d'accès pour les féministes postcoloniales. Pour revenir une fois de plus avec l'analyse de Trinh T. Minh-ha, dans ces lieux de savoirs jalousement gardés, on s'attend d'elles qu'elles parlent plus de l'horreur de la vie des femmes dans leur pays, que de nouvelles théories remettant en question les fondements du savoir occidental<sup>106</sup>. Tout comme on s'attend d'une immigrante qu'elle affirme son exaltation de s'être affranchie de sa culture d'origine. Comme l'illustre la citation de Nacira Guénif-Souillamas, en s'attendant à un discours précis d'une personne, il s'opère une assignation et une stigmatisation de son identité :

Pour ma part, et pour avoir souvent été prise et comprise comme une femme parlant de et à certaines femmes, étant ainsi assignée à une nature que je dénonce par ailleurs dans mes travaux, nature féminine, immigrée et « maghrébine » fusionnée dans l'icône de la « beurette », je n'ai de cesse aujourd'hui d'expliquer que je ne parle pas et n'écris pas en tant que femme, même si j'ai l'air d'en être une, tout comme je ne parle pas en tant que « maghrébine » ou moins encore « beurette », ce que je ne suis (assurément) pas.<sup>107</sup>

Le malaise ressenti par les féministes postcoloniales face à ce conformisme du discours intellectuel dans les sphères légitimées par l'institution est semblable à celui vécu par les immigrantes contraintes à l'assimilation culturelle en situation d'immigration. Conformité du discours et conformité identitaire sont en effet liées symboliquement dans les analyses des féministes postcoloniales. Ces dernières affirment

<sup>106</sup> Je me réfère ici directement à la conférence de Chantal Maillé qui a porté à mon attention cette approche du discours des femmes issues de l'immigration en contexte occidental lors de la journée de réflexion du 25 avril 2006 à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia intitulée « *La réception de la théorie post-coloniale dans les milieux féministes francophones* ».

<sup>107</sup> Nacira Guénif-Souillamas et Éric Macé, *op.cit.*, p.105, note 55.

en effet que leur bagage culturel ou leur potentiel intellectuel est « toléré » en autant qu'il demeure en marge de l'identité majoritaire. L'exotisme peut demeurer, dans la sphère du privé, peut-on comprendre, en autant que ce dernier ne prenne pas valeur de constituant identitaire ayant un rayonnement social. Ce qui corrobore l'idée exprimée plus haut que la différence appartient aux groupes minoritaires et que celle-ci est dérangeante dans la mesure où elle introduit un doute dans une construction identitaire majoritaire et stable. Ce que souligne Trinh T. Minh-ha à cet égard est qu'il s'agit d'une pierre de plus dans la construction du mur entre les femmes de différentes origines et d'un encouragement au développement à deux vitesses :

The policy of "separate development" means that we may all bloom in our garden. It also means that i am tolerated in my difference as long as i conform with the established rules. Don't overstep the line. Considered both a "dangerous" species and an "endangered" species, i am to remain behind the safety grille for visitors' security and marvel.<sup>108</sup>

L'auteure met bien en lumière la dualité entre la curiosité et la peur reliées à la venue de gens d'une autre culture et donc l'acceptation partielle et le discours biaisé relativement à la « tolérance de la différence ». L'arrivée d'un « autre » est souvent perçue comme une intrusion dans le calme univers d'un pays stable culturellement et non pas comme la possibilité d'un éventuel partage. D'autant plus que cette idée nie le mouvement social présent dans chaque société en attribuant à des éléments externes les possibles houlements identitaires. Cette dérive est-elle liée à la confiance accordée plus facilement par la population aux intellectuelles occidentales élaborant des théories sur ces gens plutôt que de laisser la parole et questionner les principales intéressées, soit les femmes du Tiers-monde?

On assiste ainsi à la production d'un discours sur les femmes du Tiers-monde qui produit deux choses : soit de positionner les féministes occidentales en rapport de supériorité face aux femmes du Tiers-monde qui sont perçues comme un groupe homogène (ayant toutes un statut sous-scolarisé et vivant en situation de pauvreté, en plus d'être soumises à la religion et à un système patriarcal contraignant); tout en ne permettant pas une approche politique du concept femme, c'est-à-dire une approche

<sup>108</sup> Trinh T. Minh-ha, *Woman, Native, Other*, Bloomington: Indiana University Press, 1989, p.87-88.

contextualisée et incluant les différents systèmes structurels à l'œuvre dans la construction identitaire. Que ce soit dans le contexte des pays en émergence ou non, l'opposition entre tradition et modernité, entre libérées et soumises, entre centre et périphérie semble être renforcée avec cette façon d'analyser et d'aborder les problématiques féministes. On demeure dans une dialectique binaire qui ne permet pas fondamentalement de changer les rapports de pouvoir qui sont pourtant au centre des déséquilibres que la théorie féministe moderne occidentale tente de remettre en question :

In other words, Western feminist discourse, by assuming women as a coherent, already constituted group that is placed in kinship, legal, and other structures, define Third World women as subjects outside social relations, instead of looking at the way women are constituted through these very structures.<sup>109</sup>

Ce qui ressort de l'analyse de Chandra Talpade Mohanty est justement l'idée qu'en définissant une représentation de la condition des femmes occidentales, soutenue par l'idée d'une oppression universelle, non seulement cette représentation ne permet pas aux femmes du Tiers-monde de conceptualiser leur vécu, mais instaure des divisions d'autant plus résistantes qu'elles s'appuient sur d'autres systèmes d'oppression tel que la race, la classe ou l'orientation sexuelle. En mettant en lumière les revers de la construction intellectuelle du concept de femmes du Tiers-monde comme groupe cohérent aux intérêts identiques, Mohanty effectue une prise de parole qui ne tente pas de représenter ces femmes, mais bien de démontrer leur hétérogénéité et de souligner l'importance de se méfier des « études sur... » et des discours « au nom de... ». Ces rhétoriques étant identifiées plutôt comme des stigmates identitaires que comme des éléments politiques ouvrant la voie à des modifications des subordinations structurelles.

### 3.2.2.1 La parole voilée

D'autant plus qu'en diversifiant les approches féministes, les féministes postcoloniales participent à la démystification des discours racistes qui utilisent les féministes occidentales, toutes tendances confondues, comme porte-étendard de leurs politiques ségrégationnistes. À cet égard, l'exemple de ce qu'il est maintenant convenu

<sup>109</sup> Chandra Talpade Mohanty, « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourse », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.272.

d'appeler en France l'affaire du « foulard islamique », est exemplaire. En effet, après que certaines jeunes filles musulmanes portant le voile aient été expulsées de leur école secondaire, les médias et les politiciens se sont emparés de cette situation et en ont fait une affaire d'État. Dans cette polémique, il semblerait que les féministes françaises ont été sollicitées afin d'expliquer comment cet attribut vestimentaire représentait la soumission de la femme à l'homme dans la religion musulmane. Les relations étant déjà particulièrement tendues entre la population française et la population française d'origine étrangère, ce débat en a représenté la cristallisation. La difficulté de cette controverse ne tient pas à la question du voile comme tel, mais à la façon dont les médias, les politiciens et certaines féministes ont utilisé cet exemple afin de démontrer le barbarisme de la population arabe en général (les spécificités entre arabes, musulmans et les autres immigrants en France étant très peu mises de l'avant dans le discours dominant) et son impossibilité à s'intégrer dans la société française moderne et égalitaire.

On pourrait être tenté ici de mettre de l'avant l'association *Ni Putes, Ni Soumises* (NPNS)<sup>110</sup> comme étant la porte-parole des garçons et des filles de la banlieue, comme représentante des immigrantEs arabes françaisEs. Ce groupe s'est constitué en 2001 à la suite d'une marche dénonçant les violences perpétrées à l'égard des femmes et des filles dans les banlieues, l'événement déclencheur étant l'immolation d'une jeune fille de dix-neuf ans par un garçon à qui elle refusait les avances sexuelles harcelantes, est rapidement devenu au centre de toutes les questions touchant au sexisme « *d'en bas* » tel qu'il le proclamait lui-même. Or, il est à noter que ce groupe n'a jamais vraiment fait l'unanimité au sein de la pensée féministe française. Tout d'abord critique du « *féminisme d'en haut* », il ne s'affichait pas comme féministe. Leur discours s'étant peu à peu transformé, NPNS s'affirme maintenant comme féministe avec un discours matérialiste mais à tendance essentialiste. Ce qui ne manque pas de créer de la discorde à la fois dans le camp des féministes postmodernes (aussi peu nombreuses soient-elles en France...) et dans celui des féministes matérialistes. Peut-on faire l'analyse que la voix des femmes du Tiers-monde n'a jamais bonne presse et qu'il s'agit là d'un exemple de plus? Ce serait là omettre les éléments de leur discours dénoncés par les féministes aux influences postmodernes et postcoloniales telles que Nacira Guenif-Souilamas, Éric Macé, Marie-Hélène Bourcier ou Houria Bouteldja.

<sup>110</sup> Voir leur site : <http://www.niutesnisoumises.com>

En continuité avec l'analyse de la récupération du discours féministe à des fins républicaines, il semblerait que NPNS n'ait pas échappé à l'opération politique qui visait à construire une identité type de l'Arabe des banlieues en le stigmatisant d'autant plus, qu'il deviendrait l'indésirable de la République. Ainsi, leurs discours s'inspirant de la rhétorique universaliste française et d'un hétérosexisme certain n'a pas de quoi rassurer quant à la possibilité de diversification de la parole en France. C'est bien pour cela que sa présence a été politiquement récupérée, parce que son discours s'intégrait non seulement dans une stigmatisation de l'identité des immigrants et immigrantes arabes, mais il permettait une consécration du discours républicain universaliste qui est pourtant le premier élément de la discrimination des identités multiples en France. « Ni Putes, Ni soumises est un avatar de l'ordre moral universaliste abstrait hétérosexuel.<sup>111</sup> » Nacira Guénif-Souilamas décrit en ces mots ce groupe qui selon elle ne donne pas une voix aux filles et garçons des banlieues, mais perpétue l'image démonisée du « *garçon arabe* » comme étant l'incarnation de l'incivilité des sociétés barbares cherchant refuge dans la civilisation occidentale.

Houria Boutelja aborde ce mouvement avec le même regard critique. Elle déplore son approche raciste et républicaine du féminisme et explique l'importance de mener conjointement ces luttes en France :

Le discours de NPNS m'a obligée à construire un discours féministe et antiraciste à la fois. J'étais tellement révoltée par ce mouvement : elles nous demandaient de couper les liens avec la famille, c'était insupportable. C'est bien ce que mes premières lectures féministes nous invitaient à faire aussi, rompre avec la famille.<sup>112</sup>

Boutelja explique, avec les subtilités qui s'imposent, certaines des difficultés rencontrées par les filles des banlieues qui ne sont pas explicitées dans le discours de NPNS. Selon l'auteure, NPNS fait dogmatiquement la promotion de la République sans soutenir un discours antiraciste. Ce qui force les jeunes filles à choisir entre la France, qui serait le seul espace d'émancipation, et leur famille, toujours qualifiée d'archaïque, d'intolérante et de contraignante :

<sup>111</sup> Nacira Guénif-Souilamas et Éric Macé, *op. cit.*, p.81.

<sup>112</sup> Houria Boutelja, « " On vous a tant aimé.e.s !" Entretien avec Houria Boutelja », in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 25, no1, Lausanne : Éditions Antipodes, 2006, p.125.

Partir n'est pas donné à tout le monde et tout le monde n'a pas envie de couper ses liens avec ses parents. [...] Elles ne veulent pas quitter leurs parents, parce qu'elles les aiment malgré les conflits. Les féministes françaises ne comprennent pas ça. Cette incompréhension nous fait violence.<sup>113</sup>

Les apparitions fréquentes de NPNS dans les médias renforcent l'idée du sexisme vécu exclusivement dans les banlieues<sup>114</sup>, et permet à la classe politique, toujours prête à louer cette association, d'afficher une image faussement féministe. L'objectif de NPNS n'est certainement pas de permettre à la classe politique de redorer son blason dans une conjoncture où les organisations internationales commencent de plus en plus à pointer du doigt les politiques sexistes de ce pays, mais cet organisme s'est fait prendre dans le tourbillon du discours universaliste républicain qui octroie de la légitimité aux seuls adhérents de sa doctrine.

Deux choses se dégagent clairement de cet épisode sur le voile pas encore tout à fait cicatrisé pour la France. La première est l'utilisation qui a été faite d'un discours féministe dans une période de radicalisation du discours de la droite à l'égard des immigrants. Ce qui a aussi, par ricochet, aidé à légitimer des politiques conservatrices par l'emploi d'un courant social, le féminisme, généralement qualifié de progressiste. Ainsi, le discours féministe s'est trouvé à renforcer l'argumentation qui oppose les immigrants préservant un mode de vie traditionnel et l'intégration à la République française moderne. Ce qui signifie une hiérarchisation raciste accrue entre les citoyenNEs françaisEs et les immigrantEs. La sphère politique, en récupérant les discours féministes (ceux de NPNS autant que des féministes institutionnelles), a aussi fait naître une opposition entre la lutte antisexistes et la lutte antiraciste. En d'autres mots, la société française, par le biais des politiciens, se présentait comme égalitaire, ce qui est aussi une façon de détourner l'attention du problème des inégalités entre les genres encore présentes à tous les niveaux de la société, par le truchement d'une rhétorique raciste. Le deuxième élément qui se dégage de cette polémique est l'oblitération de la parole des femmes musulmanes qui a

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.127.

<sup>114</sup> Toute la problématique autour des « tournantes » montre bien le déplacement du problème. Ce nouveau concept, décrivant les viols collectifs, sert à dénoncer un fait social existant pourtant aussi à l'extérieur des banlieues. Mais en utilisant un nouveau vocable et en le rendant sémantiquement inséparable d'un lieu et d'une époque précise, on rend ce phénomène indissociable des banlieues et plus précisément des garçons arabes y vivant.

été faite au profit des féministes blanches et d'analyses intellectuelles et journalistiques parfois sensationnalistes.

Bien que cette question ait permis à certains politiciens d'augmenter leur capital politique en se réclamant d'être des valeureux justiciers de l'égalité homme/femme, elle aura aussi permis d'ouvrir le débat sur l'intersectionnalité entre racisme et sexisme. Tout comme dans le cas de certaines polémiques au Québec relativement à la jonction entre discrimination de genre et discrimination raciste, certaines féministes ressentaient un malaise à se prononcer sur cette question. Christine Delphy a d'ailleurs été une de celles qui ont conceptualisé cette difficulté en mettant en lumière le faux dilemme qui animait ce débat, c'est-à-dire l'opposition entre féminisme et antiracisme :

Ce qu'on sent se dessiner en filigrane, c'est une vision dans laquelle la lutte contre le racisme peut entrer en contradiction avec la lutte contre le sexisme, et réciproquement la lutte contre le sexisme peut être contradictoire avec la lutte contre le racisme. Et si la question turlupine tant de féministes, c'est qu'elles ont l'impression de devoir faire un choix déchirant : la lutte antiraciste semble venir en soustraction de la lutte antisexiste.<sup>115</sup>

L'importance d'articuler les luttes, mais aussi d'articuler les oppressions, est l'élément que Delphy tente de mettre en lumière dans cette analyse. Ce qu'il faudrait ajouter aussi est que sans l'apport des femmes concernées par cette polémique, il semble impossible de sortir de cette opposition binaire qui divise les féministes entre antisexisme ou antiracisme comme objectif prioritaire de la lutte. Et cela, pour deux raisons. Premièrement parce que le paternalisme dénoncé par les féministes à l'égard des hommes obligeant leurs femmes ou leurs filles à porter le voile est reproduit dans cette obligation à ne pas le porter. Ce qui insinue que ces femmes musulmanes sont incapables de se libérer elles-mêmes et qu'elles ont besoin de la lucidité des féministes françaises. Et deuxièmement, parce que l'on demeure dans une discussion stérile qui oblitère les raisons des femmes pour porter ce voile; le discours péjoratif sur ce dernier prenant toute la place, les femmes musulmanes aussi se retrouvent entre l'arbre et l'écorce, devant argumenter sur la base pré-ordonnée d'une discussion.

---

<sup>115</sup> Christine Delphy, « Antisexisme ou antiracisme? Un faux dilemme. », in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 25, no1, Lausanne : Éditions Antipodes, 2006, p.69.

\*\*\*

La prise de parole des féministes postcoloniales a donc ceci de singulier : en plus d'offrir une articulation différente des problématiques féministes, de modifier le regard paternaliste et trop souvent comportant des relents colonialistes, elle diversifie les positionnements face aux différents systèmes d'oppression, tout en contextualisant le discours féministe. L'intersectionnalité est un prisme d'analyse qui permet de mettre en lumière ce qui était parfois négligé dans l'analyse de genre. Tel que démontré, les oppressions ne s'additionnent pas, elles se conjuguent. Les analyses conceptuelles doivent en faire de même afin de permettre une relecture des rapports sociaux actuels.

## CONCLUSION

Ce texte s'est proposé, à un niveau théorique, de requestionner les assises du féminisme moderne. Ce qui ressort principalement de cette analyse, est premièrement le besoin de sortir d'un discours de morale afin de se réapproprier le corps. Et deuxièmement, de reconsidérer l'actuelle pertinence de mener une lutte avec comme vecteur principal de solidarité le principe universaliste d'identité entre toutes les femmes.

Les réflexions de ce mémoire nous ont permis d'analyser l'approche du corps traversé par la norme. Mais on ne doit pas considérer seulement la sexualité comme étant la matérialisation de cette norme, puisque le corps n'est pas que sexualité. Pourtant, dans une espèce de mouvement de balancier temporel et idéologique, l'approche de la sexualité d'un point de vue patriarcal et ensuite du point de vue du féminisme radical s'est complètement renversée. Dans le discours patriarcal, le corps des femmes est objectivé et sexualisé dans une imagerie hétérosexiste et dans le discours féministe moderne, il semble avoir été déssexualisé complètement. Comme par contre-coup. Mais en remplaçant une image par une autre, il n'y a pas de modifications structurelles qui s'opèrent. Contrainte pour contrainte, doit-on choisir la moins pire des deux?

Le féminisme postmoderne appuie son analyse par une déconstruction de la binarité des corps et des sexualités, dans l'idée de construire une théorie sociale et politique qui ne soit pas empreinte de cette même binarité. Une des critiques qui a été faite au féminisme postmoderne est justement d'attribuer trop d'importance à la sexualité dans la construction de l'identité et que cette approche réduirait l'importance accordée à une approche plus sociologique et politique de l'individu. Cette critique, à la lumière des différents écrits recensés dans ce mémoire nous semble relativement infondée, d'une part parce que l'analyse faite de la sexualité dépasse largement le cadre des pratiques sexuelles perpétrées dans la sphère privée; et dans un deuxième temps, que cette importance de la sexualité nous semble être un des éléments reliant la théorie féministe moderne et la postmoderne. En effet, la théorie féministe radicale matérialiste a été d'une part celle qui a permis de verbaliser

l'importance du fameux « *Le privé est politique* » et d'autre part, a construit sa réflexion sur la base de l'hétérosexualité comme système d'oppression des femmes. Ce qui revient à construire une théorie sur la base d'un système d'analyse centré en premier lieu sur la sexualité. Donc, la déconstruction de la sexualité ne doit pas être perçue comme une finalité en soi, mais bien comme le point de départ de la constitution d'identités mobiles et d'une théorie politique de la multiplicité.

Nous n'avons pas voulu, dans le cadre de cet écrit, par un truchement rhétorique, perpétuer la transformation superficielle d'une prescription identitaire. Il y a d'ailleurs des critiques portées au féminisme postmoderne en ce sens : il ne serait pas assez politique, la déconstruction ne fournissant pas un modèle permettant d'agir matériellement de façon efficace. Cette critique camoufle selon moi la portée politique de ce courant, sa puissance d'analyse et sa capacité d'autonomisation. L'intention des féministes postmodernes est justement de ne pas imposer une nouvelle façon de faire, ni un nouveau cadre de pensée, mais bien d'ouvrir les possibilités de créativité qui sont souvent court-circuitées par le biais de l'idéologie. Judith Butler l'affirme elle-même dans son livre *Trouble dans le genre* qui a ouvert d'énormes possibilités pour le féminisme autant sur le plan théorique qu'au niveau de l'action :

Cela dit, j'aimerais souligner que la vision normative – au sens positif du terme – qui est proposée dans ce livre ne prend pas la forme – et ne peut pas prendre la forme – de mots d'ordre du type : « Subvertissez le genre comme je le dis et la vie sera belle. » Les gens qui se permettent de donner de tels mots d'ordre ou qui sont prêts à décider quelles sont les expressions du genre qui sont subversives et lesquelles ne le sont pas formulent leur jugement sur la base d'une description.<sup>116</sup>

Les féminismes postmoderne et postcolonial ne produisent pas une image de rechange qui serait plus représentative. Car ils ne veulent pas être représentatifs. Ils ne se font pas les porte-voix des oppriméEs, mais constatent la réitération quotidienne des situations de subordination et d'asservissement, et proposent une identité, non définie et non déterminée par les voix qui portent ces revendications. C'est un appel à la réappropriation, une transition vers un être multiple et mouvant. Ce qui n'empêche pas de militer ou de soutenir une cause

<sup>116</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p.44.

parce que l'identité n'est plus fixe. Ce n'est plus elle le point de départ de l'action réfléchie. Et en ce sens, la perspective postmoderne n'atomise pas l'idée d'action collective.

Les réflexions de ce mémoire nous ont aussi amenée à remettre en question la pertinence de la tentative actuelle de porter une parole émancipatrice unique avec la diversité culturelle, sexuelle et de genre qui nous entoure. Cette diversité a toujours existé, mais le contexte dans laquelle elle s'inscrit avec cette préoccupation de la rendre visible, s'est modifié. Le désir exprimé, que ce soit par les auteures postcoloniales ou postmodernes, est principalement d'engager un dialogue qui ne soit pas empreint de supériorité hiérarchique s'appuyant sur une rationalité s'exprimant par le fait de donner des leçons. Un dialogue suppose une écoute et une considération de l'autre comme une égale. Ce qui est impossible si on considère a priori, par exemple, que les femmes du Tiers-monde sont soumises et victimes et que les transsexuels sont atteints de troubles de la personnalité.

Dans le même ordre d'idée, l'utilisation du vocable de victime dans la théorie représentée, à notre avis, un réel danger de dérive tel que démontré dans ce mémoire. Le plus souvent utilisé par des chercheurEs afin de qualifier un groupe ou une personne marginalisée socialement, cette attribution de statut dépossède les gens de leur autodétermination, même si ce procédé vise à rétablir certaines inégalités. Nous tenons à préciser que toute notre argumentation sur le pouvoir performatif de la norme ne s'inscrit pas en contradiction avec cette critique de l'utilisation du terme victime. Au contraire, la norme performative entraîne les gens à se réguler eux-mêmes afin de ne pas être hiérarchiquement déclassés. L'attribution du statut de victime à une personne ou à un groupe se réfère à un autre type de construction. En qualifiant une personne d'impuissante face aux forces qui la poussent à agir contre son gré, on simplifie démesurément ce qui motive les actions d'une personne.

Reprenons en ce sens toute l'argumentation qui sous-tendait les propos des féministes radicales matérialistes quant au port du voile islamique. Leur première affirmation était qu'il s'agissait des maris ou des pères des femmes qui les obligeaient à se voiler, les forçant ainsi à se cacher, à se couvrir. En faisant cette analyse, les féministes radicales ne prennent pas en considération les différentes motivations qui poussent les femmes à porter le voile, et ne

veulent tout simplement pas entendre leurs voix, leur attribuant une aliénation complète et une intériorisation de leur soumission. Par ces affirmations, en plus d'infantiliser les femmes arabes, d'uniformiser la multitude de réalités vécues, de les priver de leur voix, et d'analyser dogmatiquement leur vécu, elles instaurent une hiérarchie qui ne permet pas d'engager le dialogue. En étant a priori considérées comme aliénées et soumises, comment serait-il possible d'entrer en contact sur une base égalitaire et respectueuse?

Encore une fois, il faut préciser qu'en aucun cas nous ne tentons ici de corroborer implicitement le port du voile ou de relativiser son pouvoir symbolique. Il s'agit plutôt de voir comment la rhétorique victimaire ne permet pas aux femmes qualifiées de victimes de s'inscrire elles-mêmes en porte à faux de coutumes discriminantes puisqu'elles sont déconsidérées dans leurs capacités d'analyse et dans leurs possibilités d'autodétermination, et ce, d'un côté par les autorités patriarcales de leur culture, et de l'autre, par les féministes radicales.

Il semble que la considération d'une personne comme victime est une façon de montrer que certaines femmes n'arrivent pas à faire face à un système et que d'autres peuvent non seulement y faire face, mais en plus ont la capacité d'analyser la position des autres tout en ne s'y incluant pas. Il s'agit d'un positionnement externe, tout en réitérant la hiérarchie. La question de Del Lagrace Volcano inscrite en exergue du troisième chapitre est en ce sens très évocatrice. En effet, y a-t-il une façon de ne pas tomber dans le piège de la hiérarchisation des positions et des statuts et de la perte d'autonomisation face à des événements sociaux, tout en dénonçant les effets dégradants d'un système normatif?

Il semble toujours ardu de critiquer le féminisme moderne sans être immédiatement qualifiée d'anti-féministe ou de soutenir le relativisme culturel en fermant les yeux sur les discriminations sexistes. Il semble qu'il n'y ait qu'une argumentation féministe possible, les autres ne permettraient apparemment pas de modifier les structures de domination patriarcale. Ces critiques des féministes modernes, fondées selon moi, sur une peur de perdre de la légitimité discursive et ainsi une position dominante au sein des institutions de savoir, ne prennent pas en considération les fondements du féminisme postmoderne et du féminisme

postcolonial qui sont de transformer foncièrement les relations de pouvoir hiérarchiques, que ce soit entre les hommes et les femmes, entre les genres, entre les individus de différentes nationalités ou entre les gens de différentes classes. Il ne s'agit pas de faire disparaître les catégories d'analyse nous permettant d'identifier la discrimination là où elle se trouve, mais bien de ne pas les rendre dépendantes d'une structure fondamentalement inégalitaire et de leur enlever le poids d'une contrainte d'identité.

Plusieurs pistes de recherches pourraient éventuellement être privilégiées pour faire suite aux réflexions avancées dans le cadre de ce mémoire. Nous en proposerons ici quelques-unes, sans prétendre à l'exhaustivité. Comment, dans le cadre de la participation citoyenne, les identités multiples et mouvantes peuvent-elles permettre un investissement collectif accru?

Dans un tout autre ordre d'idée, ne serait-il pas intéressant, à la lumière des écrits des féministes postcoloniales, d'étudier les différents programmes sur le genre et la violence sexo-spécifique mis en place par des organismes internationaux? C'est une tendance de plus en plus affirmée pour des organismes non gouvernementaux d'inclure cette variable de façon transversale dans leur programme de solidarité internationale. Il serait intéressant d'en analyser l'influence non seulement au niveau de l'amélioration des conditions de vie des femmes ciblées, mais aussi, d'en mesurer les effets sur la construction individuelle et sur les changements de positionnement symboliques engendrés. Quels sont les considérations et les présupposés théoriques qui permettent la mise sur pied de ces programmes et leur matérialisation sur le terrain? De quelle façon les différents acteurs sont-ils impliqués dans ces politiques? Le sens unique de cette démarche, du Nord vers le Sud, exerce quels effets sur la mise en place et les résultats de ces programmes? L'influence culturelle circule-t-elle véritablement à sens unique?

Le thème a été effleuré à quelques reprises dans ce mémoire, mais il pourrait être intéressant de creuser le contexte d'émergence des théories postmodernes et postcoloniales et d'étudier comment ce contexte est à la fois porteur de ces théories et comment elles s'inscrivent dans la pratique afin d'influencer les modifications sociales en cours

actuellement. Des éléments tels que la mondialisation ou la plus grande mobilité migratoire ont été mentionnés comme influençant les théories postmodernes et les théories postcoloniales. L'entrechoquement et les confrontations des différents systèmes politiques et idéologiques ont-ils des répercussions sur la théorie féministe? Dans quelle mesure la solidarité internationale et les mesures économiques et politiques imposées par les institutions internationales peuvent-elles être considérées comme influentes dans le cadre d'une théorie féministe intersectionnelle? Les modifications politiques des relations internationales peuvent-elles nous permettre de concevoir la théorie féministe sous un nouveau jour? Les mesures de discrimination positive, bien qu'appartenant à un champ du féminisme particulier, maintenant qu'elles sont de plus en plus internationalisées, exercent quel type d'influence sur l'élaboration d'une théorie féministe de la multiplicité?

Ces questions alliant théorie politique et théorie féministe ouvrent autant de pistes intéressantes à approfondir et que nous croyons avoir commencé à explorer dans la mesure de nos moyens et en fonction de nos sensibilités propres.

## BIBLIOGRAPHIE

Alcoff, Linda, « Cultural Feminism versus Post-Structuralism: the Identity Crisis in Feminist theory », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Micheline R. Malson (dir), Chicago: University of Chicago Press, 1989, p.295-326.

Andrieu, Bernard, *Somaphore et corps biosubjectif*, <http://multitudes.samizdat.net>, France, 2004, 8 p.

Andrijasevic, Rutvica, « La gestion des corps : genre, images et citoyenneté dans les campagnes contre le trafic des femmes », in *Le corps, entre sexe et genre*, Paris: L'Harmattan, 2005, p.85-104

Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths and Helen Tiffin, *Post-Colonial Studies. The Key Concepts.*, London: Routledge, 2002, 275 p.

Bannerji, Himani, *The Dark Side of Nation. Essays on Multiculturalism, Nationalism and Gender*, Toronto: Canadian Scholars' Press, 2000, 182 p.

Barad, Karen, « Posthumanist Performativity: Toward an Understanding of How Matter Comes to Matter », in *Signs*, Vol. 28, no3, Chicago: University of Chicago Press, 2003, p.801-831.

Baum, Bruce, « Feminist Politics of Recognition », in *Signs*, vol. 29, no4, Chicago: University of Chicago Press, 2004, p. 1073-1102.

Bellacasa, Maria Puig de la, « Autour des politiques féministes des savoirs situés », in *Multitudes*, no12, Paris: Éditions Exils, 2003, p.41-60.

Bordo, Susan., « Feminism, Postmodernism and Gender-Scepticism », in *Feminism/Postmodernism*, Linda Nicholson (dir), New York: Routledge, 1989, p.135-155.

Bourcier, Marie-Hélène, *Sexpolitiques, Queer zone 2*, Paris: La Fabrique, 2005, 301 p.

Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris: Librairie Fayard, 1982, 244 p.

Braidotti, Rosi, « La pensée féministe nomade », in *Multitudes*, no12, Paris: Éditions Exils, 2003, p. 27-38.

Braidotti, Rosi, *Nomadic Subjects*, New York: Editions Columbia University, 1994, 326 p.

Butler, Judith, « Contingent Foundations: Feminism and the Question of "Postmodernism" » in *Feminists Theorize the Political*, Judith Butler et Joan W. Scott (dir), New York: Routledge 1992, p. 3-21.

Butler, Judith, *Défaire le genre*, Paris: Éditions Amsterdam, 2006(2004), 311 p.

- Butler, Judith, *Faire et défaire le genre*, <http://multitudes.samizdat.net/>, Paris, 2004, 9 p.
- Butler, Judith, *Gender Trouble*, New York: Routledge, 1999 (1990), 221 p.
- Butler, Judith, *Le pouvoir des mots*, Paris: Éditions Amsterdam, 2004, 287 p.
- Butler, Judith, *La vie psychique du pouvoir*, Paris: Léo Scheer, 2002, 310 p.
- Butler, Judith, *Undoing Gender*, New York: Routledge, 2004, 273 p.
- Butler, Judith, *Une éthique de la sexualité (entretien avec Judith Butler)*, par Michel Feher et Eric Fassin, <http://vacarme.eu.org/>, Paris, 2003, 10 p.
- Butler, Judith et Joan W. Scott, *Feminists Theorize the Political*, New York: Routledge, 1992, p. XIIV-XVII.
- Castoriadis, Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris: Éditions du Seuil, 1975, 540 p.
- Collin, Françoise, *Le philosophe travesti ou le féminin sans les femmes*, [http://multitudes.samizdat.net](http://multitudes.samizdat.net/), Paris, 1993, 6 p.
- Deleuze, Gilles, *Foucault*, Paris: Éditions de Minuit, 1986, 142 p.
- Delphy, Christine, « Antisexisme ou antiracisme? Un faux dilemme. », in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 25, no1, Lausanne: Éditions Antipodes, 2006, p.59-83.
- Delphy, Christine, *L'ennemi principal 2/ penser le genre*, Paris: Éditions Syllepse, 2001, p. 243-260.
- De Sève, Micheline, « Femmes, action politique et identité », in *Cahiers de recherche sociologique*, no23, Montréal: Éditions de l'Université du Québec à Montréal, 1994, p.25-40.
- Di Massa, Diane, *Hothead Paisan. Homocidal Lesbian Terrorist*, San Francisco: Cleis Press, 1993, 176 p.
- Fausto-Sterling, Anne, *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*, New York: Basic Books, 2000, 473 p.
- Flax, Jane, « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Micheline R. Malson (dir), Chicago: University of Chicago Press, 1989, p.51-73.
- Flax, Jane, « The End of Innocence » in *Feminist Theorize the Political*, Judith Butler et Joan W. Scott (dir), New York: Routledge, 1992, p.445-463.
- Flax, Jane, « What Is the Subject? Review Essay on Psychoanalysis and Feminism in Postcolonial Time », in *Signs*, Vol. 29, no3, Chicago: University of Chicago Press, 2004, p.905- 923.

Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris: Gallimard, 1976, 211 p.

Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité II : L'usage des plaisirs*, Paris: Gallimard, 1984, 342 p.

Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, Paris: Gallimard, 1971, 82 p.

Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Paris: Gallimard, 1975, 362 p.

Fraser, Nancy, « Multiculturalisme, anti-essentialisme et démocratie radicale », in *Cahiers du genre*, no39, Paris: L'Harmattan, 2005, p.27-50.

Fraser, Nancy et Nancy A Naples, « To Interpret the World and to Change it: An Interview with Nancy Fraser », in *Signs*, vol.29 no4, Chicago: University of Chicago Press, 2004, p.1103-1124.

Ghigi, Rossella, « Le corps féminin entre science et culpabilisation », in *Travail, genre et sociétés*, no 12, Paris: L'Harmattan, 2004, p.55-75.

Grosz, Elizabeth, « Animal Sex: Libido as Desire and Death », in *Sexy Body*, Elspeth Probyn et Elizabeth Grosz (dir), Londres: Routledge, 1995, p.278-299.

Guenif-Souilamas, Nacira et Éric Macé, *Les féministes et le garçon arabe*, Paris: Éditions de l'Aube, 2004, 107 p.

Guillaumin, Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes », in *Questions féministes*, no2, Paris: Édition Tierce, 1978, p.5-30.

Guiné, Anouk, « Multiculturalisme et genre : entre sphères publique et privée », in *Cahiers du genre*, no 38, Paris: L'Harmattan, 2005, p.191-211.

Haraway, Donna, *Le manifeste cyborg : la science, la technologie et le féminisme-socialiste vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1992, 24 p.

Harding, Sandra, *L'instabilité des catégories analytiques de la théorie féministe*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1991, 17 p.

Hawkesworth, Mary E., « Knowers, Knowing, Know: Feminist Theory and Claims of Truth », in (dir) Micheline R. Malson, *Feminist Theory in Practice and Process*, Chicago: University of Chicago Press, 1989, p.327-351.

Heidegger, Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris: Gallimard, 1980, 461 p.

Hekman, Susan J., *Gender and Knowledge, Elements of a Postmodern Feminism*, Boston: Editions Northeastern University, 1990, 212 p.

Heyes, Cressida J., « Feminist Solidarity after Queer Theory: the Case of Transgender », in *Signs*, Vol.28, no4, Chicago: University of Chicago Press, 2003, 28 p.

- hooks, bell, *Postmodern Blackness*, Oberlin: Editions Oberlin College, 1990, 7 p.
- hooks, bell, « Sisterhood: Political Solidarity between Women », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.396-411.
- Kraus, Cynthia, « Anglo-american feminism made in France: Crise et critique de la représentation », in *Cahiers du genre*, no38, Paris: L'Harmattan, 2005, p.163-189.
- Lal, Maneesha, « Sexe, genre et historiographie féministe contemporaine : l'exemple de l'Inde coloniale », in *Cahiers du genre*, no34, Paris: L'Harmattan, 2003, p.149-169.
- Lauretis, Teresa de, « Upping the Anti (sic) in Feminist Theory », in *Conflicts in Feminism*, Marianne Hirsch (dir), New York: Routledge, 1990, p.255-270.
- Lauretis, Teresa de, « When Lesbians Were not Women », Montréal: Labrys études féministes, <http://www.unb.br/ih/his/gefem/special/>, 2003, 12 p.
- Lépinard, Éléonore et Laure Béréni, « “ Les femmes ne sont pas une catégorie ” Les stratégies de légitimation de la parité en France », in *Revue française de science politique*, vol 54 no1, Paris: Presses universitaires de France, 2004, p.71-98.
- Lépinard, Éléonore, « Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe », in *Cahiers du genre*, no39, Paris: L'Harmattan, 2005, p.107-135.
- Lorde, Audre, *Sister Outsider*, Laval (Qué): Éditions Trois, 2003, 190 p. Première parution aux États-Unis en 1984.
- Liotard, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris: Éditions de minuit, 1979, 109 p.
- Marres, Noortje, « Quel est l'animal politique sorti du chapeau de la “ gender theory ” ? », in *Multitudes*, no12, Paris: Éditions Exils, 2003, p.61-67.
- Mathieu, Nicole-Claude, « Identité sexuelle / sexuée / de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », in *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Paris: CEFUP, 1989, p.109-148.
- Minh-Ha, Trinh T., « Not you/Like You: Postcolonial Women and the Interlocking Questions of Identity and Difference », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.415-419.
- Minh-Ha, Trinh T., *Woman, native, other*, Bloomington: Indiana University Press, 1989, 173 p.
- Mohanty, Chandra Talpade, « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourse », in *Dangerous Liaisons*, A. McClintock, A. Mufti & E. Shohat (dir), Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997, p.255-277.

Mouffe, Chantal, « Féminisme, citoyenneté et démocratie plurielle », in *Genre et politique. Débats et perspectives*, T.H. Ballmer-Cao, V. Mottier et L. Sgier (dir.), Paris: Gallimard, 2000, p.167-202.

Nengeh Mensah, Maria (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal: Éditions du remue-ménage, 2005, 247 p.

Planté, Christine, *Questions de différence*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1993, 12 p.

Preciado, Beatriz, « Biopolitique du genre », in *Le corps, entre sexe et genre*, Paris: L'Harmattan, 2005, p.61-84.

Preciado, Beatriz, « Multitudes Queer », in *Multitudes*, no12, Paris: Éditions Exils, 2003, p.17-25.

Rich, Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *Nouvelles questions féministes*, no1, Lausanne: Antipodes, 1981, p.15-43.

Scott, Joan W., « Deconstructing Equality-versus-Difference: Or, the Uses of Post-Structuralist Theory for Feminism », in *Conflicts in Feminism*, Marianne Hirsch (dir), New York: Routledge, 1990, p.135-148.

Scott, Joan W. « Genre: Une catégorie utile d'analyse historique », In *Les cahiers du GRIF*, no 37/38, Bruxelles: Groupe de recherche et d'information féministes, 1988, p.125-153.

Scott, Joan W., Susan Bourque, Jill K. Conway, « Introduction: The Concept of Gender », in *Learning about Women*, Joan W. Scott, Susan Bourque, Jill K. Conway (dir), Ann Arbor (Mich): University of Michigan Press 1987, p. XXI-XXIX.

Sinding, Christiane, « Le sexe des hormones : l'ambivalence fondatrice des hormones sexuelles », in *Cahiers du genre*, no34, Paris: L'Harmattan, 2003, p.39-55.

Singer, Linda, « Feminism and Postmodernism », in *Feminists Theorize the Political*, Judith Butler et Joan W. Scott (dir), New York: Routledge, 1992, p.464-475.

Spivak, Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak? », in *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana: University of Illinois Press, 1988, p.271-311.

Spivak, Gayatri Chakravorty, *In Other Worlds. Essay in Cultural Politics*, New York: Routledge, 1987, 309 p.

Van Den Wijngaard, Marianne, *Reinventing the Sexes: the Biomedical Construction of Femininity and Masculinity*, Bloomington: Indiana University Press, 1997, 171 p.

Varikas, Eleni, *Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côtés de l'océan*, <http://multitudes.samizdat.net>, Paris, 1993, 23 p.

Young, Iris Marion, « Gender as Seriality: Thinking about Women as a Social Collective » in *Signs*, Vol. 19, no3, Chicago: Editions University of Chicago, 1994, p. 713-738.

Werneck, Jurema, « Ialodês et féministes. Réflexions sur l'action politique des femmes noires en Amérique latine et aux Caraïbes » in *Nouvelles Questions Féministes*, Vol 24, no2, Lausanne: Antipodes, 2005, p.33-49.

Williams, Patricia J, « On Being the Object of Property », in *Feminist Theory in Practice and Process*, Micheline R. Malson (dir), Chicago: Editions University of Chicago, 1989, p. 275- 294.

Wittig, Monique, *La pensée straight*, Paris: Balland, 2001, 157 p.